

MÉMOIRES
MILITAIRES
SUR LES
ANCIENS.
TOME PREMIER.



Soldat Romain en Marche.

Tiré de la Colonne Trajane.

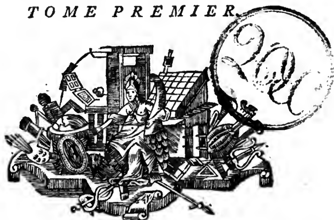
MÉMOIRES
MILITAIRES
SUR LES
ANCIENS.

Ou Idée précise de tout ce que les Anciens ont écrit relativement à l'Art Militaire.

Recueillis & mis en ordre par

M. MAUBERT DE GOUVEST.

TOME PREMIER.



A BRUXELLES,

M. DCC. LXII.

AVERTISSEMENT
DE
L'ÉDITEUR.

TAndis que cet Ouvrage, par des raisons particulieres à l'Auteur, dormoit en pile tout imprimé, dans la poussiere d'un Magasin, sans avoir jamais vû le jour, un Particulier, qui s'en étoit procuré furtivement un Exemplaire, & les Planches, l'a, plus furtivement encore, fait réimprimer, & le vend & fait vendre publiquement pour son compte, au mépris de la probité, de l'honneur & des lois. L'imputation n'est point hasardée. L'Auteur du vol en fait lui-même l'aveu au Public, à la tête de l'Édition contrefaite, qu'il a osé donner. „ L'Auteur, dit-il, avoit „ fait imprimer cet Ouvrage à ses frais: „ mais des affaires l'ayant obligé de „ quitter Bruxelles, il a été contraint, „ par Decret du Gouvernement, de „ laisser l'Édition à ses Créanciers." Voilà donc des Propriétaires certains,

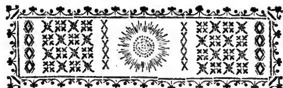
que connoiſſoit cet Éditeur de mauvaiſe foi, & au préjudice deſquels il a le front de déclarer qu'il publie pour ſon profit, un Ouvrage, ſur lequel il avoue en même temps qu'il n'a aucun droit. L'impoſture abſurde qu'il ajoute, que „ l'Édition du Sieur Maubert „ eſt informe à tous égards," n'excuſe point ſon procédé; premierement parce qu'on ne lui a point donné commiſſion de réformer les prétendues incorrections de l'Édition originale; elles devoient être aux riſques de l'Auteur; ſecondement parce que cette allégation eſt un menſonge, & qu'un menſonge ne pourroit tout au plus que maſquer une faute, mais ne ſauroit l'effacer; enfin, parce que la fauſſeté du fait ſaute aux yeux, puiſqu'il ne faut que l'exhibition du Livre même pour prouver que l'Édition en a été exécutée avec autant de correction que de ſoin & d'élégance. Et ſi une preuve auſſi palpable avoit beſoin d'être appuyée par des raiſonnemens, nous ajouterions qu'il a fallu que le Contrefacteur mépriſât beaucoup le Public pour ſe flater de lui faire accroire qu'une

Édition furtive & expédiée à la hâte, fût préférable à celle qui a été faite ſous les yeux de l'Auteur, & dans ſa maiſon même, par l'élite des Ouvriers.

C'eſt donc avec une confiance fondée ſur l'évidence & le bon ſens, que nous préſentons au Public cette Édition, comme la ſeule digne d'être accueillie, parce qu'elle eſt la ſeule qui ſoit avouée de l'Auteur. Nous attendions, pour la donner, des *Mémoires ſur les Modernes*, qu'a promis le Sieur Maubert, à l'*érudition* duquel le Contrefacteur même eſt forcé de rendre hommage; & ce n'eſt qu'à cauſe de l'infidélité de ce dernier, & pour l'empêcher de profiter de ſa fraude, que nous avançons le temps que nous avions déterminé pour la publication du préſent Ouvrage.

Nous ſaiſiſſons cette occaſion pour avertir que les *Mémoires ſur les Modernes*, que promet le Contrefacteur, ſeront des ramaſſis apocryphes, rédigés par une Plume venale, conſacrée depuis longtemps à la médiſance, à la calomnie & aux libelles. Lorſque le

vrai Auteur des *Mémoires Militaires ſur les Anciens* donnera lui-mêmes *les Modernes*, ce ne ſera ni *Henri Conſtapel*, ni *E. Kints*, qui ſeront chargés de les imprimer ou de les vendre.



MÉMOIRES MILITAIRES SUR LES ANCIENS.



CHAPITRE I.

Du Blocus d'Agrigente, & des Combats donnés sous les murs de cette Ville.



LES Romains s'étant fait des Sujets, ou des Alliés tributaires, de la plûpart de leurs voisins, ils furent chercher la guerre hors de l'Italie. Appellés en Sicile par les Messinois, ils eurent en tête Hieron, Roi de Syracuse, qui étoit soutenu par les Carthaginois. Un premier avantage qu'ils eurent en rase campagne, fit passer Hieron de leur côté. Ce Prince avoit été déterminé pour leur alliance, par la supériorité des forces avec lesquelles ils avoient commencé la guerre. Aussi-tôt qu'ils furent

fortifiés de ſon alliance, ils réduiſirent leur armée de moitié, ce qui rendit la guerre moins diſpendieuſe pour eux, mais ſes opérations moins vives.

Ce fut dans la troiſiéme année, que l'armée Romaine ayant été portée à huit Légions, moitié Alliés, moitié Romains, elle ouvrit la Campagne par le Blocus d'Agrigente. Les Carthaginois avoient choiſi cette Place, pour le lieu d'aſſemblée de leurs Troupes, & pour le dépôt de leurs Magazins. Elle étoit bâtie à deux milles de la Mer, & dominoit ſon Port, où les Carthaginois croyoient leurs débarquemens aſſurés. Des murailles fermoient ſon enceinte, & faiſoient celle d'un Rocher eſcarpé, ſur lequel elle étoit conſtruite. Deux Riviéres qui couloient au pied, lui ſervoient de foſſé; & la Citadelle avoit des précipices à dos. La Place étoit à couvert de toute inſulte. Le Conſul, d'accord avec Hieron, entreprit de la bloquer.

Il marcha avec beaucoup de diligence, pour y arriver avant que les Carthaginois euſſent débarqué toutes leurs troupes; & d'abord il coupa la communication de la Ville avec ſon Port, en ſe rendant maître de celui-ci. Après ce premier ſuccès, il s'empara de tous les paſſages, & il forma l'inveſtiſſement ſans obſtacle. Il s'approcha plus près de la Ville, & poſa ſon camp à la diſtance d'environ mille pas. Suivant l'uſage Romain, il n'eut rien de plus preſſé que de ſe fortifier. Ce travail étoit toujours le même pour un Général Romain, quant

au principal. Il pouvoit bien quelquefois y ajouter, mais il n'en diminuoit jamais rien.

Chaque soldat portoit en marche sa palissade, qui étoit une forte branche, à laquelle en la coupant, on avoit laissé sur un côté trois à quatre jets ou rameaux, qu'on avoit ensuite taillés en pointe, & durcis au feu. Le camp étant tracé, le soldat se délivrant seulement de son bouclier, se mettoit à creuser le fossé, profond pour l'ordinaire de neuf pieds, lorsqu'on étoit au voisinage de l'ennemi. De la terre qu'on en tiroit, on faisoit un rempart, de quatre à cinq pieds de hauteur, qu'on soutenoit en dehors, au moyen de ces palissades, fichées fortement au pié, l'une près de l'autre, & dont les jets sortant obliquement, se croisoient en présentant leurs pointes. De cette maniére, toutes ces palissades se tenoient l'une l'autre sans aucun lien, & formoient une haye hérissée d'épines monstrueuses, très-dificile à percer. Polybe qui nous donne soigneusement cette description, convient que les Grecs n'étoient pas comparables aux Romains à cet égard. Le camp formant toujours un quarré, il y avoit à chaque face une porte, ou issue, pratiquée à travers le rempart & le fossé. On y établissoit des corps-de-gardes, dont il étoit défendu de s'absenter, ou de s'écarter, sous peine de mort. Outre cela un nombre de soldats, toujours prêts à marcher au premier ordre, étoit commandé pour le Piquet. On ad-

mire avec raifon l'ordre, la difcipline, & le détail du fervice des Romains, de même que leur attention à inftruire fi bien leurs foldats, que depuis le Tribun, jufqu'au Factionaire, chacun favoit précifément ce qui étoit de fon devoir dans toutes les diférentes occafions. C'eft un modéle que Polybe offre à toutes les Puiffances guerriéres.

Poftumius s'étant campé ainfi devant Agrigente, déconcerta le plan d'opérations des Carthaginois. Un Annibal Fils de Gifcon commandoit dans la Place. Il n'étoit pas en forces à aller au-devant du Conful; & il rufa pour amener l'occafion de le combattre avec avantage. D'abord il feignit de le redouter & de fe tenir coi dans la Place. Cette inaction aparente enhardit Poftumius, à envoyer une grande partie de fes Troupes au fourage. Elle lui fit même négliger les précautions ordinaires pour couvrir fes fourageurs. C'étoit le moment qu'Annibal attendoit. Il s'étoit préparé à une grande fortie; & ayant partagé fes Troupes en plufieurs corps, il en détacha une partie contre les fourageurs, il en deftina une autre à attacher l'efcarmouche aux trois corps-de-gardes des portes du camp, à combler les foffés, & à enlever les paliffades : tandis que lui-même à la tête de la troifiéme, qui étoit l'élite de fon monde, il marcha droit vers la principale porte du camp. Toutes ces diférentes attaques furent conduites avec tant d'ordre & de célérité, que les Romains auroient été

surpris, & forcés dans leur camp, sans cette admirable discipline de leurs soldats, qui les avoit tant de fois sauvés. Contre toute attente les corps-de-gardes, qui étoient aux avenues du camp, tinrent ferme. Le Consul eut le temps de rallier ce qu'il y avoit de soldats dans les tentes. Sans se soucier de ceux des ennemis qui s'attachoient à forcer sa pallissade, il se forma promptement sur l'esplanade, qui étoit entre le retranchement & les baraques; & il sortit si brusquement par les quatre portes, qu'il renversa du premier choc tout ce qu'il rencontra de Carthaginois: il fondit ensuite sur ceux qui après avoir comblé le fossé tâtoient les palissades, il les envelopa, & contraignit Annibal de se retirer en désordre, avec une grande perte.

Le Consul prit leçon du péril qu'il avoit couru d'être totalement défait. Il sépara son armée en deux camps, dont l'un fut assis de l'autre côté de la ville; & il les joignit par une ligne de contrevallation, à laquelle il ajouta celle de circonvallation contre le secours. Il employa à ce travail, selon Diodore de Sicile, plus de 100-000 Pionniers, qu'il avoit rassemblés de tous les environs: il établit des postes; en un mot il ne négligea aucune de ses suretés.

A une petite distance du camp étoit la petite ville d'Erbesse, que Hieron avoit choisie pour le dépôt des vivres, & des munitions, qu'il fournissoit aux Romains. Les deux camps du Consul étoient dans

l'abondance, tandis que la disette croissoit de jour en jour dans la Place, où Annibal n'avoit pû refuser azile à une multitude effrayée. Il avoit bien 50-000 mille bouches à nourir, outre les habitans. Il fit de fréquentes sorties; mais vû l'attention du Consul à fortifier & à garder ses lignes, elles n'aboutirent qu'à des escarmouches.

Cinq mois s'étoient écoulés avant que le sénat de Carthage eut mis Hannon, son autre Général, en état de venir au secours. Héraclée, ville maritime & voisine d'Agrigente, fut le rendés-vous de ses Troupes. De-là, il entretint des intelligences avec quelques habitans d'Erbesse, & il les menagea si bien, que la ville lui fut livrée par trahison.

Après la prise de cette ville, qui enlevoit aux Romains leurs magazins, Hannon s'aprocha des retranchemens, avec une armée que Diodore fait monter à 50-000 hommes d'Infanterie, 6000 Cavaliers, & soixante Eléphans. Il détacha en avant sa Cavalerie Numide, avec ordre de s'aprocher du camp, pour en attirer la Cavalerie Romaine, qui ne manqua pas de sortir pour l'escarmouche. Les Numides reculèrent jusqu'à leur jonction avec le corps de Troupes, que Hannon avoit posté pour les soutenir; & alors ils firent volteface, & obligèrent les Chevaliers Romains de se retirer avec perte. Hannon se campa sur une hauteur à 1200 pas des retranchemens, se rendit maître de tous les postes des environs, & coupa entiérement au

Consul sa communication avec les Alliés, qui lui auroient fourni des munitions. Ce dernier sentit bien-tôt la disette; il auroit levé le siége, si Hiéron n'eut trouvé moyen de lui faire passer de temps en temps quelques convois. Depuis deux mois que Hannon étoit en présence des Romains, la Place éprouvoit les horreurs de la famine. Enfin Annibal donna signal qu'il lui étoit impossible de tenir davantage, & Hannon fut obligé de renoncer à tous ses avantages, en hazardant une Action générale. Il descendit dans la plaine, & s'y mit en bataille. C'étoit un défi que le Consul accepta avec avidité. Il étoit presqu'aussi pressé de la disette que ceux qu'il assiégeoit.

Polybe, qui n'est qu'abréviateur dans ses deux premiers livres, ne décrit point la disposition des deux armées; il s'en tient à bien marquer la circonstance du combat, qui donna la victoire au Consul. Hannon craignant la manœuvre des Vélites Romains, qui à l'aproche des deux armées pouvoient avec leurs armes de jet mettre les Eléphans en fureur, & les faire rebrousser, fit de ses troupes legéres une ligne qu'il poussa en avant, & qui masqua ces animaux. C'étoit faire dépendre le sort de la bataille de cette ligne, qui n'étoit appuyée à rien, & qui au contraire ne pouvoit plier, sans craindre d'être foulée & écrasée par les Eléphans. Dans l'armée Romaine au contraire, les Vélites pouvoient être soutenus par les Hastaires, ou être ralliés à la

faveur de cette premiére ligne de bonne Infanterie. Sans doute que le Consul ne laissa pas ignorer à ses soldats l'avantage que leur donnoit la disposition. Ses Vélites trouvèrent plus de résistance qu'ils n'en devoient naturellement attendre. Tant qu'ils combattirent par pelotons, ils furent repoussés. Mais ayant uni & prolongé l'attaque sur tout le front, ils firent plier leurs ennemis, qui sentant alors qu'ils n'étoient point soûtenus, lachèrent bientôt le pié, & tachèrent de regagner la ligne des Phalanges. Ils entrainèrent avec eux les Eléphans, que les piques des Phalanges ne firent qu'irriter. L'armée Carthaginoise fut mise en désordre sans avoir combattu. Hannon se retira à Héraclée. Polybe ne rend point raison de l'inaction d'Annibal. Quoiqu'il en soit, n'ayant plus à espérer d'être secouru, il pensa à sauver sa garnison, la nuit même qui suivit la bataille. Pendant que les vainqueurs faisoient leurs réjouissances, il sortit de sa Place. A la faveur de l'obscurité, il parvint à la contre-vallation, sans être découvert. Il en combla le fossé avec des hottes de jonc remplies de terre & de bourre, il marcha droit au fossé de la circon-vallation, qu'il passa de la même maniére, & il profita du reste de la nuit pour s'éloigner. Ce ne fut qu'au matin que les Romains eurent avis de son passage. Ils coururent après lui, & l'atteignirent; il étoit trop habile homme pour s'arrêter & faire face. Le sacrifice d'une partie de son arriégarde sauva le reste de sa petite armée.

Rome devoit un temple à la Fortune pour le ſuccès de cette campagne. L'idée du Conſul de couper d'abord la ville de ſon Port eſt d'une grande audace. Mais c'eſt l'unique qualité militaire qu'on lui reconnoiſſe. La diſcipline du ſoldat lui épargna les ſuites d'une ſurpriſe en plein jour la plus compléte. Sa négligence ſur l'aprovi-ſionnement de ſon camp pendant cinq mois entiers, eſt monſtrueuſe; & la perte d'Erbeſſe, d'où il tiroit ſes munitions, le mettoit à la diſcrétion de Hannon, ſi ce Général n'avoit pas eu des raiſons particuliéres de préférer le ſalut d'Annibal à la ruine de l'armée Romaine. Enfin la facilité que cet Annibal trouva à paſſer avec toute ſa troupe à travers un camp fermé de deux lignes, montre que dans les grandes parties de la guerre Poſthumius étoit au deſſous du médiocre.

Hannon & Annibal s'offrent ſous d'autres traits, que Mr Folard a méconnus, par la faute de ſon traducteur. Cette ſurpriſe projettée avec audace, amenée avec habileté, conduite avec ordre, exécutée avec intrépidité, a paru a Don Thuilier une ſortie mal digérée. *Ils ſe partagèrent*, dit-il, *les uns courant au camp pour piller, les autres vers les corps de gardes, pour les égorger.* Le texte grec marque la diſtribution des attaques. On lit que les uns marchèrent pour forcer les lignes, ou pour arracher les paliſſades, les autres pour forcer les corps de gardes, pendant que d'autres tomboient ſur les fourageurs diſperſés; & que les pre-

miers fûrent repoussés lorsqu'ils avoient presque percé les lignes, ou arraché les palissades. Cette erreur a exercé à faux le génie du Chevalier. Les maximes qu'il pose d'après son récit, peuvent être bonnes : mais au lieu d'un fait qu'il veut leur donner pour garant, elles n'ont point d'autre fondement que des supositions.

Annibal fit plusieurs sorties pendant le blocus : mais comme la premiére, où il eut l'avantage de la surprise, ne lui réussit pas, il n'est point étonnant que les autres n'ayent eû aucun effet, digne d'être raporté par l'abréviateur. On ne sçauroit méconnoitre la diférence qui est entre un simple blocus, & un siége. Dans ce dernier, les travaux des assiégeans poussés jusqu'aux murs, & pleins de matiéres combustibles, invitoient les assiégés à les aprocher. Mais comme dans ce blocus, l'attention de l'ennemi se réunissoit toute entiére à la garde de ses lignes, qui étoient à mille pas de la Place; les sorties des assiégés ont dû être des combats, sans autres effets, que ceux de l'escarmouche. Polybe les apelle de ce dernier nom. Le projet de se faire jour à travers le camp Romain, étoit un coup de génie, le trait d'un homme qui avoit étudié son ennemi, & qui sentoit combien il lui étoit supérieur. Sa retraite n'a pas la moindre ressemblance avec la manœuvre du Gouverneur de Haguenau, qui échape à l'assiégeant par un chemin qu'il sçavoit n'en être pas connu. Hannon n'étoit certainement point sans capacité. Ses marches

compaſſées ſur le camp du Conſul, l'art avec lequel il le coupe de ſes Magazins & de ſes ſecours, la juſteſſe des mouvemens qui le conduiſent à ne pouvoir être forcé au combat, par un ennemi qui ne demandoit que d'en venir à une bataille : toute cette conduite ſent ſon Capitaine. Mais ſi on oſoit deviner la politique de ces temps reculés, on penſeroit qu'Annibal, fils de Giſcon, étoit un homme puiſſamment ſoûtenu dans le ſénat de Carthage, que Hannon n'étoit qu'un homme de guerre, obligé de déférer à des inſtructions ſur leſquelles on ne l'avoit pas conſulté, & qui ſe comptoit perdu s'il avoit contre lui les amis d'Annibal. Autrement, que lui auroient importé les ſignaux de détreſſe de ce dernier? Le Conſul manquoit de proviſions, & Agrigente n'en avoit point. Hannon ſe promettoit d'avoir ſon ennemi par la faim: maitre d'Agrigente comme de ſon propre camp, Poſthumius n'en étoit pas moins où le Carthaginois le vouloit. Il avoit le Port, & n'en tiroit point d'autre avantage que d'empêcher les vaiſſeaux Carthaginois de ſecourir la Place. En prenant Agrigente, il ne prenoit qu'un Rocher, un poſte excellent pour éviter le combat, mais tout-à-fait inutile pour qui ne cherchoit que des vivres. Cependant Hannon abandonne tous ſes avantages, & précipite une bataille, parce qu'elle eſt néceſſaire pour Annibal. Celui-ci n'oſe rien pour aider ſon libérateur, & oſe tout pour une retraite dont il ne doit point partager la gloire

avec lui. Qui méconnoitra dans Annibal un homme acrédité dans le Gouvernement, & certain d'être excusé de ses fautes, loué de ses succès, avoué de tout, & dans Hannon un ancien Officier, brave soldat, courtisan timide, un homme subjugué par la tirannie des protecteurs qui se sont donnés à lui pour les auteurs de sa fortune ?

Ces réflexions ont échapé au Chevalier Folard. Il n'a pas daigné aprofondir Hannon : il a méprisé Annibal, comme si 50-000 bouches que Polybe dit que le Commandant avoit à nourrir, avoient été 50-000 soldats. Lille avoit 100-000 âmes dans ses murs, quand elle fut assiégée, & prise par 60-000 hommes.

On se fait illusion, si l'on traite à tous égards les guerres des anciens, suivant les idées que l'on a des nôtres. Quoique les principes en ayent été les mêmes, la diversité de leur ordonnance, & de leurs armes, exigeoit d'eux une autre méthode dans l'exécution, & des mesures souvent tout à fait différentes de celles qu'on voit prendre à nos Généraux. Ainsi quand Mr Folard s'étend sur la faute de Hannon, de n'avoir pas, d'abord après la prise d'Erbesse, attaqué & forcé les retranchemens des Romains; on voit bien qu'il raisonne d'après l'expérience qu'on a aujourd'hui, de la difficulté qu'il y a à défendre des lignes d'une grande étendue, contre un ennemi audacieux. Mais il étoit tout autrement difficile chez les anciens de venir à bout d'une pareille entreprise. Ils don-

noient d'abord une attention extraordinaire, à mettre leurs retranchemens dans un bon état de défense. Outre des fossés de douze jusqu'à quinze pieds de profondeur, ils garnissoient le terre-plein derriére le fossé, de cette palissade branchue qui étoit un vrai rampart contre des gens qui ne faisoient rien qu'à force de bras. De distance en distance ils avoient leurs Tours, qui étoient des tertres artificiels saillans de la ligne, en forme de fer-à cheval, & plus élévés que le reste, lesquels leur servoient de bastions, pour voir le flanc de l'ennemi; & ils y établissoient leurs balistes. Le terre-plein étoit garni d'un bon parapet, d'une fraise faite de gros pieux avec leurs branches taillées en pointe, de pierres à fronder & à rouler, de toutes sortes d'armes propres à renverser avec peu de peine tout ce qui venoit à l'assaut. Ils n'avoient au reste aucune machine de jet, dont l'effet aprochât de celui de nos canons. Après que les balistes & les catapultes avoient fait faire le plongeon à l'ennemi derriére son parapet, ils s'élançoient à corps perdu au-delà du fossé. Les pierres rouloient sur eux, pendant qu'ils ébranloient la palissade. Dès qu'ils avoient fait brêche, ils étoient reçus avec des armes de longueur, dont le bouclier, ni la cuirasse, ne pouvoient parer les coups. Le *pilum murale*, étoit une de ces armes destinées à la défense des retranchemens. Il faut convenir que les anciens ont tiré beaucoup meilleur parti de leurs lignes que

nous ne faisons des nôtres. Ils s'apliquoient davantage à la fortification de campagne. Peut-être sçavons-nous mieux qu'eux perfectionner des redoutes, &c. Mais ils entendoient mieux que nous les proportions; & un camp retranché pour 20-000 hommes, ne demandoit que 20-000 hommes pour sa défense.

Jules César fut redevable de la plûpart de ses victoires à son habileté dans cette partie de l'art militaire. Souvent il commença la campagne par la défensive, & rarement il manqua de la terminer sur l'offensive. Sa célérité dans les travaux égaloit la hardiesse de ses plans. Toujours il crut qu'il pouvoit supléer au nombre des troupes, par les divers retranchemens dont il se couvroit. Les ouvrages qu'il nous a décrits lui-même sont si fort au dessus de nôtre pratique, que nous sommes tentés de croire, qu'il nous en a imposé dans ses Commentaires. Cependant quelle naïveté, quelle justesse, dans ses détails! Le merveilleux qui surprend, lorsqu'on veut saisir tout d'un coup l'ensemble de ces travaux, disparoit quand on les examine par parties. On voit que la prudence n'a rien negligé, sans toutefois que la circonspection ait été outrée. Les piéces se soûtiennent, elles se demandent même l'une l'autre; & on reconnoitroit l'incomplet du tout, s'il en manquoit quelque partie.

En sa derniére campagne dans les Gaules, il marcha avec quatre Légions contre les nombreuses armées Gauloises, mieux

conduites alors que dans les commencemens. Les Gaulois s'étoient campés très-avantageusement sur une montagne environnée de marais qui rendoient son accés très-difficile. Loin de se jetter en furieux sur ces ennemis, que tant de défaites auroient rendus méprisables à un Général ordinaire, il parut les respecter dans leur poste. Il se retrancha devant eux, & y tira des lignes d'une force surprenante. C'étoit un terre-plein de douze pieds de hauteur, avec son fossé, & un avant-fossé à fond de cuve de quinze pieds de profondeur. Le rempart fut garni d'un bon parapet; & au lieu d'un seul tertre saillant de distance en distance, dont les courtines étoient ordinairement fortifiées, il en fit deux, auxquels il donna trois étages, au moyen de la charpente. C'étoient des Tours, qu'il joignit à leur comble plat, par un pont presque aussi large que lui, & garni d'un clayonage. De cette maniére il protégea l'avant-fossé, & doubla la défense de ses lignes. Car il plaça sur la plateforme & sur le rempart un grand nombre d'archers, avec des machines qui tiroient sur le même front. Ceux du rempart étoient protégés par ceux du pont & des combles; & ces derniers étoient aidés par les premiers à tenir l'ennemi éloigné. Les Gaulois respectèrent ce camp comme une citadelle.

Il semble qu'on a voulu adopter parmi nous cette méthode; & qu'on en a été dégouté par le peu de succès de la défense.

Les lignes de Stolhoffen, de Brabant, d'Etlingen, si aisément forcées, celles d'Arras, & de Turin si mal défendues, paroissent justifier le sentiment du Marquis de Feuquiéres sur l'inutilité des lignes pour une armée, & sur le péril certain d'y attendre un ennemi. Mais n'est-ce point nôtre incapacité dans la construction & dans la défense, qui fait la diférence entre nos temps & ceux de l'antiquité ? Pourquoi cette confiance d'un homme tel que César en ses lignes ? Le Maréchal de Saxe s'est trompé, s'il a cru que cet habile Romain quitta ses retranchemens, pour aller au devant des Gaulois qui venoient pour lui faire lever le blocus d'Aléfia. Il avoit long-temps soûtenu les efforts des assaillans, quand il fit sur eux une grande sortie avec une partie de sa Cavalerie, dans le dessein de les prendre à dos. Lorsque les grands Généraux de l'antiquité abandonnent leurs lignes pour livrer bataille, c'est quand ils se connoissent de grands avantages sur l'ennemi, ou quand ils n'ont point d'autre moyen pour dégager & assurer leurs subsistances. La supériorité des lignes des anciens sur les nôtres venoit précisement de la confiance qu'ils avoient en elles, & de la résolution où ils étoient, d'y attendre l'ennemi, & de le combattre derriére leurs retranchemens.

Quant aux lignes dont ils entouroient leurs camps, ils n'avoient point pour maxime, que l'étendue du front d'un camp dût être la même du front que l'armée doit

doit présenter en bataille. Delà le peu d'étendue de leurs camps. Comme ils choisissoient dans les plaines le camp qu'ils vouloient retrancher, afin de lui donner de tous côtés la même force, leurs troupes campoient sur un quarré long. Ils donnoient par là à toutes les faces la même défense; & de quelque côté que l'ennemi attaquât, il trouvoit une masse égale d'hommes à renverser. Des tentes jusqu'aux retranchemens il y avoit dans toute l'enceinte de la ligne un espace de 200 pieds, qui leur sembloit suffisant pour que tous les mouvemens se fissent sans confusion. N'ayant pas une Cavalerie nombreuse, ni un train d'équipages excessif, ils pouvoient ménager le terrein. D'ailleurs ils accoutumoient le soldat à remuer la terre, & ils lui faisoient porter constamment sa palissade. Les officiers avoient l'habitude de ces sortes de travaux. Plusieurs en possédoient les régles avec la pratique, & en avoient fait une science.

On choisissoit ordinairement la figure orbiculaire, pour tous les ouvrages saillans de la ligne. Les désavantages des Redans & des Angles en avoient dégouté. On avoit observé que le soldat tirant machinalement devant soi, il laissoit l'Angle à nud & sans défenseurs sur un grand nombre de ses points, au lieu que la spirale, ou le demi-cercle, sont également défendus sur tous les points.

Quand même les anciens auroient eu l'usage de donner à leurs camps un front égal au front de l'armée en bataille, ils

n'auroient occupé avec le même nombre d'hommes que le quart du terrein qui nous est nécessaire, parce que nos bataillons sont tout au plus à quatre de hauteur, tandis que les leurs étoient ordinairement rangés à douze. Ils avoient soin de fortifier séparément les quartiers de la circonvallation. La défense en devenoit plus opiniâtre, & la retraite en étoit plus facile & plus sûre, au cas de malheur. Les Princes Maurice, & Henri-Frédéric d'Orange, suivîrent constamment cette méthode. Nous croyons nos armes supérieures aux armes des anciens; & il est évident que dans l'attaque & la défense des retranchemens, la confiance & l'audace des anciens venoient principalement de leurs armes. On ne se tromperoit point d'attribuer à l'insufisance des nôtres la façon de penser contraire. L'uniformité ôte nécessairement la proportion entre la défense & l'attaque. Les assaillans, & ceux qui les repoussent, sont dans une position diférente; pourquoi leurs armes ne sont-elles pas relatives à cette position? Chés nous le fusil & la bayonette sont l'arme & de celui qui monte, & de celui qui doit renverser. Cependant l'effet de l'arme à feu n'est pas le même de haut en bas que de bas en haut. Celui qui monte à l'assaut est plus exposé, & doit être conséquemment plus couvert, que celui qui doit repousser de derriére un rempart. Les anciens avoient pour les assaillans une espéce de mantelet portatif continuellement aproprié au besoin. C'étoit cette fameuse Tor-

tue, qui se formoit sur le champ par les soldats, en joignant leurs boucliers. Tous ces boucliers qui se soûtenoient l'un l'autre, devenoient un mur ambulant contre les traits qui étoient lancés, & donnoient une voute impénétrable aux traits qui étoient jettés pour tomber perpendiculairement. L'assaillant conservoit ses rangs & sa fermeté jusqu'à ce qu'il eut joint son ennemi; parce qu'il parvenoit à le joindre sans essuyer aucune perte. Ceux qui étoient chargés de la défense étoient préparés à recevoir leur ennemi; & leurs armes de longueur, telles que la pique & le *pilum*, les mettoient en état de faire ferme avec avantage.

De cette égalité respective dans l'attaque & la défense, il devoit résulter une grande circonspection des Généraux. Plus ils étoient certains que le courage & la force décideroient de l'action, moins ils osoient la hazarder. L'attaque infructueuse ne pouvoit guéres manquer d'être une défaite. On voit continuellement les plus grands Généraux camper des mois, des campagnes même entiéres, à vue l'un de l'autre, sans en venir aux mains autrement que par des escarmouches. César à Dirachium osa se promettre d'enfermer par des lignes l'armée de Pompée plus nombreuse que la sienne, & mieux fournie de vivres. Il fut chicané lorsqu'il en fut à joindre sa circonvallation aux hauteurs qui la coupoient. Mais il ne put être forcé sur aucun des points où il avoit achevé ses travaux

ſuivant les régles. Le côté de la Mer, dont il avoit négligé la fortification étoit le ſeul endroit où il fut attaquable. 240 mille Gaulois attaquèrent inutilement les lignes d'Alexia où il étoit avec ſeulement 60-000 hommes, & obligé de faire tête à Vercingentorix, qui attaquoit ſa contrevallation avec 80-000 autres Gaulois. Quintus Cicero Lieutenant de Céſar, fit morfondre Ambiorix & ſon armée devant des lignes où il n'y avoit qu'une légion retranchée. Le Chevalier Folard auroit moins blamé la circonſpection & l'inaction de Hannon, s'il avoit aprofondi la nature d'un camp Romain.

Il n'y a qu'un point de parité entre l'affaire de Denain & la priſe de Marchiennes en 1712, & la priſe d'Erbeſſe par le Général Carthaginois. Les deux villes avoient le dépôt des magazins. Mais le Conſul n'avoit point prolongé ſes lignes juſqu'à Erbeſſe. Il n'avoit point établi une communication capable de ſe faire reſpecter par l'ennemi. On ne voit pas même qu'il eut garniſon Romaine dans la Place. Hannon devenu maître d'Erbeſſe mettoit bien Poſthumius dans la diſette des munitions, mais il n'avoit entamé ni ſon camp, ni ſon armée; & ſon avantage ne lui donnoit aucune facilité nouvelle pour bruſquer l'attaque des lignes des Romains en marchant auſſitôt à elles. Les lignes du Prince Eugéne s'étendoient juſqu'à Denain & Marchiennes. La défaite du Comte d'Albemarle frapoit directement l'armée du Prince, qui

perdoit avec ses Magazins un corps de troupes considérable, & un poste important. Hannon eut bien l'idée de marcher au camp Romain après la prise d'Erbesse. Mais il trouva Posthumius plus déterminé que jamais à engager une action générale qui lui étoit devenue nécessaire. Les Romains qui n'avoient rien perdu de leurs forces, n'étoient nullement déconcertés. Leur Cavalerie sortit des lignes, tomba sur les Numides, & les poursuivit. Hannon n'avoit point de meilleur parti à prendre, que celui de miner son ennemi par la disette : la prise d'Erbesse le mettoit en état d'en exécuter l'entreprise, & elle ne lui en dictoit point d'autre.

Les instances d'Annibal l'obligeant à abandonner ce plan, & à risquer une action générale, il préfera la bataille à une attaque de lignes. Il descendit en plaine, & se mit en présence. C'étoit un défi d'usage. Un Général étoit souvent obligé de l'accepter contre les régles de l'art de la guerre, pour ne pas décourager les soldats chés qui le refus passoit pour un aveu honteux de foiblesse. Posthumius renonça par cette raison à l'avantage que lui donnoient ses retranchemens. Il n'étoit pas assés grand Capitaine pour que la confiance des soldats en lui les élevassent au-dessus du préjugé.

Polybe ne donne de la bataille que la circonstance qui en décida le sort. Ce que le Chevalier Folard en raconte est le fruit de sa propre imagination. Ce sçavant hom-

me n'a pas connu le vrai, & a écrit ce qui lui sembloit vrai-semblable. Il met l'armée de Hannon sur deux lignes, parce que son traducteur prend pour la formation d'une premiére ligne, le mouvement des Vélites Carthaginois qui sortirent des intervales de la ligne où ils étoient ordinairement, pour se mettre en avant du front, & qui après avoir été culbutés se retirèrent en désordre sur la Phalange, qu'ils devoient rejoindre en regagnant ses intervalles & ses flancs. La fuite de ces Vélites placés devant les éléphans fit perdre la bataille, si on en croit Polybe. Le Chevalier supose que les éléphans ont passé tranquilement par les intervales de l'armée Romaine. Comment n'a-t'il pas vu l'impossibilité des *Zig-zags*, que ces animaux auroient dû faire pour percer les trois lignes qui étoient dispoſées en échiquier? Les réflexions du Chevalier peuvent être utiles. Mais elles ne sont d'aucun poids, dès qu'on prétend qu'elles naissent du sujet.

CHAPITRE II.

De la Bataille que les Carthaginois, commandés par Xantippe, gagnèrent contre les Romains.

Hist. de Polybe *Liv. I.* Comment. de Folard, *T. I, p. 150 & suiv.*

XAntippe qu'on est acoutumé de regarder comme un simple Soldat Lacédémonien, étoit un de ces Officiers-Enrô-

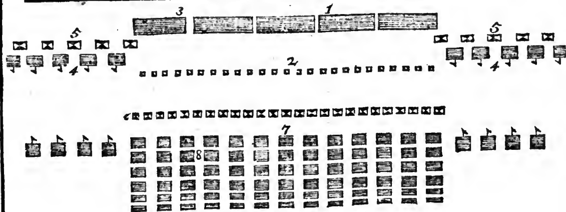
leurs, qui font des levées fur une capitulation avec une Puiffance. Il eft appellé par Polybe du même nom que les Hiftoires Grecques donnent aux Généraux qui commandèrent à la fameufe retraite des Dix-mille, & l'Hiftoire le dit confommé dans l'art militaire. Xantippe étoit venu offrir des levées en Grece aux Carthaginois. Il eut bien-tôt connu le mauvais état de leur militaire, & il ne s'en tût pas. Au lieu de s'unir aux officiers Africains pour s'en prendre à la fortune des avantages remportés par Régulus, il ofa dire que les victoires des Romains étoient dues à la capacité du Général, & à la bonne difcipline de fes troupes. Il en parla avec tant d'affurance qu'on l'en crut. Il promit de faire ceffer cette difparité; & le Sénat de Cartage, qui voyoit qu'il y alloit du falut de la République, ne balança point à préférer un homme, dont l'expérience pouvoit juftifier la préfomption, à fes propres Généraux qui étoient entiérement découragés. Il lui donna le commandement en chef. Xantippe employa l'hyver à exercer les troupes. Il rendit le courage aux foldats, en leur faifant toucher, pour ainfi dire, au doigt & à l'œil, que les évolutions, auxquelles il les formoit, les rendroient plus propres à combattre, & à vaincre. Lorfqu'il entra en campagne, il leur infpira de la confiance, en ne les conduifant plus par les hauteurs, en homme qui craint de s'engager, comme avoient fait leurs Gé-

néraux. Il marcha dans la plaine, il y assit ses camps, & il persuada au soldat que ce seroit en se déployant en présence de l'Ennemi, qu'on tireroit parti des éléphans & de la Cavalerie.

Les Romains toujours avides de batailles, furent surpris de ce changement de conduite; & n'en sachant pas la raison, ils n'en cherchèrent pas moins à en venir aux mains. Ils furent en avant, & campèrent d'abord à huit milles de l'ennemi. Le lendemain on tint un grand conseil dans le camp des Carthaginois. Les soldats s'impatientèrent de la longueur de la délibération. Ce n'étoit qu'un cri pour la bataille. Xantippe saisit en habile homme cette premiére ardeur. Il opina pour le combat; & ayant fait goûter son avis au conseil, il rangea l'armée en bataille. Elle étoit de douze mille hommes d'Infanterie, de quatre mille de Cavalerie, & elle avoit environ cent éléphans.

Le Chevalier Folard a jugé de cette bataille sur l'exposé que lui en a donné son traducteur; & ce n'est point du tout le récit de Polybe, que voici traduit avec la plus grande exactitude.

L'Infanterie pesament armée des Carthaginois, fut rangée sur une seule ligne, .1. en phalange, c'est-à-dire, à seize de profondeur. Ce corps de huit à neuf mille hommes composoit la *diphalangie*, ou double Phalange, & formoit un très-petit front, n'y ayant pas d'autres intervalles que ceux qui distinguoient les grandes


Bataille de Régulus contre Xantippe.
3
1
5
5
2
4
4
6
7
8

fections. Le reste de l'Infanterie Carthaginoise étoit de troupes étrangéres à la solde de la République, dont la plus grande partie étoit armée à la légére. A une distance plus grande que d'ordinaire, & en avant de la ligne, Xantippe mit tous ses éléphans côte à côte, sur un seul rang, .2. & il les serra le plus qu'il étoit possible, pour qu'ils ne débordassent pas son Infanterie. Il choisit ensuite dans le corps des troupes soudoyées, les compagnies qui étoient moins légérement armées, & il les plaça à la droite de la phalange, sur la même ligne. .3. Sa Cavalerie, en qui il mettoit sa principale confiance, forma ses ailes. .4. Mais il la posta fort en avant du front de son Infanterie, desorte qu'elle fut presqu'en même ligne avec les éléphans. Il partagea ensuite le petit corps d'armés à la légére, entre la Cavalerie des deux ailes, & les plaça derriére les escadrons. .5.

Cette disposition de Xantippe marque sa capacité & ses lumiéres. Saisissant d'abord le fort & le foible des éléphans dans un jour de bataille, il reconnut que ces animaux devoient agir indépendammant de toutes les autres armes, & qu'en voulant les soutenir, ou les protéger, on feroit la faute qui avoit causé la perte de la bataille d'Agrigente. C'est pourquoi il les éloigna de son Infanterie, & les rangea fort en avant sur une seule ligne, l'un pres de l'autre. De cette maniére ils masquèrent les mouvemens de son centre; & lui firent en même temps une espèce de barriére;

contre le premier choc de l'Infanterie Romaine, qui étoit ce qu'il redoutoit le plus. Informé de la manœuvre ordinaire des Vélites Romains, qui s'avançant aussi-tôt que les armées étoient en présence, tâchoient de faire rebrousser les éléphans, ou de les mettre à dos de l'armée, en les entrainant dans les intervalles des manipules, Hastaires, Princes, & Triaires, dont on avoit rompu l'ordre en Echiquier à ce dessein; il n'en apréhenda point de mauvaises suites, tant à cause du nombre de ces bêtes qui rendroit leur passage difficile, que parce qu'il crut qu'au cas que les Vélites les effarouchassent de loin, au point de les faire rebrousser, la distance où il les avoit mises de sa ligne d'Infanterie, permettroit de les rallier, ou donneroit le temps de leur faire passage, si on ne pouvoit les faire revenir de la premiére épouvante. Se proposant d'ailleurs de mettre promptement sa Cavalerie en action, il espéroit de décider la bataille, avant que les Romains eussent fini avec les éléphans.

En effet sa Cavalerie étoit de quatre mille contre cinq cens. Il n'étoit point douteux, qu'en rase campagne elle ne dissipât la Cavalerie Romaine; & ses armés à la légère, qu'il mettoit à la suite des escadrons, devoient entrer dans les ouvertures, que sa Cavalerie feroit dans le flanc Romain, sur lequel elle devoit tomber, au lieu de poursuivre les Chevaliers. Indépendamment du succès des éléphans, il se promettoit que

sa Phalange viendroit facilement à bout de l'Infanterie Romaine, prise en flanc & sur ses derriéres, par une Cavalerie dont la légéreté & l'impétuosité étoient extrêmes. La grande attention de cet habile Lacédémonien fut, de faire toutes ces manœuvres à temps. L'Infanterie Romaine avoit tant de supériorité sur celle des Carthaginois, que si elle eût percé au travers des éléphans, sans avoir été inquiétée à dos & en flanc, elle auroit dans un instant culbuté & mis en déroute toute leur Phalange. C'est pourquoi il donna l'ordre précis à sa Cavalerie, ainsi placée en avant, qu'aussitôt que les armées seroient en présence, & qu'on verroit les Vélites s'ébranler pour se jetter sur les éléphans, qui devoient s'avancer en même temps, elle chargeât sans balancer la Cavalerie Romaine. Sûr de trouver peu de résistance, il ajoûta pour second ordre à ce premier, d'abandonner les Chevaliers Romains à la vitesse de leurs chevaux, & de tourner court sur les légions. Voyons maintenant les dispositions des Romains.

Au milieu des éloges qu'on donne à l'art militaire des Romains, on est toujours obligé de s'interrompre pour blamer l'aveuglement des Consuls, qui pour la plûpart fixoient le même nombre de Cavalerie à chaque légion, & cela également dans tous les pays qui étoient le théâtre de la guerre. Ils ne firent point de différence entre les plaines de la Lombardie, & les montagnes de la Ligurie. En Espagne ils

avoient tout autant de Cavalerie qu'en Afrique ; & dans les Alpes le même nombre d'efcadrons, que dans les plaines du Royaume de Naples.

Ici leur Infanterie étoit de quinze mille hommes, & ils n'avoient que cinq cens Cavaliers. Leurs légions accoûtumées à vaincre les Carthaginois, ne demandoient qu'à voir ces Ennemis tant de fois battus. Elles fe croyoient affurées de les faire fuir : elles marchèrent en cette occafion avec une ardeur & une confiance merveilleufes. Regulus commandoit l'armée Romaine. Il avoit une haute opinion de fa capacité, & s'atribuoit tout l'honneur des fuccès précédens. Ce qu'il aperçut de nouveau dans l'ordonnance Carthaginoife, lui fit naître l'idée d'une nouvelle ordonnance. Les élephans, qu'il n'avoit pas encore vûs en fi grand nombre, lui donnèrent à penfer ; & ce fut contr'eux qu'il crût devoir fe précautionner, beaucoup plus que contre Xantippe, dont il ne connoiffoit pas les talens, ou dont il prifoit peu le génie. Regulus jetta tous fes Vélites en avant de fa groffe Infanterie fur un feul front, .6. & il s'en fit comme un rideau, derriére lequel il forma fes légions, en quinze bataillons longs, ou colonnes .7. Si l'on juge de leur force par l'évolution la plus ordinaire & la plus facile, on les croira de quatorze hommes de front, fur une profondeur de cinquante. Si on fait l'honneur à Regulus de fupofer qu'il préféra une évolution plus favante ; les rangs de chaque

colonne furent de ſeize juſqu'à vingt, & les files à proportion. Les intervalles entre ces corps furent deux fois plus grands
.8. que le front de chacun, afin de leur donner un front égal à celui de l'Infanterie Carthaginoiſe.

L'ordre de la diſtribution de tant de manipules eſt facile à imaginer. La légion Romaine étoit ſur le pied de quatre mille deux cens hommes ; ſçavoir de ſix cens Triaires, & de douze cens dans chaque claſſe des Princes, des Haſtaires, & des Vélites. En temps de guerre, les Romains augmentoient quelquefois la légion, juſqu'à cinq mille hommes, & alors le manipule étoit de cent quarante hommes rangés ſur quatorze de front, comme cela s'eſt fait ici. Il paroit que depuis la ſeconde guerre Punique, elle étoit conſtamment de ce nombre. Scipion l'augmenta dans ſa guerre d'Afrique juſqu'à ſix mille. Chaque manipule des Haſtaires & des Princes étoit ici de cent quarante hommes, placés ſur un front de quatorze, & ſur une profondeur de dix. Les manipules des Triaires, qui n'avoient que ſoixante hommes, avoient les files moins profondes. Les uns & les autres ſe plaçoient en trois lignes en forme d'échiquier. Pour renverſer cet ordre avec méthode, Regulus n'eût beſoin que de faire paſſer ces petits corps à la queue l'un de l'autre. L'armée étoit de quinze mille fantaſſins, qui compoſoient trois légions ; & chaque légion avoit dix manipules dans chacune de ces trois lignes. Ces

manipules doublés dans chaque légion, produisirent les quinze colonnes.

On voit que le Général Romain se proposoit sur tout de se garantir des éléphans, en leur laissant un libre passage par les intervalles qu'il avoit menagés entre ces quinze colonnes. Déja il comptoit qu'elles avoient fait paisiblement leur chemin, & qu'il tomberoit sur la phalange, sans avoir été entamé. Il paroit qu'il ne devina rien de ce qu'il avoit à craindre de la Cavalerie Carthaginoise. Il avoit posté sa poignée de Chevaliers sur ses ailes, sans les faire soutenir. Polybe dit expressément, que cette disposition de Régulus étoit bonne contre les éléphans, mais qu'elle ne valoit rien contre l'ordonnance Carthaginoise, & sur-tout contre la destination de la Cavalerie. En effet Xantippe vit la victoire assurée dans la longueur monstrueuse du flanc Romain, dont chaque colonne isolée étoit incapable de soutenir l'effort de la Cavalerie, sans faire entiérement à droite & à gauche, ou sans se changer en bataillon de quatorze de profondeur sur un front de cinquante; ce qui auroit fait le front du flanc, & présenté beau jeu à la phalange. D'ailleurs le peu de proportion qu'il y avoit entre les rangs & les files des colonnes, rendoit leur marche embarassée. Les hommes ne pouvoient pas bien se serrer; la colonne perdoit par sa longueur son unique avantage, qui consiste dans l'impression du choc de sa masse : en un mot, cette or-

donnance étoit contraire aux armes & à l'esprit de la légion.

Les deux armées étant ainsi rangées en présence l'une de l'autre, le Consul attendit l'attaque. Xantippe donna en même temps l'ordre aux conducteurs des éléphans, & à sa Cavalerie. Les Romains poussèrent aussi-tôt le cri de guerre. Les Vélites marchèrent aux éléphans, & les colonnes se mirent en mouvement. Il y eût en cet instant un accident que Xantippe n'avoit pas prévû.

Les éléphans du centre s'avancèrent à trop grands pas, & ceux de la droite, peut-être serrés par la Cavalerie qui alloit en avant, se pressèrent, en formant par la lenteur de leur pas, une ligne diagonale, à prendre de l'éléphant du centre au dernier de cette droite. De cette maniére le petit corps d'Etrangers, qui touchoit à la phalange, fut à découvert. Les deux ou trois colonnes de la pointe gauche des Romains passérent donc entre les éléphans & la Cavalerie des Carthaginois, sans en être touchées, & fondirent sur ces Etrangers, qui lâchèrent pied. Régulus, *dit-on*, se plaignit ensuite au Sénat, d'avoir été abandonné par ses soldats qui avoient fui. Ce fut tout le contraire. Les colonnes victorieuses poursuivirent ces Etrangers rompus à la droite de la phalange, & ne servirent plus pour la bataille.

Pendant ce tems-là, les Vélites qui étoient écrasés ou poursuivis par les éléphans, portèrent la confusion dans les Colonnes

du centre, que la Cavalerie Carthaginoiſe n'avoit pas encore atteintes. Ce fut avec beaucoup de peine qu'elles ſe rallièrent, & alors elles ſe virent accablées du reflux des colonnes de la droite & de la gauche, que la Cavalerie avoit enfoncées. Priſes elles mêmes à dos, elles furent obligées de s'arrêter pour repouſſer les Cavaliers Afriquains, dont la plus grande partie étoit déjà revenue de la pourſuite de la Cavalerie Romaine, qu'ils avoient d'abord renverſée. Malgré tant de déſavantages, les colonnes parvinrent à ſe délivrer des éléphans, & des Vélites fuyards, qui avoient paſſé outre; elles pouſſerent en avant avec une grande réſolution. Mais la viteſſe de la marche dérangeant les rangs, & écartant les files; & la Cavalerie Afriquaine avec les troupes légères les pouſſant vivement, il n'y eût que les Têtes des colonnes qui heurtèrent la Phalange. Cette maſſe ſoutint aiſément le choc, & le repouſſa bientôt avec violence. Les colonnes ſe briſèrent entiérement; & ceux de leurs ſoldats qui s'opiniatrerent à percer, furent tués, tandis que ceux qui voulurent ſe ſauver, furent coupés par la Cavalerie, ou bien écraſés par les éléphans. Régulus fut pris, & il n'y eût pas avec lui plus de 500 priſonniers. Ceux qui avoient enfoncé les Etrangers de la droite de la Phalange, aprirent la défaite comme ils retournoient au gros de l'armée. Ils pouſſèrent à Aſpis, où ils s'arrêtèrent. Ce fut tout ce qui échapa de la bataille.

Le

Le plan & l'expoſé de Mr Folard ſont tout à fait différens de ce narré de Polybe. Il dérobe à Xantippe toute la manœuvre, qui eſt un grand trait de ſon génie & de ſon expérience. Il lui fait placer ſa Cavalerie en même ligne que la Phalange, & ſur le même niveau. Il lui fait jetter ſes troupes légéres à ſa gauche; & il attribue à cette gauche le gain de la bataille. *La gauche de l'Infanterie Carthaginoiſe*, dit-il, *ſurvenant là-deſſus fit un carnage horrible, & acheva ce que les éléphans avoient commencé.* Polybe ne fait pas la moindre mention particuliére de cette gauche. Il dit poſitivement que la Cavalerie fut jettée en avant par Xantippe, qui en forma ſes ailes, & que les Armés à la légére furent joints aux Eſcadrons.

Xantippe étoit profond dans la Tactique Grecque, qui fournit nombre d'exemples d'une ſemblable diſpoſition, ſur-tout contre un ennemi qui ne faiſoit pas uſage de la Phalange. Alexandre, dans ſes principales batailles, plaça ſa Cavalerie en avant de la ligne, en la faiſant ſoutenir par les hommes les plus ingambes de ſon Infanterie.

Quelle juſteſſe, rélativement à ce fait d'hiſtoire militaire, pouvoit-on attendre dans la critique que le Chevalier Folard fait de la conduite de ces deux Généraux? Selon lui, Régulus fut battu pour avoir trop ſerré ſes colonnes, ſans leur donner d'aſſez grands intervalles. C'eſt, *dit-il*, ce qui le livra aux éléphans, qui n'avoient

point d'iſſue. Cependant Polybe dit expreſſément, que ſi la diſpoſition de Régulus avoit un bon côté, c'eſt *qu'elle étoit excellente contre les éléphans, & très mauvaiſe contre la Cavalerie.* Auſſi pendant l'action les cent éléphans paſſèrent-ils tous à travers les intervalles des colonnes. Comment cent éléphans, ſur un même front, auroient-ils paſſé par vingt-huit trous, de dix à douze pieds de large ? Selon Mr Folard, les intervalles entre les Colonnes n'étoient pas plus grands.

Il a crû voir dans Régulus ſon précurſeur, & l'inventeur du ſyſtême des colonnes; & frappé de cette découverte, il s'eſt laiſſé emporter par ſon imagination. Il ne pouvoit penſer que ſon ordre favori eût été funeſte au premier Général qui l'avoit mis en uſage : il ſe perſuada bientôt que la choſe étoit impoſſible; & il chercha les cauſes de ſa défaite, dans des fautes qui étoient étrangéres à l'ordre des colonnes. La verſion lui parut autoriſer ſon opinion. *On mit au front*, porte-t'elle, *les troupes armées à la légére, derriére elles de groſſes compagnies, & la Cavalerie ſur les deux ailes. De cette maniére le corps de bataille fut moins étendu, que l'on n'avoit coutume, mais il avoit plus d'épaiſſeur.* Mr Folard a tiré des conſéquences peu juſtes de cet expoſé d'une verſion infidéle. *Le corps de bataille fut moins étendu, mais il eût plus d'épaiſſeur;* donc les corps qui le compoſoient étoient moins grands. Exemts du préjugé qui corrompoit la Logique du labo-







Ordre de Marche d'Amilcar Barca.

rieux Chevalier, nous n'avons besoin que des termes de l'Historien Grec, pour l'entendre dans son véritable sens. *Régulus*, dit Polybe, *rangea plusieurs manipules, ou compagnies, l'une à la queue de l'autre. De cette maniére tout le corps de bataille perdit beaucoup de son front, mais gagna beaucoup en profondeur.* S'il avoit prétendu uniquement que le manipule des *Princes* fut joint bout à bout au manipule des *Hastaires*, & celui des *Triaires* au manipule des *Princes*, comme Mr Folard l'a pensé; il auroit dit simplement, *il plaça les manipules.* L'ordonnance Romaine étoit constamment de trois lignes. Mais il dit, *qu'il joignit bout à bout plusieurs manipules*, & que de cette maniére le corps de bataille perdit beaucoup de son front, & le regagna en profondeur. Lorsqu'il eut réduit le front de trente manipules au front de quinze, certainement le corps de bataille se trouva moins étendu. Que si au contraire il n'eût fait qu'ajouter bout à bout les manipules des trois lignes, qui formoient ordinairement l'échiquier, tout ce qui en seroit arrivé, c'est que l'échiquier auroit disparu : mais les intervalles seroient restés les mêmes; & la ligne unique, qu'ils auroient formée, n'auroit rien ôté au front ordinaire. Enfin on peut abandonner aux Grammairiens la dispute de mots. Le front n'a pû diminuer, & la profondeur augmenter, que parce que plusieurs manipules, qui faisoient front dans l'ordre accoutumé, entrèrent cette fois dans les files de plusieurs autres. Les expressions de Polybe ne permettent point de faire hon-

neur à Régulus d'un arrangement plus compliqué, qui auroit donné à ses colonnes un plus grand front. Il fondit ses six manipules dans une colonne, en faisant doubler le *Hastaire* par le *Hastaire*, le *Prince* par le *Prince*, & le *Triaire* par le *Triaire*; & alors il n'y eût plus que le manipule doublé qui fit front. Il laissa pour intervalle la place vuidée par le manipule qui doubloit. La preuve du fait se trouve dans l'étendue de la ligne, qui déborda la droite de la Phalange, & lui enleva les étrangers qui étoient à sa pointe. Le front des troupes perdit environ moitié. Mais la ligne fut à peu-près la même que de coutume, à la prendre d'une pointe à l'autre, parce que les intervales se trouvèrent doubles de l'ordinaire.

Le Chevalier Folard, qui se plaint si souvent de la briéveté de l'Historien Grec, ne le suit pas dans ses détails. Il a manqué, par exemple, la circonstance essentielle de l'entiére défaite des Vélites Romains par les éléphans; circonstance qui contribua beaucoup à la victoire de Xantippe.

,, Il y a peu de batailles, dit Mr Folard, ,, où les Généraux d'armée puissent trou- ,, ver de plus belles leçons de Tactique que ,, dans celle-ci. Atilius-Régulus est le pre- ,, mier, après les Grecs, à qui nous soyons ,, redevables du systême des colonnes, ,, & le seul avant les Grecs qui ait combattu ,, sur une ligne de colonnes parfaites. C'est ,, donc à lui que nous devons cet ordre, ,, & non à Scipion. Varron, ou son collé- ,, gue, s'en étoit servi à Cannes; quoique

„ cela ne paroiſſe pas dans la traduction de
„ Caſaubon, qui faute de termes propres
„ pour expliquer cette évolution, n'a pû
„ débrouiller ce myſtére. Si Don Thuillier
„ n'avoit ſû ce que c'étoit que cette évo-
„ lution, l'ordre de bataille à Cannes nous
„ ſeroit encore inconnu.

Régulus combattit en colonnes; c'eſt tout ce qu'il y a de vrai. Il conçut l'idée de ces colonnes ſur l'eſpérance qu'elles donneroient jour aux éléphans, & rendroient inutiles à l'ennemi ces animaux, qui n'étoient redoutables que quand le péril & la réſiſtance les mettoient en fureur. La trop grande profondeur qu'il leur donna, eſt blamée par Polybe; & en effet, ſi Régulus s'étoit promis qu'elles en ſeroient plus capables d'un choc violent, il auroit ignoré qu'une ſi longue enfilade d'hommes ne pouvoit pas bien preſſer ſes rangs de la queue à la tête, & que la petiteſſe du front, en exigeant du ſoldat une attention impoſſible dans la marche, faiſoit à l'allignement un obſtacle d'autant plus difficile à ſurmonter, que ces longues files n'étoient ſoutenues ni à droite ni à gauche. D'ailleurs le Soldat Romain n'étoit point armé, n'étoit point dreſſé, pour combattre dans l'ordre ſerré. Mr Folard prétend qu'avec de plus grands intervalles, les colonnes auroient fait bouquer la Cavalerie; mais ces intervalles étoient tout auſſi grands qu'il les pouvoit ſouhaiter; & c'eſt de là préciſément que le mal eſt venu. Les intervalles doubles du front de chaque colonne étoient une eſpéce de champ don-

né à l'ennemi pour former l'attaque de leur flanc. La queue de ces colonnes flottantes se sépara de la tête. La colonne voisine ne pût appuyer la colonne attaquée. Elles furent battues, rompues, & exterminées en détail. Polybe qui blame les colonnes du Consul, dit positivement que leur mauvais endroit étoit de ne pouvoir tenir contre la Cavalerie.

La colonne n'étoit pas inconnue aux Anciens. La grande profondeur sur laquelle ils combattoient ordinairement, & la nécessité d'en venir d'abord aux armes blanches, leur firent venir de bonne heure l'idée de cette ordonnance. Mais ils s'en servirent rarement. Dans les batailles les plus opiniâtrement disputées, les armées étoient rangées sur des lignes pleines. L'exemple de Scipion, dans la bataille contre Asdrubal fils de Giscon, en Espagne, est le seul après celui de Régulus, que l'Histoire Romaine fournisse. C'est là qu'on voit l'ordre en colonnes poussé à son plus haut point de perfection. Mais Mr Folard se trompe, lorsqu'il prétend qu'on fit usage des colonnes à Capnos & à Zama. Scipion remplit ses intervalles, aussitôt que les éléphans eurent passé; & il combattit alors en ligne pleine, aussi bien que Varron à Cannes, où l'armée Romaine fut rangée tout autrement que ne l'a supofé l'Illustre Chevalier. Il cite la bataille d'Antiochus Soter contre les Galates, décrite par Lucien; & il en donne le plan. D'abord il n'observe pas que les Galates firent une ligne de tout le corps

des *Chalcaspistes* qu'ils jettèrent en avant de la Phalange. Ces *Chalcaspistes* étoient des troupes moyennes entre les soldats de la Phalange, & les armés à la légére qu'on nommoit Peltastes. Cette premiére ligne est expressément indiquée par Lucien, que son Traducteur a manqué. Ensuite Mr Folard place les chariots à faulx devant la Cavalerie, aussi bien que devant l'Infanterie : au lieu que le Général Galate, *selon Lucien*, les fit agir seulement devant son Infanterie, sans vouloir en embarrasser le mouvement & le choc de sa Cavalerie. Mr Folard les met encore devant le front de toute l'armée, & cependant ils furent placés dans les intervalles, entre les sections de la Phalange, derriére elle. Au moment de l'attaque, la Phalange s'ouvrit, & les *Chalcaspistes* firent place aux chariots qui furent lâchés contre l'Ennemi. L'erreur dans des points aussi essentiels influe sur les maximes qu'on apuye sur eux. L'Officier le plus studieux fait d'inutiles efforts pour réduire ces maximes en pratique, ou pour en faire l'aplication.



CHAPITRE III.

De la bataille du Macar, entre Amilcar-Barcas & les Rebelles d'Afrique.

Hift. de Polybe, Liv. I. Chap. 76 Comment. de Mr. Folard, Tom. II. Chap, 16. p. 29 *& fuiv.*

AUffitôt après être fortis, par une paix défavantageufe, d'une longue guerre avec les Romains, les Carthaginois fe virent engagés dans une autre guerre plus difficile & plus importante, puifqu'il y alloit de l'exiftence de leur République. La tirannie des chefs de l'Etat avoit pouffé les Afriquains tributaires au défefpoir & à la rebellion. Leur avarice avoit foulevé ce redoutable corps de troupes étrangéres foudoyées, avec lequel Amilcar avoit foutenu la guerre en Sicile. La République dans le plus grand danger donna le commandement des armes à Hannon. Ce Hannon, qui paroit avoir été une bonne tête pour le gouvernement, trouva des reffources qu'on ne croyoit pas avoir. Il affembla des hommes, dont il fit des foldats; il établit des magazins, remplit les arfenaux; & par fon génie & fon activité, il procura contre toute attente des moyens de fe défendre. Mais il n'eût pas la fageffe de s'en tenir-là. Il voulut lui-même conduire cette guerre. Excellent Intendant, il fut mauvais Général. Enorgueilli d'un avantage qu'il avoit eû fur les rebelles, qui affiégeoient Uti-

que, il se laissa surprendre. Carthage n'eût plus d'espérance que dans Amilcar, à qui elle ne put fournir que dix mille hommes, tant Infanterie que Cavalerie, avec septante éléphans. Elle compta beaucoup sur sa grande capacité, & principalement sur sa réputation, qui lui donnoit l'ascendant sur les Généraux des rebelles. Et en effet Amilcar s'étant mis en campagne, les rebelles ne crurent pas avoir trop de toutes leurs forces contre lui, dès qu'ils le virent venir à eux. La bataille qu'il leur livra décida du sort de la guerre. Ils levèrent le siége d'Utique, & furent depuis sur la défensive.

Polybe a jugé cette bataille le chef-d'œuvre d'Amilcar; & Mr Folard a cru l'Historien Grec sur sa bonne foi : car en même temps qu'il fait les plus grands éloges de la disposition, & des manœuvres d'Amilcar, il avoue qu'il n'a sur elles que des conjectures. Mais pour obtenir la confiance des militaires, il leur dit que ses conjectures sont appuyées sur les grands principes de la Tactique des anciens. Que l'imagination est habile à séduire !

Qu'on se représente la ville de Carthage bâtie sur un Isthme, qui la joint à l'Afrique. Hors de l'Istme, le terrein est couvert de hauteurs, qui des deux côtés de la presqu'Isle, à une certaine distance, semblent partir du rivage de la mer, & s'étendent en demi-cercle, jusqu'à une riviére nommée Macar, qui après avoir coulé entre ces montagnes, vient se décharger dans la

mer. Ces montagnes étoient rudes, & peu acceſſibles. On avoit pratiqué dans les gorges des ſentiers qui conduiſoient dans les terres. Quelque forts que fuſſent déjà tous ces paſſages, par la diſpoſition des hauteurs, Mathos, Général des rebelles, y avoit établi des poſtes qu'il faiſoit garder exactement. Quoique le lit profond du Macar n'eût que peu de gués, encore très mauvais, on n'y avoit conſtruit qu'un pont; & c'étoit l'unique paſſage dans les terres ſituées au-delà de cette riviére. Au bout de ce pont les rebelles s'étoient établis, au nombre de dix mille, dans un camp muré, qui reſſembloit à une petite ville. De ſorte que Carthage étoit parfaitement bloquée. Non-ſeulement un corps de troupes, mais même un homme ſeul, pouvoit à peine paſſer de la ville dans les terres, ſans être vû de l'ennemi. Amilcar, après avoir longtemps médité ſur les moyens de ſortir avec ſa petite armée, crut enfin avoir trouvé le véritable. Ayant obſervé que l'Oueſt N. O. venant à ſouffler, l'embouchure du Macar ſe rempliſſoit de ſable, & qu'il s'y formoit une eſpéce de banc, il ſe mit en tête de prendre ſon gué à l'endroit qu'on ſoupçonnoit le moins d'avoir été ſondé. Il diſpoſa tout pour la marche, ſans rien dire de ſon deſſein à perſonne. Le vent déſiré ſoufflant, il partit la nuit, & fit ſon paſſage tel qu'il l'avoit conçu. Au point du jour il ſe trouva de l'autre côté de l'embouchûre du Macar.

Il avoit alors devant lui, le long du fleuve, ces dix mille rebelles, qui gar-

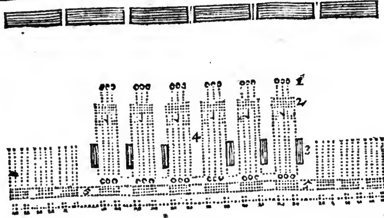
doient le pont; & à une plus grande distance, plus à sa droite, étoit un camp de quinze mille autres rebelles, qui faisoient le siége d'Utique. Le Carthaginois ne balança pas à marcher le long du fleuve à l'ennemi le moins éloigné : c'étoit celui qui étoit au bout du pont.

Aussi-tôt que les rebelles l'aperçurent en deça du Macar, s'avançant vers le *Wagebourg*, ou camp fortifié du pont, Spendius, qui y commandoit, sortit de ses retranchemens, fit à droite, & marcha par la plaine, vers l'armée de Mathos qui étoit sous Utique. La jonction se fit, avant qu'il fut atteint par Amilcar, soit que ce dernier ne voulut, soit qu'il ne put pas l'empêcher. Le Général Carthaginois avoit mis son armée sur trois lignes. *Tab.* II. La premiére étoit composée de ses éléphans; (1) la seconde de sa Cavalerie (2) avec les troupes légéres; & la troisiéme de la Phalange. (3) L'esprit de cette disposition, outre la commodité de la marche, étoit relatif à l'ordre de bataille que cet habile homme avoit déjà projetté; car ce seroit lui faire tort, que de l'attribuer à la crainte d'être pris à dos par ceux d'Utique, pendant qu'il auroit en tête ceux du pont. Mr Folard insiste beaucoup sur la faute des rebelles, de n'avoir pas attaqué en même temps l'armée d'Amilcar par devant & par derriére. Mais comme la situation des lieux est fort embarassée, & qu'il est incertain, si ce Macar est le fleuve Bagrade, ou celui qu'on voit dans Ptolemée; il vaut mieux

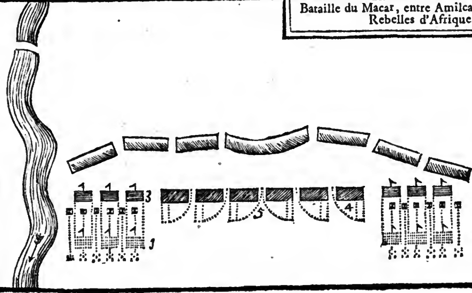
s'en raporter à ce que Polybe nous en fait entendre. *Auſſi-tôt*, dit-il, *que les rebelles s'aperçûrent qu'Amilcar avoit paſſé le fleuve, leurs deux Armées ſe joignirent, & marchèrent à ſa rencontre*; de ſorte qu'Amilcar rangeant le fleuve, & les ayant en face, n'avoit pas à craindre d'en être pris à dos.

Comme Amilcar s'avançoit de cette maniére ſur un petit front, Spendius ſe promit de le tourner à ſes ailes. La ſupériorité de ſes forces lui permettant de s'étendre ſur un grand front, ſans diminuer la profondeur de la Phalange, qui étoit l'ordre de routine de ce temps-là; il mit toute ſon armée, qui n'étoit compoſée que d'Infanterie, ſur une ſeule ligne (4), & il alla audevant des Carthaginois. Amilcar, qui avoit prévu cette diſpoſition des rebelles, marcha exprès ſans rien changer à la ſienne, auſſi loin en avant que ſon coupd'œil & ſon calcul lui diſoient qu'il le pouvoit, ſans s'ôter le temps & le terrein qu'exigeroient les évolutions qu'il projettoit. La préſomption & la confiance des rebelles s'en accrûrent. Ils vinrent à lui en doublant le pas. Ce furent ſur tout leurs ailes qui ſe portèrent en avant; & l'étendue de la ligne fut cauſe qu'il y eut en pluſieurs endroits de la Phalange des flottemens & de la confuſion, occaſionés par l'accélération de la marche.

Amilcar fit faire halte à tout ſon monde. *Tab. III.* Puis il ordonna aux conducteurs des éléphans de les tourner (1), à la Cavalerie de faire volte face (2); & à


Contre-Marche & Evolutions d'Amilcar pour ſe mettre en ordre de Bataille.
1
2
3
4
5




Bataille du Macar, entre Amilcar Barca & les Rebelles d'Afrique.
3
1
5
4

toute l'Infanterie de la troisiéme ligne de faire un demi tour, & ensuite des quarts de conversion à droite & à gauche, par sections. (3) De cette maniére toute l'armée tourna le dos à l'ennemi.

Pendant que les sections de la troisiéme ligne, qui faisoient les quarts de conversion, ouvroient ainsi des intervalles entr'elles; la Cavalerie avec les troupes légéres, & les éléphans de la prémiére ligne, marcha droit à ces intervalles, & les traversa. (4) Elle poussa jusqu'au-delà des colonnes, ou des extrêmités des sections, derriére la ligne. Alors marchant par son flanc (5) elle defila à droite & à gauche, jusqu'à ce qu'elle vint à border les ailes de la Phalange. (1) *Tab. IV.* Là ayant fait front, elle avança en bandiére (2), pour se joindre à la droite & à la gauche de l'Infanterie. (3) Aussitôt que la Cavalerie & les éléphans eûrent passé, l'Infanterie fit un demi tour; & puis, tandis que les autres furent occuper leur poste, elle fit des quarts de conversion (4), qui la remirent à son premier front, pour faire face à l'ennemi. Toutes ces évolutions sont décrites par Polybe en termes de l'art, également clairs & précis. Elles devoient se faire avec beaucoup d'ordre & de rapidité, pour être faites à propos, & pour tromper l'ennemi.

La seule chose que Polybe laisse déviner à son lecteur, c'est l'emplacement des éléphans après leur retraite. Après avoir indiqué les manœuvres les plus essentielles il passe légérement sur les troupes légéres, &

les éléphans. *En même temps*, dit-il, *il plaça le reste de ses forces.* La bataille étant décidée, on lacha les éléphans contre les fuyards, qui reculant les uns sur les autres & s'embarassant dans leur fuite, furent écrasés & étouffés par ces monstrueux animaux, qui étoient exercés pour ces occasions à faire rage de leurs dents, de leur trompe, & de leurs pieds. Peut-être qu'Amilcar les plaça derriére les intervalles des sections (5), dans le même dessein qu'Antiochus; ou, ce qui est plus probable, comme les rebelles formèrent une ligne de vingt-cinq mille hommes, & par conséquent d'une assez grande étendue, pour pouvoir encore malgré ce nouvel élargissement des fronts déborder l'armée, & la prendre à dos, il leur opposa ces animaux; de la même maniére qu'Alexandre, s'attendant à Arbèles à être pris en flanc par les Perses, plaça un corps d'Infanterie derriére sa Phalange, pour former le crochet aux ailes, au cas que l'ennemi s'y présentât.

Les rebelles ne comprirent rien à ces manœuvres. A la vue de tous ces mouvemens rétrogrades, ils s'imaginèrent d'abord qu'Amilcar étoit épouvanté de leur supériorité, & qu'il reculoit de frayeur. C'est pourquoi ils doublèrent encore le pas, sans plus tenir ni rangs ni files; ils sortirent en confusion de leur ligne, pour fondre sur les Carthaginois, & pour achever leur prétendue déroute. Amilcar avoit si bien calculé la distance de l'ennemi, le temps & l'espace nécessaires à ses mouvemens,

que quand les Pelotons les plus avancés furent à portée d'en venir aux mains, sa Cavalerie fut au point de sa jonction avec l'Infanterie, & celle-ci prête à soutenir le choc. Les rebelles confus, & étourdis d'une résistance à laquelle ils s'attendoient si peu, reculèrent. Les Carthaginois les chargèrent avec vigueur. Ils plièrent & se renversèrent les uns sur les autres, & il fut impossible à leurs Généraux, de remédier au désordre, & de rétablir le combat.

Mr Folard qui prétend qu'Amilcar ne pouvoit se mouvoir ni changer son ordre, par d'autres manœuvres que par celles qu'il explique, a substitué aux évolutions que Polybe décrit, celles qu'il a imaginées lui-même.

L'Historien ne marque point dans quel ordre de marche, Amilcar fit les deux ou trois milles de chemin depuis l'embouchure du Macar jusqu'au champ de bataille. On peut imaginer deux, ou quatre colonnes, & même une autre encore pour les bagages. Il suffit d'être instruit par Polybe, que lorsque ce Général commença ses manœuvres, son armée étoit déjà rangée en bataille sur trois lignes. Mr Folard semble en convenir, à l'égard de la Cavalerie, qui selon lui, se remit de nouveau en colonnes, dans le même ordre qu'elle avoit marché. Quoique peu après il suppose que dans le même tems l'Infanterie étoit encore en marche, & qu'elle ne fit cette manœuvre avec le reste des troupes, que pour se mettre en bataille.

Mr Folard s'étend beaucoup ſur l'imprudence des Généraux rebelles, qui, *dit-il*, formèrent leur armée ſur deux lignes avec un petit front. Mais Polype dit clairement qu'après la jonction des deux armées, ils ſe flatèrent d'enveloper Amilcar. Ils s'avancèrent à lui ſur une ſeule ligne de 25000 hommes rangés en phalange.

Quant aux manœuvres mêmes, par leſquelles le Général Carthaginois étendit ſubitement ſon front, à la grande ſurpriſe de l'ennemi : Mr Folard fait faire à la Cavalerie, qui étoit en ſeconde ligne, des quarts de converſion en avant; puis il la fait marcher juſqu'aux ailes, où après un à droite & à gauche, elle défile des deux côtés, le long des flancs de la Phalange, très loin en arriére, & ſe met à la fin en bataille aux ailes, ſur le même front que l'Infanterie, par de grands quarts de converſion marqués dans le plan. La Phalange, qu'il ſuppoſe encore en marche, ſe met en bataille par des ſimples converſions, & marche enſuite de front pour occuper le terrein de la Cavalerie, & s'approcher des éléphans qui n'ont pas bougé de la place.

Cependant les mouvemens que Polybe fait faire à la Cavalerie, ſont beaucoup plus ſimples que ceux de Mr Folard. *Elle ſe retira*, dit-il, *en arriére*, *après avoir fait volte face :* il ne dit pas le mot de ſes quarts de converſion, qu'il attribue uniquement à l'Infanterie. Il s'explique enſuite avec préciſion ſur les mouvemens, qui firent croire aux rebelles qu'on fuyoit.

Je

Je m'étonne que Mr Folard n'ait pas senti l'absurdité de la version : *lorsqu'ils fûrent en présence, les étrangers croyant les Carthaginois envelopés, s'exhortent, s'encouragent, & en viennent aux mains*. Il auroit été bien dangereux, & encore plus difficile d'exécuter les manœuvres indiquées par le Chevalier, en présence d'un ennemi avec lequel on auroit déjà été aux mains. Le Traducteur auroit dû rendre ainsi les mots Grecs : *Les deux armées étant jointes, & croyant alors de pouvoir envelopper l'ennemi, elles allèrent promtement à sa rencontre, s'encourageant en même temps, & s'aprochant de lui pour l'attaquer*. Ce ne sont point là de simples fautes de Grammaire.

Si Amilcar commanda deux diférens quarts de conversion à sa Phalange, elle fit donc quelque chose de plus, que de se mettre simplement en bataille ; & si elle marcha en avant pour occuper le terrein de la Cavalerie : que devient le projet d'Amilcar de vuider son front, afin d'augmenter la confiance & la confusion des Rebelles, qui en effet se précipitèrent en désordre sur cette Infanterie, qu'ils croyoient mise en fuite ? La marche en avant auroit retardé l'alignement de la Cavalerie, & fait manquer l'illusion qu'Amilcar vouloit faire aux ennemis. Si Mr Folard laisse les éléphans dans leur premiére position, il contredit ouvertement l'Historien, qui les fait aller en arriére, & quitter le front de même que la Cavalerie ; & qui dit expressément que ce ne fut que la Phalange, qui

d'abord après tous ces mouvemens fit face à l'ennemi. Les Rebelles ne se feroient pas imaginé que ces mouvemens en arriére signifioient une fuite, s'ils avoient vû cette ligne d'éléphans tenir ferme, & l'Infanterie s'approcher d'elle. Mr Folard prétend que les Rebelles passèrent entre les éléphans, sans en recevoir aucun mal. Mais ces septante éléphans devoient être bien serrés, pour ne pas déborder le petit front, d'environ six mille hommes, rangés en Phalange, qu'ils devoient couvrir. Ni les Rebelles n'auroient pû franchir cette barriére pour attaquer, ni les Carthaginois pour poursuivre.

Le recit d'une bataille, où l'habileté du Général a balancé les forces supérieures de l'ennemi, doit naturellement exciter l'attention d'un officier qui réfléchit. L'armée d'Amilcar étoit seulement de dix mille hommes, partie de nouvelles levées, partie de soldats que les pertes précédentes avoient découragés. Il marchoit contre vingt-cinq mille hommes, de la meilleure Infanterie, qu'il avoit lui même dressés & aguerris dans la Sicile. Tout son avantage consistoit en un corps de Cavalerie, & un train d'éléphans. L'un & l'autre manquoit à l'ennemi.

Cette Infanterie des Rebelles, rangée en Phalange avec des armes de longueur, auroit peut-être pû, en gardant son ordonnance, soutenir le choc de la Cavalerie, qui étoit peu nombreuse. Mais le moindre désordre dans ses rangs donnoit du jour aux chevaux, & devoit causer sa défaite. C'est sur quoi Amilcar fonda ses principales espéran-

ces. Il dût entrer dans son plan, que les Rebelles seroient trompés par l'apparence de la fuite, que ses différens mouvemens leur présenteroient; & qu'ils en seroient excités à précipiter leur marche, avec plus d'attention à le joindre promptement, qu'à garder exactement leurs rangs & files.

Les Anciens croyoient une troupe bien disciplinée & bien exercée, si elle savoit marcher en avant sur un grand front, & aller à la charge sans flottement. On accoutuma les soldats à se mettre en mouvement d'un pas mesuré, & à hausser le pas, à mesure qu'ils approchoient de l'ennemi. Les Généraux pressentoient le succès de la charge par la contenance des troupes dans leur marche. Agesilas s'arrêta tout d'un coup & changea de mesures, lorsqu'il vit les Athéniens s'avancer sous la conduite de Chabrias en très bon ordre. Il ne lui en fallut pas davantage pour reconnoître, que ses ennemis étoient plus redoutables qu'il ne les avoit jugés, & qu'il auroit tort de les mepriser.

La grande profondeur que les Anciens donnoient à leur Infanterie, loin de faire un obstacle à cette marche serrée & compassée, contribuoit à son exécution & à la justesse des autres mouvemens, parce que le front lui étoit proportionné. La difficulté que le Maréchal de Saxe a observée parmi nous dans la marche d'une troupe rangée sur une grande hauteur, lui a fait croire que les Anciens y avoient aidé les soldats par la cadence marquée de leurs instru-

mens. Il est possible que cela ait eu lieu dans les exercices, quoiqu'il n'y en ait aucune idée dans les Tacticiens les plus minutieux. Cependant il est certain que dans un jour de bataille, le son même des Trompettes ne pouvoit diriger les mouvemens des troupes, qui dès l'instant qu'elles s'ébranloient pour aller à la charge, jettoient des cris épouvantables, & faisoient un cliquetis d'armes capable d'étouffer tout autre son.

Les Anciens parvinrent à cette grande justesse dans leurs évolutions, & à cette étonnante célérité dans les plus difficiles manœuvres en présence de l'ennemi, par le long exercice & par l'application de leurs officiers, qui en faisoient réellement une science, telle que le Maréchal de Puysegur la représente & en donne les principes. Pour s'en convaincre, il suffit de lire ce que Plutarque nous dit de l'habileté de Philopœmen à faire mouvoir sa Phalange, dans cette revue solemnelle dont il donna le spectacle aux Etats Généraux de la Gréce.

Les soldats chez les Grecs se rangeoient en bataille de trois différentes maniéres. C'est le triple ordre qu'Arien décrit très nettement. Le premier étoit celui de *Parade*. Là il y avoit d'un homme à l'autre, dans les rangs & les files, trois piés de distance, comme Elien le détermine. On fit alors les évolutions pour doubler & dédoubler les rangs & les files, ainsi que les diférentes contremarches des files & des rangs, sur le terrein même, ou en changeant de terrein.

Le second ordre étoit celui de la *Charge*, lorsque la Phalange, après les évolutions, se mettoit en devoir de marcher contre l'ennemi disposé à la recevoir. Les soldats se serroient alors, de façon qu'il n'y avoit pas tout-à-fait un pied de distance d'un homme à l'autre. Cette distance ne se laissoit point apercevoir, parce qu'ils la couvroient de leur bouclier, qu'ils avoient au bras gauche. D'un rang à l'autre, il n'y avoit point d'intervalle, à parler en rigueur. Le soldat qui étoit en bataille, tendoit le pied gauche en avant, & ne mettoit guéres que douze pouces de distance jusqu'à son pied droit. Le second rang prenoit le même espace que le premier : le troisiéme de même, & ainsi des autres. Cette position des hommes en rangs & files est constatée par Polybe, par Arrien & par Elien. Les sarisses, ou longues piques, que les soldats des cinq premiers rangs présentoient à l'ennemi, se devançoient de trois piés l'une l'autre. De cette maniére, le soldat qui faisoit exactement front en mettant un pied près de l'autre, comme nous le faisons, auroit mis deux piés de distance entre les rangs. Cette attitude étoit bien imaginée, tant pour leurs boucliers & le maniement des sarisses, que pour prévenir cette difficulté de marcher que le Maréchal de Saxe objecte contre la colonne de Mr Folard. Les Grecs ont ainsi marché sans embarras, sur trente-deux de hauteur à phalange double, & sur une hauteur bien plus considérable que celle

des colonnes de Mr Folard, lorfque la Phalange marchoit par fon flanc. Comme il y avoit dans les rangs environ un pied de diftance d'un homme à l'autre, il s'enfuit que lorfque la Phalange avoit fait à droite ou à gauche, pour faire front fur fon flanc; il y avoit depuis la tête de la colonne jufqu'à la queue, également deux piés d'efpace d'un rang à l'autre; c'étoit autant qu'il en falloit aux foldats pour prendre leur attitude. On fçait qu'avec de telles diftances il eft aifé aux foldats de marcher fans trépigner, pour peu qu'ils foient exercés. Alexandre fit faire un à droite à toute fon armée, à la journée d'Arbelles; & il marcha longtems en préfence de l'ennemi par fon flanc, fans déranger fon ordre de bataille. Philopœmen en fit autant à Mantinée, lorfqu'il fit occuper à fa premiére ligne, par un mouvement latéral, tout le terrein que les troupes battues de fa gauche avoient quitté. Cet habile Grec fit avancer en même tems fa feconde ligne pour fe niveller à la premiére. Tout ce que nous favons de l'exercice des Anciens & de l'ordonnance de leurs troupes, eft fondé fur le calcul le plus exact; & la pratique en eft certaine. Nous n'en avons pas encore bien aprofondi les principes, parce que les traducteurs n'étant pas hommes de guerre, ils ne peuvent pas expliquer les détails des auteurs militaires.

Lorfque les Phalanges étoient au moment de fe heurter, les rangs fe ferroient encore davantage, & cela au point que les hom-

mes étoient épaulés. Toute cette maſſe d'Infanterie recevoit par-là une augmentation de poids capable de pouſſer & de renverſer tout ce qu'elle rencontroit. Nous ne pouvons pas agir ſur les mêmes principes; parce que cette preſſion des rangs, en s'appuyant des épaules, n'avoit lieu que lorſque deux grands corps, tous deux ſur une grande profondeur, devoient ſe choquer de front. Ainſi la Phalange doublée d'Antigonus, avec ſes trente-deux rangs, l'emporta à la bataille de Sélaſie ſur celle de Cleoméne, qui n'en avoit que ſeize, parce que celle-là, ſuivant Polybe, acquéroit un plus grand poids par la preſſion de trente-un rangs, que celle des Lacedémoniens par la preſſion de quinze. Un corps d'Infanterie ſerré de cette maniére n'auroit point d'avantage contre nos minces bataillons : il deviendroit dès le moment de ſa charge un corps lourd, & très embaraſſé dans ſes mouvemens. Il ne pourroit preſque point ſe mouvoir ſur ſes flancs. C'eſt ce que les Grecs éprouvèrent, lorſqu'ils eûrent à faire avec les Romains. Ceux-ci ne vouloient pas que le ſuccès de l'action dépendit de la peſanteur des corps. Ils agiſſoient ſur d'autres principes, plus convenables à la nature de l'Infanterie. Le Roi de Pruſſe paroit les connoître, mais rencontrer dans l'eſpéce de nos armes de grandes dificultés pour l'aplication.

Le troiſiéme ordre ſe nommoit *Synaſpiſme*. Les files s'y ſerroient ſi fortement, que l'homme n'occupant qu'un pied & demi du

front, ne pouvoit plus faire aucun mouvement particulier à droite ou à gauche. La distance entre les rangs n'étoit point altérée, afin que cette masse se pût mouvoir. Les soldats du premier rang tenoient devant eux leurs boucliers, qui ayant deux pieds de largeur & se touchant les uns les autres, couvroient comme d'un mur tout le front de la Phalange. Les soldats des rangs suivans tenoient leurs boucliers élevés sur leurs têtes. C'étoit un toît. De cette maniére la Phalange se défendoit contre des ennemis qui pouvoient de loin l'accabler de traits & de fleches. C'étoit le grand but de cette ordonnance, laquelle leur otoit l'usage des piques. Dans les siéges & les attaques des retranchemens, on s'en servoit pour approcher à couvert des traits. Ce fut dans cet esprit que les Romains l'adoptèrent sous le nom de *Tortue*.

La Phalange consistant en mille vingt-quatre files, occupoit en parade dix stades vingt-huit pas; le stade à cent vingt-cinq pas. Si elle étoit en bataille & prête d'aller à la charge, elle tenoit cinq stades quatorze pas; & lorsqu'elle étoit serrée en forme de Synaspisme, elle couvroit deux stades & demi, & sept pas.

La Phalange étoit un composé délicat, parce qu'il y entroit trop d'art. Au moindre dérangement d'une de ses parties, elle perdoit toute sa force. Les Rebelles étoient rangés dans l'ordre de la Phalange, ils s'avancèrent en front de bandiére, d'abord avec beaucoup d'ordre, dans le dessein

d'enveloper la petite armée d'Amilcar, qu'ils débordoient des deux côtés. Le projet étoit bon, mais l'ardeur du ſoldat rompit bientôt les rangs. Les pointes perdirent l'allignement du centre. Les ailes pouſſérent en avant; & les manœuvres qu'Amilcar faiſoit en arriére, ſi reſſemblantes à une fuite, inſpirèrent tant d'impatience, qu'il y eut des ſections de la ligne, qui s'étant débandées, ſe trouvèrent l'une devant l'autre. Dès ce moment, la victoire fut aſſurée aux Carthaginois. La Cavalerie ſe préſenta tout d'un coup ſur les ailes. Les éléphans à qui l'Infanterie fit paſſage, reparurent. Amilcar tira tout l'avantage qu'il s'étoit promis de ces deux armes, dont les Rebelles manquoient.

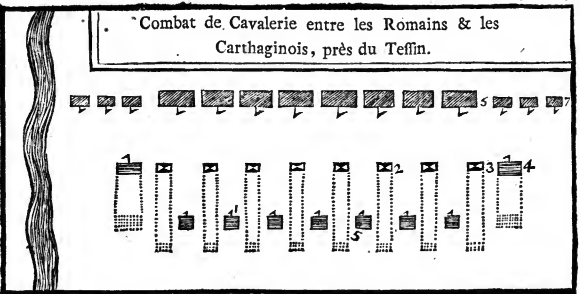
En conſidérant les mouvemens d'Amilcar, tels que Polybe aſſure qu'il les fit, preſqu'en préſence de l'ennemi, on eſt ſaiſi d'admiration; & ils deviennent incroyables pour qui ſe fixe ſur le danger & la difficulté, qu'il y a aujourd'hui, de faire de pareilles manœuvres au moment de la bataille.

Il ne faut pourtant pas croire que les Anciens fuſſent négligens, ou peu habiles à profiter de ces mouvemens hazardeux. Ceux des auteurs militaires qui détaillent les diférens exercices des troupes, eſtiment ces évolutions à proportion du plus ou moins de ſûreté qu'il y avoit à les faire en préſence de l'ennemi. Pluſieurs Généraux médiocres qui oſèrent meſurer de ces coups de tête, ont été pris ſur le

temps. Outre une grande habitude qui tient lieu de jugement au soldat, en lui rendant machinal tout mouvement de cette espéce, il faut dans le Général & dans les Officiers une grande clarté d'expression pour les ordres, avec une attention merveilleuse à ne pas précipiter le commandement, ou le signal. L'œil doit leur marquer la parole. Le soldat pressé se démonte, & il ne ratrape point l'ordre, quand il en a perdu la tablature.

Les bons Généraux de l'antiquité étoient certains de la réussite de leurs projets; parce qu'avec des troupes dressées selon les vrais principes de l'art militaire, ils pouvoient calculer avec la plus grande justesse, le temps & la distance que les diférens mouvemens requéroient. Aussi ne bornoient-ils pas les exercices aux seules évolutions; ils faisoient faire des marches d'un endroit à l'autre, en donnant attention au temps qu'ils y employoient, & aux secours que fournissoient les divers terreins pour remettre en défense, ou en bataille, le soldat qui avoit perdu sa premiére ordonnance.

Ces principes, d'après lesquels tout le monde vouloit paroître se conduire, assuroient la supériorité au Général qui les possédoit le mieux. C'étoient les Généraux qui décidoient du sort des guerres. Le victorieux pouvoit écrire, *j'ai vaincu les ennemis*, & on ne le taxoit point de vanité. Le sage Epaminondas s'approprioit les victoires gagnées sous son commandement.


Combat de Cavalerie entre les Romains & les Carthaginois, près du Teſſin.
5
7
1
2
3
4
1
5

N'en déplaise à Cicéron, César pouvoit en faire autant de la plûpart des siennes. Un sçavant Architecte ne fait point injustice à ses maçons, en prenant pour lui seul l'honneur de la construction d'un bel édifice.

CHAPITRE IV.

Du combat de Cavalerie entre les Romains & les Carthaginois, près du Tessin.

Hist. de Polybe, Liv. III. Chap. 65 Comment. de Mr Folard, Tom. IV. Liv. III. Chap. 13 p. 99, &c.

ANnibal arrivé en Italie, campa au pied des Alpes, pour donner quelque repos à ses troupes. Lorsqu'il les vit un peu remises de leurs fatigues, il assiégea Turin, qu'il emporta en trois jours. Ce coup donna de la réputation à ses armes, & lui attira quelques-uns des Gaulois, que la défiance du succès de son entreprise avoit retenus de se déclarer pour lui. Il s'avançoit dans le pays, lorsqu'il aprit avec surprise, que Scipion, qu'il avoit laissé au bord du Rhône, avoit déjà passé le Pô avec son armée, & venoit droit à lui pour le combattre. Le Consul n'ayant pu arrêter son ennemi au-delà du Rhône, ne s'amusa point à le suivre dans sa marche à travers les Alpes. Il s'embarqua à Marseilles avec son armée, afin de venir à sa rencontre en Italie, avant qu'il eût eu le temps de se fortifier. Il prit terre à Pise; & en traversant la Toscane, il

ſe fit joindre par les Légions qui y étoient aux ordres des Préteurs. Avec cette armée, il vint camper dans les plaines voiſines du Pô. Il paſſa enſuite ce fleuve, & fit jetter des ponts ſur le Teſſin. Les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre le long du Teſſin, les Romains ayant la riviére à leur gauche, & les Carthaginois à leur droite. Les Fourageurs de part & d'autre ayant donné avis que l'Ennemi étoit proche, chacun campa où il ſe trouvoit. Le lendemain au matin, Scipion ſortit du camp avec toute ſa Cavalerie, & toute ſon Infanterie légère, tant pour reconnoître le terrein, que pour engager quelque groſſe eſcarmouche. Ce corps d'Infanterie légére étoit de plus de moitié plus nombreux que la Cavalerie, qui n'alloit qu'à 2000 chevaux. Soit qu'Annibal eût avis de cette marche de Scipion, ſoit qu'il eût les mêmes motifs que lui, il s'avança le même jour dans la plaine, à la tête de toute ſa Cavalerie, qui étoit réduite à 6000 chevaux, de 9000 qu'il avoit avant le paſſage des Alpes.

Cette Cavalerie du Carthaginois étoit de diférentes eſpéces, à la Grecque, à la Gauloiſe, à l'Eſpagnole, à l'Africaine. La Cavalerie chez les Grecs fut toujours proportionnée au nombre des Corps d'Infanterie. La Phalange parfaite étoit de 16384 Fantaſſins, avec 4096 Cavaliers. Cette Cavalerie étoit rangée en Eſcadrons de 64 Maitres, ſur 8 de profondeur, & autant de front. On laiſſoit dans la ligne entre les eſcadrons un intervalle égal au front de

chacun, afin de faciliter les évolutions, dont la plus usitée étoit celle qui doubloit les rangs, en diminuant les files de la moitié. Les Grecs ont jugé que bien différente de l'Infanterie, dont la profondeur rend le choc plus violent, la Cavalerie avoit sa force moins dans la hauteur de ses files, que dans la pression & la marche égale des chevaux du rang; vû que les chevaux ne peuvent se pousser & se soutenir comme font les hommes à pié. Toutes les évolutions & les manœuvres se faisoient avec une dextérité & une vitesse étonnantes. La plûpart des Nobles & des gens de bonne famille, se destinoient au service de la Cavalerie, & avant que d'y entrer, ils se formoient à l'équitation, dans les Academies que les Grecs entretenoient soigneusement pour cet effet.

La Cavalerie Grecque étoit de plusieurs espéces. Il y eût des Corps qu'on appelloit *Cataphractes*, qui étoient armés de toutes piéces, comme autrefois notre Gendarmerie. Le Cavalier portoit des cuissards, avec la cuirasse de fer en écailles; & il avoit pour arme une forte & longue lance. Le cheval avoit le fronteau de fer, & étoit bardé par tout. C'étoient ces escadrons qui dans le choc s'avançoient du centre, & s'ouvroient les premiers le chemin au travers des ennemis. Ils étoient suivis à droite & à gauche par la Cavalerie moins pésamment armée, qui élargissoit les ouvertures qu'ils avoient faites, & qui empêchoit le ralliement des escadrons qu'ils avoient rompus. Les

Grecs reconnurent de bonne heure que ces *Cataphractes* faiſoient une Cavalerie trop péſante pour les marches, & pour le ſervice de campagne. Ils en firent peu d'uſage. La Cavalerie Grecque proprement dite, & qui fut imitée des autres Nations, avoit les chevaux ſans barde. L'arme du Cavalier étoit une cotte de mailles faite de maniére à ne pas géner ſes mouvemens. Il avoit le caſque de fer en tête, & des bottines aux jambes. Le bouclier étoit paſſé au bras gauche, de maniére que la main étoit libre. La lance étoit d'une autre forme que les nôtres. Le bois de la lance avoit la figure de deux cones joints enſemble à leur baſe. A l'endroit de cette jonction étoit la poignée, deſorte qu'un des cones, qui étoit plus long que l'autre, faiſoit proprement l'arme. Lorſque dans le premier choc, il s'étoit rompu, le Cavalier ſe faiſoit arme du tronçon qui lui reſtoit en main, en tournant vers l'ennemi l'autre bout du bois de la lance, qui étoit pareillement armé d'un fer. Ce fut ainſi que Philopœmen tua le tiran Machanidas. On ſe ſervoit de cette arme en la brandiſſant. Le Cavalier portoit encore une longue & large épée, qui étoit attachée à ſa bandouliére. Les Anciens n'avoient ni ſelles ni étriers : ils couvroient le cheval de peaux, & de bonnes houſſes. Xénophon dit que les Perſes avoient plus de couvertures ſur leurs chevaux que ſur leurs lits. Les Allemands mépriſèrent toute Cavalerie qui ſe ſervoit de houſſes, l'uſage des ſelles eſt du Bas-Empire. Le premier exer-

cice des recrues Grecques étoit de monter & de descendre de cheval. Il y avoit dans les lieux d'exercice des chevaux de bois, sur lesquels la jeunesse aprenoit à voltiger.

Cette armure décrite d'après Polybe, Elien, & Arien, étoit particuliére à la Cavalerie qui combattoit en ligne. Toutes les autres diférences que l'on remarque dans les armes offensives, & défensives, regardoient la Cavalerie légére, dont il y avoit plusieurs espéces, selon le génie des diférentes Nations, qui faisoient la guerre avec moins de méthode que les Grecs. Tels étoient les Arméniens, les Scythes, les Parthes, les Thraces, les Etoliens, & depuis les Sauromates & les Alanes. Dans les armées des Grecs, il y avoit des Corps composés ou de ces Nations mêmes, ou seulement armés à leur façon. On avoit des archers à cheval, des cavaliers sans cuirasse, avec un bouclier rond, & une lance moins pésante que les autres, & d'autres armés à peu-près comme Mr Folard nous représente les Cavaliers de Fez & de Maroc, avec une demi-pique qu'ils lançoient avec beaucoup d'adresse, sans aborder l'ennemi. La Cavalerie-légére dont les Grecs firent le plus de cas, étoit celle, qui après avoir lancé ses traits, chargeoit l'ennemi, l'épée ou la hache à la main. On apelloit ces Cavaliers *Tarentins*, Polybe, entr'autres Historiens, parle d'eux à la bataille de Mantinée entre Philopœmen & Machanidas. Annibal se servit avec succès des Numides, espéce de Cavalerie légére, dont

Tite Live dit, *qu'à la voir, rien n'étoit plus méprisable; des hommes & des chevaux maigres & petits, le Cavalier mal habillé, & sans autres armes que ses javelots, les Chevaux sans bride, marchant de mauvaise grace, courant le nez au vent, & le cou roide & allongé.* Toute la bonté de cette Cavalerie consistoit dans la vigueur & la légéreté des chevaux, & dans l'adresse étonnante avec laquelle les Cavaliers dardoient leurs javelots. Ils manioient leurs chevaux sans bride, avec une petite baguette. Après avoir lancé ces traits, dont presque tous les coups portoient, ils s'éloignoient avec une grande vitesse. Ils revenoient ensuite, & harceloient sans cesse l'ennemi, qu'ils tournoient jusqu'à ce qu'ils l'eussent mis en défaut. Mr Folard s'attache à une figure de Montfaucon, que l'interprête lui a donnée pour celle d'un Cavalier Numide. Mais à quoi bon fonder des conjectures sur une fantaisie de sculpteur, lorsque les auteurs, qui ont vû ces Numides, les dépeignent avec la plus grande exactitude? Aucun d'eux ne nous dit qu'ils fussent nuds. Tite Live dit qu'ils étoient mal armés, & encore plus mal habillés. Les 500 qui selon lui, feignirent à Cannes de déserter de l'armée Carthaginoise, avoient une espéce de cuirasse & un petit bouclier, sans épée. Quoique cette désertion soit un conte de l'Historien, sa description fait cependant preuve, parce que de son temps il y avoit encore des Cavaliers Numides dans les armées Romaines.

Anni-

Annibal se servit beaucoup de la Cavalerie des Gaulois, mieux armée que leur Infanterie, qui se battoit encore à Cannes sans autre arme que le sabre. Il la fit dresser avec beaucoup de soin, pour la mettre en ligne avec la Cavalerie Espagnole, que son Pére, son Oncle, & lui-même avoient formée sur les principes des Grecs. Mais les Gaulois furent bientôt supérieurs à ces derniers. Du temps d'Arien on ne connoissoit de bonne Cavalerie que la Gauloise, & les termes de Manége étoient Gaulois.

Les Romains n'avoient pas la même proportion que les Grecs, entre leur Infanterie & leur Cavalerie. 300 chevaux leur sembloient suffisans pour une légion Romaine, composée ordinairement de 5000 hommes. La légion alliée avoit 600 Cavaliers. La Cavalerie Romaine & alliée combattoit en petites Tourmes, de trente jusqu'à trente-deux Maitres, chacune rangée sur quatre de file. Leurs armes étoient les mêmes que celles des Grecs. Il y eût un temps où ils eurent de mauvaises lances, armées seulement à un bout, & où ils étoient sans cuirasses. Mais on ne tarda pas à adopter l'armure Grecque. Cette Cavalerie toute composée de Chevaliers, étoit au reste aussi brave & aussi exercée qu'aucune autre, mais toujours inférieure en nombre, & moins variée que celle d'Annibal. Les Romains n'estimoient point la Cavalerie-légére. Ce ne fut qu'après cette guerre, qu'ils en reconnurent la nécessité ;

& ils se donnèrent des *Tarentins*, ou des corps formés & armés à la manière de ces Grecs d'Italie. Insensiblement les anciens usages perdirent de leur crédit, & les Généraux chargés de la conduite d'une grande guerre, ne consultèrent souvent que leurs lumiéres & le besoin, sur la nature & le nombre de leur Cavalerie. Ce petit préliminaire m'a paru utile pour l'intelligence du combat de Cavalerie entre Scipion & Annibal, sur lequel le Chevalier Follard s'est trompé étrangement.

Scipion résolut d'engager une action, dès qu'il aperçut Annibal s'avancer avec sa Cavalerie. Il compta sur l'Infanterie-légére, pour supléer à l'infériorité du nombre de ses Cavaliers; & il crût qu'une arme étant soûtenue par l'autre, le combat ne pouvoit se terminer qu'à son avantage.

Cette Infanterie-légére représentée dans le plan de Mr Folard comme 4 petits pelotons, étoit d'environ 5000 hommes: puisque Scipion avoit 4 légions, que chaque légion avoit 1200 Vélites, & que Polybe dit positivement que le Général Romain prit avec soi tous les Vélites de ses légions. Il mit la Cavalerie légionaire sur une ligne (1) dont il forma son centre. C'est contre le témoignage exprès de Polybe, que Mr Folard place à ce centre la Cavalerie Gauloise. De tout tems les Alliés furent placés sur les ailes, tandis que les Romains occupoient le centre. Un peu en avant de la ligne, Scipion rangea les Vélites, vis-à-vis des espaces entre les escadrons,

en autant de pelotons (2) qu'il y avoit d'intervalles. Vû leur nombre, les pelotons de la droite & de la gauche débordèrent même les deux ailes. (3) Les Cavaliers Gaulois, partagés en deux corps, furent poſtés aux ailes de cette Infanterie-légére, (4) pour empêcher qu'elle ne fut priſe d'abord en flanc par les Numides. Scipion avoit ordonné aux Vélites, qu'auſſi-tôt qu'ils verroient la Cavalerie d'Annibal ſe diſpoſer au choc, ils s'avançaſſent au-devant, & tiraſſent contr'elle leurs armes de jet; & comme il ne doutoit pas que cette grêle de traits n'arrêtat au moins l'impétuoſité de ſon choc, il vouloit qu'ils continuaſſent de tirer en ſe retirant, juſqu'à ce qu'ils euſſent regagné les intervalles des eſcadrons, avec leſquels il devoit s'avancer après eux, pour profiter du déſordre, où ils auroient mis l'ennemi. L'ordre portoit encore, qu'alors ils paſſaſſent derriére les eſcadrons, (5) afin de continuer à incommoder l'ennemi pendant le combat. Cette diſpoſition véritable de Scipion eſt toute autre que celle que Mr Folard lui ſuppoſe. Le Romain étoit trop bon homme de guerre, pour jetter quatre pelotons, ou Compagnies d'Infanterie, en avant du centre, & les livrer ainſi ſans aucunes vûes aux meilleurs eſcadrons de la Cavalerie Carthaginoiſe; tandis qu'il auroit privé ſes ailes de l'appui que cette Infanterie pouvoit leur donner, & qu'il devoit même leur ménager, au cas qu'elles fuſſent débordées. Le malheur de Scipion fut d'avoir trop préſumé du courage & de

la discipline de cette Infanterie. La preuve en est dans l'événement.

Annibal rangea sa Cavalerie sur une seule ligne. Les Cuirassiers, dont les chevaux avoient le mords, étoient presque tous Espagnols; il les mit au centre, avec les intervalles accoutumés. (6) Les escadrons étoient de soixante-quatre Maîtres, & par conséquent de moitié plus forts que ceux des Romains. Il jetta les Numides sur les ailes. (7) A l'aspect de la ligne des Vélites, qui couvroit les escadrons Romains, il parut ne la point redouter, tant qu'elle seroit entre les deux fronts; parce-qu'il connoissoit trop bien la bonté de sa Cavalerie pour s'inquiéter de ces tireurs, qu'il se tenoit sûr de renverser aussi-tôt qu'il viendroit à eux. Mais étant instruit de leur manœuvre, il les craignit retirés dans les intervalles, & derriére les escadrons. Il sçavoit combien ses Cavaliers souffriroient dans la mêlée, s'ils avoient à essuyer les traits de cette Infanterie, en même temps qu'à combattre la Cavalerie, qui ne cédoit pas en bravoure à la sienne. Ce fut cette considération qui lui fit ordonner à ses Numides, d'avoir l'œil, au moment du choc, sur ces Vélites Romains, de pousser à toutes jambes aussi-tôt qu'ils les verroient se retirer, & de tourner promptement l'ennemi, afin de venir les prendre à dos dans les intervalles, ou derriére les escadrons, où ils feroient ferme. Il espéra qu'en les accablant de cette maniére, il auroit bon marché de la Cavalerie, qui étant privée du soutien

de cette Infanterie, ne pourroit pas tenir long-temps contre le nombre.

Dans cet ordre de bataille, Annibal marcha aux Romains; & à l'instant l'Infanterie de Scipion se porta en avant, & jetta ses premiers traits. Mais soit que la frayeur, à l'aproche de l'ennemi, les empêchat déjà de bien ajuster leurs coups: soit que son ordonnance fut trop bonne, pour être rompue par cette pluye de traits; les Carthaginois se portèrent en avant en très-bon ordre. Les Vélites n'osèrent risquer de tenir ferme pour une seconde décharge. Leur premiére fut à peine faite, qu'ils tournèrent le dos, & coururent se placer derrière leurs escadrons, ou dans leurs intervalles, trop grands pour y avoir à craindre d'être foulés par les chevaux. Malgré le peu d'effet de cette attaque, comme ils eûrent le temps de se reformer derriére la Cavalerie, il n'y eût encore rien de perdu pour les Romains. Les deux corps de Cavalerie se choquèrent avec toute l'impétuosité & la bravoure imaginables. Les Carthaginois, malgré l'avantage du nombre, furent obligés de revenir plusieurs fois à la charge. Le combat devint furieux. Les Cavaliers démontés combattirent à pied. L'opiniâtreté étoit égale des deux côtés. Mais les Numides ayant tourné les ailes que les Gaulois, après la retraite des gens à trait, avoient allongées, ils fondirent sur cette Infanterie-légére qui étoit derriére les escadrons. Après l'avoir culbutée & dissipée, ils prirent à dos la Cavalerie elle-même,

Les Vélites placés entre les intervalles firent volteface, & tinrent ferme; mais la partie n'étoit point égale, ils eûrent le sort de leurs compagnons. Les escadrons furent rompus & enfoncés, malgré toute la bravoure des Chevaliers, dont la plus grande partie se rallia autour du Consul qui étoit dangéreusement blessé. On ne sçauroit deviner ce qui empêcha Annibal de pousser son avantage, qui pouvoit avoir de grandes suites.

CHAPITRE V.

De la bataille de Trebie, entre les Romains & les Carthaginois.

Histoire de Polybe, Livre III. Chap. 72 Comment. de Mr Folard, Tom. IV. Liv. III. Chap. 15. p. 133.

APrès le malheur arrivé à sa Cavalerie, Publius décampa, & fit repasser le Pô à toute l'armée. Il se retrancha auprès de Plaisance, où il fut à couvert de toute insulte. Annibal l'avoit suivi jusqu'au pont, qu'il trouva rompu, & qu'il n'osa entreprendre de refaire. Obligé d'aller passer le Pô dans un autre endroit, il vint à vue des Romains, & prit son camp à la distance d'environ six Milles du leur. La désertion des Gaulois mit Scipion dans de grandes inquiétudes. Ne se croyant plus en sûreté avec eux, il prit le parti de lever la nuit son camp, de passer la Trébie, & de

s'aprocher des hauteurs qui y font contigues; afin que dans un pofte avantageux, au milieu de fes alliés, il put en toute fûreté attendre le grand renfort que fon collégue lui amenoit d'Ariminum. Sur l'avis qu'il avoit décampé, Annibal le fit fuivre par fes Numides, qui donnèrent fur fon arrièregarde, dont ils tuèrent, ou prirent une grande partie. Il fuivit lui-même fes Numides, & vint fe camper à cinq Milles du Conful. Après la jonction des deux armées Confulaires, Sempronius, collégue de Publius, fier du nombre de fes troupes, & impatient de fe fignaler, opina contre l'avis de Scipion, qui n'étoit pas encore guéri de fa bleffure, à livrer bataille. Les remontrances de ce dernier furent infructueufes: le Confeil réfolut qu'on en viendroit aux mains avec les Carthaginois, le plutôt qu'il feroit poffible. Annibal informé du caractére du nouveau Général, plia finement dans une légére efcarmouche, & il augmenta par là les efpérances & l'ardeur de Sempronius. Il étoit important à Annibal de ne pas perdre de tems. La réputation de fes armes ne pouvoit s'établir que par des Actions également brillantes & rapides.

Il avoit reconnu depuis longtemps le terrein qui étoit entre les deux armées. C'étoit une plaine rafe & découverte, où couloit un ruiffeau, dont les bords affés hauts, étoient garnis de ronces & d'épines fort ferrées. Ce ruiffeau lui parut propre pour une embufcade. Il détacha Magon avec mille che-

vaux, & autant de fantassins, tous gens d'élite, pour se cacher le long des bords de ce ruisseau. Il compta d'attirer les Romains assez avant dans la plaine, pour que Magon pût au fort du combat leur tomber à dos. Le lendemain au point du jour, il fit passer la riviére à ses Numides, & leur ordonna de s'approcher du camp des ennemis, pour engager l'escarmouche. Sempronius ne manqua point de lacher sa Cavalerie, avec ordre d'en venir aux mains. Il la fit suivre de six mille hommes armés à la légére, & il sortit enfin lui même de son camp avec le reste de l'armée. On étoit alors en plein hyver, il tomboit de la neige, le froid étoit grand, & l'armée Romaine s'étoit mise en marche, sans avoir repû. Le soldat partit plein d'ardeur & d'impatience; mais quand il eût passé la Trébie, enflée ce jour-là par des torrens qui y étoient tombés des montagnes voisines pendant la nuit, & où les hommes avoient de l'eau jusqu'aux épaules : il se trouva engourdi par le froid, & affoibli par la faim. Mais les Carthaginois avoient bû & mangé sous leurs tentes; s'étoient frotés d'huile, & revêtus de leurs armes, auprès du feu; & ils avoient pansé leurs chevaux.

Quand les Romains furent sortis de la riviére, Annibal pour couvrir sa disposition, poussa en avant ses Armés à la légére, & les Frondeurs des Isles Baléares, au nombre d'environ 8000 hommes; & il les suivit à la tête de toute l'Armée. A un

Mille de fon camp, il rangea fon Infanterie fur une feule ligne. Elle étoit à peu près de 20-000 hommes, tant Gaulois, qu'Efpagnols, & Afriquains. La Cavalerie, qui en comptant les Gaulois alliés, montoit à plus de 10-000 hommes, fut diftribuée fur les aîles. Il plaça les éléphans partie devant la gauche, partie devant la droite de l'Infanterie. Sur cette difpofition Mr.Follard a commis des erreurs, qu'il a multipliées en fupléant d'imagination à ce que fon Traducteur ne lui montroit pas dans l'original. Il feroit trop long de les réfuter.

Sempronius de fon côté rappella fa Cavalerie, qui fe fatiguoit inutilement contre les Numides, accoutumés à fuir en défordre au premier choc, & à revenir à la charge auffi preftement qu'ils fçavoient s'y dérober. Son ordonnance fut l'ordonnance de routine. Il avoit à fes ordres feize mille Romains, & vingt mille Alliés; nombre auquel fe montoit une armée complète, lorfqu'il s'agiffoit de quelque grande expédition, & quand les deux Confuls fe trouvoient enfemble. Il jetta fur les deux ailes fa Cavalerie, qui étoit de quatre mille chevaux; & il s'avança au petit pas, en ordre de bataille.

Quand on fut à portée, les Vélites de part & d'autre engagèrent l'action. Les Carthaginois frais & vigoureux, avoient de grands avantages fur les Romains, las, fatigués, & qui depuis le matin fouffroient le froid & la faim.

Dès que les Vélites se furent retirés par les intervalles, & que l'Infanterie pésamment armée en fut venûe aux mains; la Cavalerie Carthaginoise, qui surpassoit de beaucoup la Romaine en nombre, & en vigueur, la chargea avec tant de force & d'impétuosité, qu'en un moment elle l'enfonça & la mit en fuite. Les flancs de l'Infanterie Romaine étant découverts par la fuite de la Cavalerie, les Vélites Carthaginois & les Numides donnèrent sur eux, & y jettèrent le désordre. Au corps de bataille, les pésamment-armés, de part & d'autre, soutinrent longtemps le combat sans perdre de terrein, & ils se battoient avec plus d'égalité. Magon sortit alors de son embuscade, & vint prendre à dos le corps de réserve qu'il culbuta. Les deux ailes prises de front par les éléphans, & à dos par les Vélites Carthaginois, furent culbutées dans la riviére. Les légions du centre se firent ressource de leur courage & de la nécessité. Toute cette ligne perça à travers les Gaulois & les Afriquains qu'elle avoit en tête, & après un grand carnage, il se trouva 10-000 hommes au-delà du champ de bataille. Mais ces braves gens voyant la défaite des ailes, & l'impossibilité de les secourir, ou de retourner au camp, dont la Cavalerie Numide, la riviére & la pluie, leur fermoient le chemin; ils serrèrent leurs rangs & prirent la route de Plaisance, où ils arrivèrent sans être poursuivis. Ceux qui pûrent échapper, tant Fantassins que Cavaliers, se réunirent à

eux, soit en les atteignant en chemin, soit en les joignant sous Plaisance. Les Carthaginois poussèrent la poursuite jusqu'à la riviére, d'où ils revinrent à leurs retranchemens. Leur victoire fut compléte, & leur perte peu considérable. Quelques Espagnols seulement, & quelques Afriquains, restèrent sur le champ de bataille. Les Gaulois furent les plus maltraités; mais tous souffrirent beaucoup de la pluie & de la neige. Beaucoup d'hommes & de chevaux périrent du froid, & de tous les éléphans on n'en put sauver qu'un seul.

On voit, dans cette description de Polybe, la bataille engagée sur toute la ligne, les ailes pressées, & à la fin emportées, les Numides fondre sur les derriéres de la réserve, & le corps de bataille, après un combat long-temps soûtenu, faire un grand effort, & passer sur le ventre de l'ennemi auquel il avoit affaire. Toutes ces circonstances sont fort concevables: & les guerres des anciens nous en fournissent plusieurs exemples. Mais si l'on adopte le plan de Mr Folard; si les Triaires de la troisiéme ligne, après que le combat eût duré long-temps au front, se glissent à l'aspect des Numides sortis de l'embuscade, entre les intervalles de la seconde ligne des Princes: il faudra admettre que les Romains combattirent sur trois lignes, avec quatre-vingt intervalles, & autant de corps d'Infanterie sur chacune de ces lignes, suivant l'ordonnance en échiquier; & alors tout devient inconcevable.

Polybe dit que la premiére ligne des Romains, dès le commencement de la bataille, fut aux mains avec celle des Carthaginois ; & qu'acharnée contre l'ennemi, elle soûtint long-temps le combat de pied ferme. Si cette ligne s'étoit battue par manipules, séparés les uns des autres par des intervalles égaux à leur front, comment les ennemis ne se seroient-ils pas, dans le choc, & même malgré eux, jettés dans ces intervalles? Comment n'auroient-ils pas d'abord enveloppé les manipules, rangés avant tant de désavantage ; vû surtout qu'ils n'étoient pas soûtenus de la seconde ligne des Princes, qui long-temps encore après, selon Mr Folard, étoit sur son terrein, pour recevoir les Triaires dans ses intervalles ?

Supposé que la premiére ligne des Hastaires eut combattu sur un front uni, & sans intervalles ; il s'ensuivroit que la seconde ligne des Princes, composée d'un nombre égal d'hommes, rangé sur la même profondeur, & ayant conservé ses intervalles pour y recevoir les Triaires, auroit passé de la moitié de son front au-delà de chaque aile de la premiére ligne : absurdité que personne n'admettra jamais, & qui est suffisamment détruite par le narré de Polybe.

On pensera peut-être que la ligne des Princes avoit également ses manipules joints l'un à l'autre, mais que voyant les Triaires menacés, elle s'étoit ouverte pour leur donner le moyen de s'y placer. Y

a-t'il un homme de guerre, à qui il paroiſſe poſſible qu'une ligne s'ouvre du centre vers les ailes, au milieu du combat engagé ſur tout le front; & qu'elle s'ouvre avec aſſés de régularité, pour recevoir dans ſes intervalles égaux le même nombre de bataillons dont elle eſt compoſée ?

De tout temps on a fait des Commentaires ſur les guerres des Romains, ſans avoir jamais aprofondi leur véritable maniére de combattre. Les Romains de ce temps-la combattoient ſur un grand front, ſans intervalles; & avant la charge, les manipules des Princes s'enchaſſoient entre ceux des Haſtaires, pour former la ligne pleine. Auſſi portoient-ils les mêmes armes. Les Triaires qui avoient des piques, formoient la réſerve, avec les troupes-légéres, qui après avoir eſcarmouché devant le front, ſe retiroient derriére l'armée. Ce ſont ces deux corps, dont Polybe dit, qu'étant attaqués & maltraités par les Numides, ils ſe trouvèrent hors d'état de ſoûtenir la premiére ligne.

L'armée Romaine étoit compoſée de huit légions, dont quatre étoient des citoyens, & quatre des alliés. De telles forces, commandées par deux Conſuls, ne s'aſſembloient que dans les grands dangers. Le nombre d'hommes dans ces légions varioit. Scipion, dans ſon expédition d'Afrique, avoit ſes légions de ſix mille hommes chacune. Tantôt il y en avoit 5000. comme dans celles qui combattirent à Cannes; tantôt plus, tantôt moins. Ici les

légions étoient telles que Polybe les décrit dans son sixiéme Livre, sçavoir d'environ 4200 hommes; comme il conste par le nombre de 16000 hommes des quatre légions. Celles des alliés semblent avoir été plus fortes; mais cette diference ne nous empêche pas de faire notre calcul.

Il y avoit dans chaque légion six cens Triaires, dont le nombre ne varioit pas; lors même que la légion étoit plus nombreuse. Les autres classes de soldats étoient chacune d'un nombre égal; sçavoir, selon Polybe, de douze cens Vélites, de douze cens Hastaires, & d'autant de Princes, rangées chacune en dix manipules, de douze de front, & de dix de profondeur; desorte que les huit légions entiéres contenoient 9600 Vélites, 9600 Hastaires, autant des Princes, & 4800 Triaires. Ainsi la premiére ligne des Hastaires, composée de 80 manipules, n'avoit toute entiére qu'environ 9600 hommes. Ainsi, quand on lit nettement dans Polybe, que le corps de bataille fut long-temps engagé dans un combat meurtrier, que les ailes furent enveloppées par la Cavalerie & par l'Infanterie-légére des Carthaginois, écrasées par les éléphans, & à la fin emportées, & poussées dans la riviére; & que ce ne fut que le centre de la premiére ligne, au nombre de 10000 hommes, qui ayant percé la ligne se sauva en bon ordre à Plaisance: on voit très-bien qu'après la défaite des ailes, le seul centre de la premiére ligne, qui se faisoit jour, étant encore de 10-000 hommes, il falloit

que cette premiére ligne ne fut pas composée des seuls Hastaires, qui en tout n'excédoient pas 9600 hommes. On doit inférer de l'expression de Polybe, que d'abord après la retraite des Vélites, les Princes s'avancèrent, dans les intervalles, entre les manipules de la premiére ligne, & qu'ils formèrent une ligne d'environ 20.000 hommes, égale à celle qu'Annibal leur opposoit. L'erreur du Chevalier Folard change toute la disposition. Il fait passer les Triaires dans les intervalles des Princes. Il les fait combattre sur une seconde ligne pleine, contre les Numides, & l'Infanterie-légére; tandis que le centre de la premiére ligne passoit sur le ventre à l'ennemi. Cela devient une bataille à deux fronts, & une pure imagination.

Polybe ne pouvoit pas s'expliquer plus clairement sur cet ordre de bataille, qu'en nommant la ligne des Romains durant le combat, une *Phalange*. On sçait que l'Ordonnance de la Phalange fut toujours opposée à celle de plusieurs petits corps, rangés de distance en distance. *Lorsqu'après la défaite de la Cavalerie*, dit l'Historien, *la Phalange eût ses flancs découverts, les troupes légéres des Carthaginois vinrent l'y attaquer*, &c.

Il y a une grande différence entre notre maniére de charger, & celle des anciens, à cause de ces énormes masses d'Infanterie, rangées sur une grande profondeur, qui se heurtoient de front, & le plus souvent tout le long de la ligne; ce qui produisoit quelquefois les effets les plus singuliers;

comme ici, cette éruption de dix mille hommes qui pouſſèrent en avant, & ſe retirèrent en préſence d'un ennemi victorieux, ſans en être troublés dans leur marche.

La Cavalerie Romaine étant battue, & diſſipée, les Armés à la légére & les Numides, tombèrent ſur les flancs de la légion, & firent que les troupes des ailes lutèrent avec inégalité contre les Carthaginois qu'ils avoient en tête; au lieu que le centre donnant contre l'ennemi ſans être arrêté, & ayant même de l'avantage dans la mêlée, il gagna du terrein. Cette inégalité du combat le long du front, jointe à la preſſion aux flancs, & à l'attention des troupes à ne pas ſe ſéparer, fit que pendant le combat la ligne devint convexe. Lorſqu'à la fin les ailes furent emportées, & que le bruit de la nouvelle attaque des Numides ſe répandit, la peur fit redoubler les efforts aux troupes du corps de bataille; tout ſe ferra vers le centre (comme vers l'endroit où l'on gagnoit du terrein) juſqu'à fauſſer & à confondre les files, & les deux extrêmités de la ligne, qui s'étoient tenues longtemps jointes aux ailes, & par conſéquent plus en arriére. Ne pouvant pas également avancer, le centre prit la forme d'un angle obtus, ou plutôt d'un coin, qui, à ce que le Grec dit, perça la ligne des ennemis avec un grand carnage, & ſe fit jour au travers des Gaulois & des Afriquains; & de cette façon ce corps de dix mille hommes ſe

trouva

trouva au-delà de la ligne Carthaginoise. Dans les premiéres années de cette guerre, les Romains se sont toujours écartés des principes de leur Tactique que Polybe expose au liv. 17. Leurs légions qui étoient des corps divisibles jusqu'à la moindre partie, agissoient alors comme les Phalanges des Grecs, & devenoient flexibles. L'observation est nécessaire pour prévenir l'unique objection qu'on pourroit faire contre cet exposé.

Ce fut dans cette position que les 10-000 Romains délibérèrent sur le parti qu'il leur convenoit de prendre. Ils avoient à dos la riviére, qu'il leur eût fallû passer pour regagner leur camp : ils voyoient leurs aîles écrasées, les Triaires & les Vélites foulés aux pieds des Chevaux, & les Carthaginois qu'ils avoient percés eux-mêmes, prêts à se rallier. Ils résolurent donc de marcher vers Plaisance; & ce parti étoit certainement le meilleur qu'ils pussent prendre. Mr Folard prétend le contraire. *Il leur étoit*, dit-il, *plus facile de s'ouvrir une route du côté de leur camp, que d'attaquer de front l'Infanterie Carthaginoise, sur laquelle ces dix mille hommes s'élancent. en vrais désespérés, au milieu de laquelle ils s'ouvrent un passage, la mettent en déroute, & se retirent en bon ordre vers Placentia, sans qu'Annibal osât les poursuivre; tant il fut étonné d'une si subite déroute, quoiqu'il y eût une grande marche de là à Placentia. Annibal étoit perdu, si ce corps d'Infanterie ne se fut pas crû lui-même perdu, & qu'il eût agi par une toute autre impulsion que celle de la peur;*

car il est certain que toute l'Infanterie Carthaginoise eût été taillée en piéces , si ces gens-là eussent connnu l'avantage qu'ils venoient de remporter. Le raisonnement de Mr Folard est peu juste. Ce centre ne pouvoit regagner son camp , qu'en tournant le dos à la ligne Carthaginoise , qu'il avoit eüe en face , & avec laquelle il avoit été longtemps aux mains. Mettons qu'au lieu d'avancer après avoir percé , il eût hazardé ce retour ; les Gaulois & les Afriquains ne se feroient-ils pas jettés sur ces gens qui leur montroient les talons , & n'auroit-il pas eû à se battre en retraite contre toute l'armée ennemie ? Ces dix mille Romains se trouvoient au-delà de la ligne Carthaginoise , par l'heureuse impétuosité de leur choc. Tandis que les ailes étoient rompues & défaites par l'ennemi qui les avoit prévenues , ils avoient enfoncé ce qui étoit devant eux. C'étoit leur destination de percer le centre Carthaginois , & ils l'avoient remplie. Comment leur reprocher de *se précipiter dans un péril évident , pour s'empêcher de tomber dans un moindre ?*

Mr Folard prétend encore qu'après cet heureux succès , ce corps de dix mille hommes auroit pû gagner la bataille , tailler en piéces l'Infanterie Carthaginoise , & finir cette guerre dans un jour. Mais ces dix mille hommes étoient encore à jeun , exténués par le froid & par la faim. L'effort qu'ils avoient fait surpassoit ce qu'on devoit attendre d'eux. Supposons pourtant cette brave Infanterie sans aucune de ces

incommodités. Dix mille hommes pouvoient-ils espérer de battre une armée victorieuse, qui avoit encore une excellente Cavalerie, & partie de ses troupes-légéres? Le désordre que leur éruption avoit causé ne s'étoit fait sentir qu'à une très-petite partie de cette armée, & il étoit facile de le réparer. On conçoit aisément que dans une bataille, où toutes les parties de l'armée sont forcées de plier, sans être entiérement défaites, l'effort d'un corps aussi considérable que celui-ci auroit pû rétablir le combat, & même encore faire gagner la victoire. Mais lorsque tous les corps sont défaits d'une maniére aussi compléte, & avec une supériorité aussi décidée qu'en cette journée; il est absurde de vouloir qu'un seul corps puisse arracher la victoire à un Général médiocrement habile.

Tout ce que Mr Folard exige des 28 bataillons & des 12 escadrons François mal postés dans le village de Bleinheim, c'est qu'ils eussent passé à travers l'armée des Alliés, & qu'ils eussent fait une retraite honorable. Pourquoi ne demande-t'il pas qu'ils eussent gagné la bataille? Ils étoient dans des circonstances moins défavorables que les 10000 Romains. En raisonnant d'après lui on diroit qu'ils pouvoient se former à l'aise, & choisir l'endroit où ils auroient donné: que non-seulement ils n'avoient point été engagés ou entamés, mais qu'ils pouvoient espérer de joindre toute la gauche de leur armée qui étoit entiére &c. Mais Mr Folard est-il plus croyable sur les possibles en

ce genre que le fameux Comte Guy de Stharemberg, & le Maréchal de Villars. Le dernier, à l'inspection de l'ordre de bataille des Maréchaux de Tallard & de Marsin prédit leur entiére défaite. L'autre, qui possédoit au suprême dégré l'art de la défensive, rabroua comme un homme inconsidérément crédule, l'Officier qui lui annonçoit que 28 bataillons & 12 escadrons s'étoient rendus sans combattre. Mais au moment même se rapellant le local, il fit pour ainsi dire excuse à l'Officier, en lui disant que le fait étoit vrai, & ne pouvoit guéres ne point l'être.

La droite & la gauche de l'armée Romaine n'existoient plus. La Cavalerie étoit dissipée. Enfin ces 10-000 fantassins étoient sans aucun apui, sur un terrain que le hazard leur fournissoit, & dans un ordre que le combat avoit altéré, & rendu confus. C'est un prodige de valeur & de sens froid, qu'ils ayent conservé l'espérance de se faire respecter d'un ennemi victorieux, dans leur retraite. Quand même ils n'y auroient pas réussi, ils seroient toujours admirables de l'avoir tenté. Les Officiers se décidèrent avec capacité, pour la disposition qui étoit la plus avantageuse. Cette figure d'angle obtus informe, que le corps avoit pris en perçant la ligne ennemie, fut bien mieux aperçue par les Officiers Généraux, quand ils eûrent fait faire halte. Ils tâchèrent de rémedier promptement à la confusion, qui devoit résulter du succès même du combat; & faisant alors avancer la tête, ils

firent se replier & s'aprocher les deux lignes latérales, par des mouvemens bien aisés à concevoir. De cette aproche, il résulta un quarré long de deux colonnes, dont chacune pouvoit faire un front différent. C'est ce que les anciens appellèrent proprement *l'ordre de marche à deux fronts.* Crassus enveloppé par les Parthes, s'en servit avec quelques changemens de son invention, qui ne faisoient pas preuve de son habileté. Il donna une profondeur prodigieuse à ses Cohortes. Cet ordre de Crassus, aussi-bien que les deux fronts de la bataille de Telamon, ne sont point à notre sujet, parce qu'ils ne sont point pour la marche. Mais Xenophon, dans sa *retraite des Dix Mille*, s'est fort aproché de l'ordre dont nous parlons ici. Il sentit que le quarré vuide avoit de grands inconvéniens pour la marche; & il aima mieux aprocher deux colonnes l'une de l'autre, en établissant de petits corps de réserve, qui marchoient à la tête & à la queue de ces deux colonnes, & qu'il destina à remplir la distance entr'elles, au cas que le terrain permit de faire ferme dans l'ordre quarré. Le quarré a ses défauts, & en cas d'attaque ses angles sont toujours ses endroits foibles. Les Romains, qui furent souvent réduits à la nécessité de se retirer devant un ennemi supérieur, s'apliquèrent à le corriger. Ce sont eux qui ont fait prendre à un corps de troupes la figure orbiculaire, comme la plus propre à la défense. Le Maréchal de Puysegur, qui l'a adop-

tée, a bien prouvé ses avantages. Mais la grande profondeur sur laquelle les Anciens rangeoient leur Infanterie, leur facilita plusieurs manœuvres que nous ne sçaurions ni concevoir, ni exécuter. Un corps de dix mille hommes chés nous, rangé sur une ligne de grande étendue, ne peut sans grande peine se mouvoir & se plier, de façon à prendre sur le champ de bataille la figure orbiculaire, ou celle qui en aproche : au lieu que les Romains l'ont souvent exécuté en présence de l'ennemi, & en très-peu de temps. Ce que le Maréchal dit des propriétés d'un corps fléxible, peut bien s'apliquer à un ou à deux bataillons; mais pour les grands corps, il est d'une exécution presqu'impossible, comme il en convient lui-même.

Les deux colonnes de Xenophon, de même que celles que les dix mille Romains formèrent après leur éruption, furent dans la disposition la plus propre à prendre promptement la figure orbiculaire. Les extrémités des colonnes n'avoient qu'à se joindre entiérement, & leur centre latéral marcher un peu en avant, pour former une spirale. L'altération de distance d'homme à homme qui en résultoit, se corrigeoit aisément dès que tout le corps se mettoit en mouvement. L'orbe, ou le grand ovale, étant une fois ébauché, ils étoient en état, suivant le temps qui leur restoit, de l'arrondir plus ou moins après le quart de conversion des flancs.

Le Maréchal de Puysegur cite Jules Cé-

far. *La Cavalerie ennemie*, dit le Commentaire, *se fiant à sa multitude, environna celle de César, qui eût de la peine à soûtenir avec des chevaux las & blessés, si bien que l'armée se trouvant dans un moment investie de toutes parts, fut contrainte de combattre en Rond.* On répliqueroit peut-être, qu'il ne s'agit pas ici d'une troupe, formée en rond par une disposition faite à dessein; & que ce terme, (*in orbem pugnare*) signifie ici que l'armée de César étant investie de toutes parts, fut contrainte de faire face par-tout, & de combattre de front, sur les flancs, & à la queue. Mais on trouve dans les Ecrivains militaires des passages qui prouvent clairement, qu'on a fait manœuvrer exprès les troupes pour leur faire prendre la figure d'un Orbe vuidé, tel que le Maréchal l'entend.

Titurius & Cotta furent détachés par Jules César avec une Légion, & cinq Cohortes, pour prendre leurs quartiers d'hiver chés les Liégeois. Allarmés sur un faux avis d'Ambiorix, ils se mirent en marche avec leurs quinze Cohortes, & tombèrent chemin faisant dans une embuscade, que le rusé Ambiorix leur avoit dressée, avec des troupes infiniment supérieures aux leurs. La tête tourna d'abord à Titurius, qui avoit entrainé Cotta à cette fausse démarche. Cotta se conduisit en Capitaine expérimenté, selon le témoignage de César. Voyant qu'il falloit changer la longue colonne, que les Cohortes formoient en marche, dans une ordre convenable à sa dé-

fenſe ; il abandonna les bagages, fit avancer les Cohortes, & ordonna de former promtement le Rond, ce qui s'exécuta ſur le champ. Mais ils étoient dans un coupe-gorge, où il n'y avoit pas moyen de faire une bonne diſpoſition. Les Gaulois pouvoient de loin les accabler de traits, ſans en venir aux mains. Alors, *dit Jules Céſar*, ſi quelque Cohorte ſortoit de l'Orbe pour charger l'ennemi, elle le faiſoit bien reculer ; mais à l'inſtant, d'un autre côté il lançoit des traits ſur les flancs que la ſortie de cette Cohorte avoit découverts ; de-ſorte qu'elle étoit forcée de reprendre au plutôt ſa place ſur la ligne orbiculaire. Voilà donc un Orbe que les Officiers de Céſar ont formé de quinze Cohortes, & qui répond plus exactement à l'intention du Maréchal que celui qu'il a cité.

A la bataille que Domitius perdit contre Pharnacès, près de Nicopolis, toute la gauche des Romains, & le corps de bataille que Dejotarus commandoit, furent entiérement défaits. Il n'y eût que la trente ſixiéme légion qui fit merveille à la droite. Elle avoit repouſſé la Cavalerie de Pharnacès, & ayant franchi le foſſé qu'il avoit fait creuſer, elle ſe diſpoſoit à le tourner pour le prendre à dos, lorſque Pharnacès déjà victorieux de la gauche & du centre, s'avança avec toutes ſes forces pour accabler cette légion. Elle forma alors promtement le Rond, & ſe défendit dans cet ordre avec tant de courage & de ſuccès, que l'ennemi perdit l'envie de la pouſſer

davantage. Elle se mit en marche, & se retira en bonne contenance vers le pied d'une montagne, où l'avantage de son poste la mit à couvert. Pendant tout le combat, qui dura long-temps, elle n'eût que 250 hommes tués ou blessés. La légion gagna ensuite les hauteurs, où s'étant jointe aux débris de l'armée de Domitius, elle passa sous la conduite de ce Général, par la Cappadoce, dans l'autre partie de l'Asie.

Les Romains convaincûs des avantages de cet ordre, y formèrent leurs soldats dans les exercices. *On leur recommandera aussi*, dit Végèce, *de former des Ronds, autre évolution, par le moyen de laquelle les soldats bien exercés peuvent se défendre, & empêcher la déroute totale d'une Armée. Ces évolutions bien répétées dans le camp, s'exécuteront aisément sur le champ de bataille.*

CHAPITRE VI.

De la bataille de Cannes.

Hist. de Polybe, Liv. III. Chap. 112. Comment. de Mr Folard, Tom. IV. Liv. III. Chap. 24. pag. 318.

IL n'y a que Polybe qui nous mette au fait de cette bataille. Tous les autres Historiens, qui en ont écrit, ont défiguré cet événement. Outre les circonstances fabuleuses qu'ils y ont ajoutées, pour couvrir la honte des Romains, ils ont mal ex-

pliqué les manœuvres & la diſpoſition des deux armées. Faute d'entendre les termes militaires de Polybe, Tite-Live, & Plutarque, qui l'ont copié, y ont ſubſtitué du verbiage. C'eſt donc Polybe qui doit guider dans la combinaiſon des circonſtances. Mr Folard l'a pris pour ſon garant; & je n'en ai point d'autre. Cependant mon recit eſt tout-à-fait diférent de celui du laborieux Chevalier. Mais autant que je ſerois éloigné de préférer mes inductions aux ſiennes, s'il avoit fallu que je me raportaſſe du texte à un Traducteur, autant l'avantage que j'ai d'entendre bien l'Original Grec, m'inſpire de hardieſſe & de confiance.

C'eſt ſans raiſon que l'on s'eſt récrié contre l'obſcurité de Polybe en ſes détails. Les Sçavans qui ont entrepris de l'expliquer, n'étoient pas du métier. Saumaiſe attaque la verſion de Caſaubon, & lui en ſubſtitue une autre également obſcure, & infidéle. Gronovius releve avec érudition les bévues de Saumaiſe, & n'eſt pas plus heureux à ſaiſir le vrai ſens de l'original. Ces grands Littérateurs, renfermés dans leur cabinet, étoient peu propres à régler leurs explications ſur ce qui peut s'exécuter ſur un champ de bataille. Mr Folard, infiniment au-deſſus d'eux à cet égard, avoit ſes préventions en faveur de ſes colonnes, qu'il cherchoit, & qu'il trouvoit par tout. La moindre lueur lui ſuffiſoit. Ayant travaillé outre cela ſur une traduction fautive, il n'eſt pas étonnant que la

description qu'il donne de cette bataille, s'écarte si fort du sens de Polybe.

Mr Folard assure, que cet endroit du texte est très embrouillé; que jusqu'ici personne n'en a percé les ténèbres; que lui-même a été long temps sans pouvoir bien déveloper l'ordre de l'Infanterie Romaine; & que ce n'étoit pas tant le défaut de l'Historien, que celui de la langue Grecque, qui est fort stérile en termes militaires. L'idée que Mr Folard s'étoit formée de cette langue, est bien éloignée du vrai. Comme les Grecs de tout temps étudièrent la théorie de la guerre, ils en avoient tellement multiplié les termes, qu'aucune autre langue n'est à cet égard aussi riche que la leur. Toutes les sections de la Phalange, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite, toutes ses évolutions, & tous ses mouvemens, ont leur dénomination particulière. On en a négligé l'étude, quoiqu'il soit très difficile de parler pertinemment des guerres des Anciens, de leurs grandes manœuvres, & de leurs dispositions dans un jour de bataille, sans bien connoitre le détail & les évolutions de la Phalange, & de la légion, de même que les termes de guerre qui s'y raportent : tout comme aujourd'hui il faut être bien instruit de l'ordannance & des évolutions des Bataillons & des Escadrons, pour pouvoir raisonner juste sur les grandes opérations.

Si par exemple Don Thuillier avoit sçu distinguer les termes militaires qui signifient augmenter, ou diminuer la hauteur d'une

Troupe, placer les Compagnies l'une à la queue de l'autre, ranger l'Infanterie sur une seule ligne sans intervalles &c.; les rélations de Polybe seroient aussi claires, que celles que nos Officiers nous donnent d'une bataille livrée sous leurs yeux.

J'exposerai la disposition des deux Armées, l'Histoire de la bataille, & son événement, sans m'écarter du texte de Polybe, & sans prétendre l'embellir de mes conjectures. Ni la bataille de Regulus à Tunis, ni celle de Scipion à Zama, qui n'ont rien de commun que les mêmes Ennemis, avec celle qui s'est donnée dans les plaines de Cannes, ne peuvent aider à déveloper le récit Grec. Je prie qu'on se rappelle ce que j'ai observé sur la bataille de Trebie. On y trouvera des éclaircissemens pour ce Chapitre.

Annibal avoit passé l'hiver & tout le printems dans les environs de Gerunium, toujours cotoyé & observé par les Romains, sans qu'il lui fut possible de les contraindre à livrer bataille. Ayant mangé & ravagé le pays, au point de n'en pouvoir plus tirer de subsistances, & redoutant plus qu'un échec d'être forcé à l'inaction pendant toute une campagne; il leva son camp de Gerunium, & marcha droit vers Cannes, dans un pays moins montagneux, & abondant en toutes sortes de vivres. La ville de Cannes avoit été entiérement détruite l'année précédente; il n'en restoit que la citadelle, assise sur une hauteur qui commandoit tous les environs. La situation parut

aſſés avantageuſe aux Romains, pour y établir leurs magazins. Ils y avoient aſſemblé les vivres & les munitions qu'ils avoient aportés de Canuſium. Leur armée en tiroit ſes ſubſiſtances. Annibal s'approcha en grand ſecret de cette citadelle, & la ſurprit. Ce coup de partie déconcerta tout le plan d'opérations des Romains. Ils ne purent plus cotoyer le Carthaginois, ni le tenir en reſpect, comme ils avoient fait la campagne précédente, ſans deſcendre eux-mêmes dans la plaine, ni ſans ſe voir contraints de livrer bataille. Annibal en s'établiſſant à Cannes, comme il avoit fait l'année paſſée à Gerunium, devint maître de tous les environs. Si le pays étoit ruiné, & laiſſé ſans défenſe, Rome devoit craindre que la fidélité de ſes Alliés ne tint plus contre la ſupériorité de l'ennemi; & qu'ainſi Annibal ne ſe fortifiat dans cette campagne, au point de pouvoir encore longtemps continuer la guerre. Dans cet embaras le Sénat réſolut de combattre Annibal dans la plaine. On écrivit au Proconſul de ſe tenir en repos, juſqu'à ce que les deux Conſuls fuſſent arrivés à l'armée. Tout le monde jetta les yeux ſur le Conſul Emilius, très-honnête-homme, & qui ayant eu d'heureux ſuccès dans la guerre contre les Illyriens, paſſoit pour un des plus habiles Généraux de la République. Le grand effort qu'on ſe propoſoit de faire, détermina le Sénat à mettre ſur pied la plus nombreuſe armée qu'on eût encore levée. Il augmenta le nombre des hommes dans les

légions jufqu'à cinq mille : il joignit huit autres légions aux huit qui compofoient ordinairement l'armée Confulaire ; deforte qu'il y eût feize légions en campagne. Cette vigoureufe réfolution du peuple Romain fut gâtée par le mauvais choix qu'on fit du collégue d'Emilius. Terentius Varro, homme fans talens & fans expérience, & préfomptueux à l'excès, né de la lie du peuple, élevé par la jaloufie des Plébéiens contre le Sénat, n'avoit que du courage ; encore étoit ce plûtôt de la férocité. Dès que les Confuls furent arrivés au camp, ils pafsèrent les troupes en revue, & leur notifièrent les ordres du Sénat. L'ufage étoit que les deux Confuls étant dans une même armée, ils rouloient alternativement, chacun leur jour.

Le lendemain, Varron fe mit en marche avec toute fon armée, & s'approcha de l'ennemi. Le deuxiéme jour, l'armée campa, environ à fix Milles des Carthaginois. Comme c'étoit une plaine fort unie & toute découverte, & que la Cavalerie ennemie étoit de beaucoup fupérieure à la Romaine : Emilius ne jugea pas à propos d'engager le combat dans cet endroit. Il vouloit qu'on attirât l'ennemi dans un terrein où l'Infanterie pût avoir le plus de part à l'action. Varron fut d'un avis contraire ; & la divifion fe mit parmi les chefs. Le jour fuivant, qui étoit celui de Varron, l'on décampa ; & l'imprudent Conful voulut s'approcher des ennemis, malgré les remontrances de fon Collégue.

Sur l'avis des mouvemens des Romains, Annibal se mit à la tête de ses troupes-légéres, & de sa Cavalerie; & il se hâta de les joindre pendant qu'ils étoient encore en marche. Il y eût d'abord quelque confusion parmi eux; mais comme Varron avoit eu la précaution de faire marcher à la tête de son armée plusieurs Compagnies de grosse Infanterie, il soutint la prémiére charge, tandis que les Armés à la légére, & la Cavalerie s'avancèrent de tous côtés contre l'ennemi. Ayant passé en partie par les intervalles de l'Infanterie, ils chargèrent avec beaucoup de courage & de succès. Le combat s'échauffa, & dura jusqu'à la nuit. Pendant ce temps-là, les Romains défiloient une Compagnie après l'autre, pour former une bonne ligne capable de soutenir les combattans. Les Carthaginois qui n'étoient point soutenus furent repoussés avec perte. Annibal fut très-sensible à cet échec. On ne sçauroit admettre que ce Général engagea ce combat avec toutes ses troupes-légéres, & toute sa Cavalerie, dans le seul dessein d'amorcer Varron, & d'augmenter sa présomption par un premier avantage. Polybe dit, qu'il ne s'attendoit pas à voir si mal réussir son entreprise; & que craignant que ce mauvais prélude n'eût découragé ses troupes, il se crut obligé de les ranimer par un discours.

Le lendemain du combat, Emilius reprit le commandement de l'armée. Persistant toujours dans l'opinion, qu'il faloit attendre une meilleure occasion de combattre

il ne marcha pas plus en avant .L'Aufide ſerpentant dans la plaine, entre les deux Armées, il ſe campa avec les deux tiers de la ſienne ſur le bord, & fit paſſer la riviére au reſte de ſes troupes, qui ſe retrancha environ à treize cens pas de ſon camp. Par cette diſpoſition, il ſe mit à portée de ſoutenir ſes fourageurs, & d'incommoder ceux des Carthaginois. Dans l'eſpérance qu'on en viendroit bientôt à une bataille générale, Annibal harangua ſes troupes. *Jettez les yeux*, leur dit-il, *ſur tout le Pays qui vous environne, & dites moi ſi les Dieux vous donnoient le choix, ce que vous pourriez ſouhaiter de plus avantageux, ſupérieurs en Cavalerie comme vous l'êtes, que de diſputer l'empire du monde dans un pareil terrein?* Il ajouta encore d'autres motifs propres à leur faire bien eſpérer du combat. Polybe nous rapporte les diſcours des Généraux en Hiſtorien; & Tite Live les orne en Déclamateur. Annibal campa enſuite ſur le bord du fleuve vis-à-vis du grand camp des Romains. Il ſe tint le lendemain en repos, & ordonna aux troupes de repaître, & de ſe tenir prêtes. Le jour ſuivant, il rangea ſon armée en ordre de bataille, comme pour donner le défi aux Romains. Mais c'étoit le jour d'Emilius, qui ne s'ébranlant pas, ſe contenta de fortifier ſon camp, d'établir des poſtes, & de couvrir ſes convois & ſes fourages. Il avoit conçu le projet de forcer Annibal de quitter le premier ſon camp par la diſette des vivres, & de l'attirer dans un terrain plus favorable

ble à l'Infanterie. Voyant contre son attente que l'ennemi ne bougeoit point, Annibal remit son armée dans son camp, & ayant fait passer le fleuve à ses Numides, il leur ordonna de se tenir à portée de tomber sur tout ce qui sortiroit du petit camp, pour aller au fourage, ou à l'eau. Cette Cavalerie incommoda & harcela plusieurs Partis qui se trouvèrent hors du camp, poussa jusqu'aux retranchemens, & empêcha les Romains d'approcher de la riviére. Varron piqué de cet affront prétendu, redoubla d'envie de combattre, & le soldat avoit la même impatience; *car l'homme*, dit Polybe, *une fois déterminé à braver les plus grands périls, ne souffre rien avec plus de chagrin que la lenteur & le délai.*

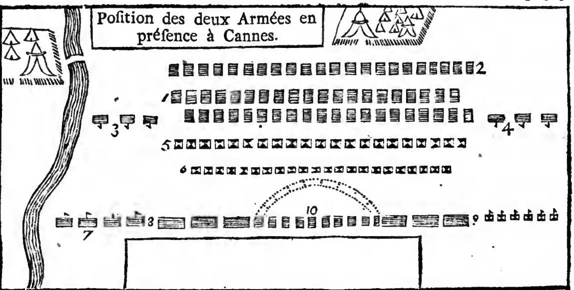
Le jour du commandement étant revenu pour Varron, il donna dès le matin l'ordre à toute l'armée de sortir du camp. Ayant trouvé le terrein au-delà de la riviére plus propre à développer toutes ses forces, il fit passer le fleuve à celles qui étoient dans le grand camp, & les joignit à celles du petit, qu'il avoit fait avancer pour se mettre sur le même front. Il jugea alors à propos de changer quelque chose dans l'ordonnance de l'Infanterie. Elle se rangeoit ordinairement sur dix de profondeur. Soit qu'il fut embarassé de sa nombreuse armée; soit qu'il attribuât les avantages, qu'Annibal avoit remportés sur les Romains, à ce qu'il se rangeoit sur une plus grande hauteur, & qu'il jugeat que le succès & la force de l'Infanterie ne dépendoient que du poids

& de l'épaiſſeur des corps : il tacha d'opoſer à Annibal une ligne auſſi profonde que la ſienne. Et comme après l'augmentation de la légion, les compagnies ou les manipules de cent quarante hommes, ſe mettoient dans la ligne ſur quatorze de front, & dix de hauteur, avec les intervalles égaux à leur front, pour l'enchaſſure des Princes, *il donna*, dit exprſſément Polybe, *dans cette occaſion aux compagnies plus de profondeur que de front, & reſſerra par conſéquent les intervalles* (1) *entre les compagnies, à proportion de cette diminution du front*, afin que celles des Princes, rangées comme des Haſtaires, puſſent en s'enchaſſant, former la ligne pleine, égale en profondeur à celle d'Annibal.

Il réſulta de cette diſpoſition de Varron, que les Romains ne profitèrent point de la ſupériorité de leur Infanterie, pour s'étendre ſur un auſſi grand front qu'ils l'auroient pû faire.

L'Armée Romaine compoſée de ſeize légions préſenta d'abord à ſa premiére ligne 160 compagnies de 140 hommes chacune, qui firent en tout 22400 hommes. La ſeconde ligne s'étant enchaſſée dans la premiére, il y eût trois cent vingt compagnies, qui formèrent enſemble la ligne pleine de 44800 combattans rangés, après le changement de Varron, ſur ſeize de hauteur : il devoit y avoir 2800 chefs de files ſur le front de l'armée Romaine. Celle d'Annibal étoit forte de quarante mille hommes ; mais il faut en défalquer environ huit mille de

Tab. 6. P. I. pag. 98.



Troupes-légéres, qui ne combattirent pas en ligne. Si on la supose rangée sur la même profondeur, elle n'a dû présenter que 2000 hommes de front. Desorte que les Romains auroient conservé l'avantage de l'étendue du front, d'environ 800 files. Mais comme il y auroit à décompter ces dix mille hommes qu'Emilius laissa dans le camp, & qu'Annibal peut-être diminua la profondeur de sa Phalange sur la disposition des Romains; on ne sçauroit déterminer de combien les Romains débordèrent l'ennemi. Leur Infanterie-légére, qui formoit un puissant corps de 22400 hommes, se posta après sa retraite, derriére les Triaires, qui formoient une réserve de 9600 hommes. Tout cela s'abouta dans l'action à la premiére ligne, pour en augmenter l'impression, selon l'ordonnance de la Phalange, qui doubloit quelquefois jusqu'à trente-deux de hauteur, mais qui étoit peu propre à la maniére de combattre & aux armes des Romains. La grande faute de Varron fut d'avoir ôté leur avantage aux légions, qui ne souffroient pas l'ordre serré. Les Triaires (2) n'étoient pas destinés à appuyer la premiére ligne, mais ils étoient en réserve, pour tourner les ailes de l'ennemi, pour le prendre en flanc, ou à dos. C'est la destination que Polybe leur assigne *Liv.* 17. „ Soit que la Phalange rompe la ligne „ qu'elle a en tête, ou qu'elle soit elle- „ même enfoncée, elle sort de la disposi- „ tion qui lui est propre. Qu'elle poursuive „ des fuyards, ou qu'elle fuye devant ceux

„ qui la preſſent; elle perd toute ſa for-
„ ce : Car dans l'un ou l'autre cas, il ſe
„ fait des intervalles, que la réſerve (les
„ Triaires) ſaiſit pour attaquer, non de
„ front, mais en flanc, & par derriére. "

L'Infanterie étant diſpoſée de cette maniére, Varron poſta à ſon aile droite toute ſa Cavalerie légionnaire, qui faiſoit le tiers de la Cavalerie qu'il avoit dans ſon armée. Il la vouloit ménager, & pour cet effet (3) il l'avoit apuyée à la riviére. Les Tourmes étoient à huit de front & à quatre de hauteur, avec les intervalles accoûtumés, & ſur le même front que l'Infanterie. A l'aile gauche qui étoit à découvert, il plaça la Cavalerie (4) des Alliés, plus nombreuſe du double que celle des Romains, & rangée de la même maniére. Il mit l'Infanterie-légére, (5) ſelon la routine Romaine, en avant de la ligne, à une aſſés grande diſtance. Le front de toute l'armée étoit tourné au Septentrion.

Sur l'avis qu'Annibal reçut du mouvement des Romains vers l'autre côté de l'Aufide, il fit d'abord paſſer la riviére à toutes ſes troupes-légéres, (6) avec ordre de former une ligne au-delà, à l'endroit qu'il leur marqua, pour maſquer & protéger ſon ordre de bataille. Il ſuivit lui-même inceſſamment avec toute ſon Infanterie, & ſa Cavalerie, en deux colonnes, qui paſſérent en deux différens endroits. Toute ſon armée ſe montoit à quarante mille hommes d'Infanterie, & dix mille de Cavalerie. Il rangea d'abord ſur ſa gauche près de

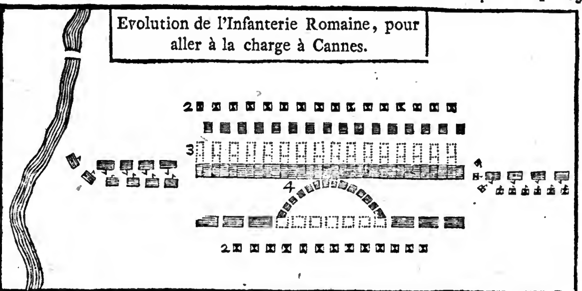
l'Aufide ſes Cavaliers Gaulois & Eſpagnols (7) pour les opoſer aux Chevaliers Romains; les eſcadrons étoient de 64 maitres, de 8 de front ſur une profondeur égale, avec les eſpaces pour manœuvrer. Cette diſpoſition lui aſſura de ce côté une victoire infaillible, vû la ſupériorité & la force de ſes eſcadrons. Il joignit cette Cavalerie à ſa ligne d'Infanterie, rangée peut-être ſur une moindre profondeur qu'à l'ordinaire, mais ſans autres intervalles que ceux qui ſéparoient les ſections de la Phalange. Ses Afriquains étoient armés & couverts à la Romaine, avec le *pilum* & l'épée; la moitié occupoit la droite, (8) & le reſte la gauche de la ligne. (9) C'étoit ce qu'il avoit de meilleur dans ſon Infanterie, & il lui réſerva les plus grands coups à faire. Il mit au centre l'Infanterie Gauloiſe & Eſpagnole. (10) Les Gaulois nuds avec un ſimple bouclier, & leurs ſabres qui ne frapoient que de taille : les Eſpagnols habillés en chemiſettes rouges, & armés d'une excellente épée, ſans autres armes défenſives que le bouclier. Les compagnies de ces deux Nations étoient rangées alternativement l'une après l'autre, pour ſuppléer par ce mêlange au défaut de leurs armes. Puis il jetta ſur l'aile droite ſa Cavalerie-légére, en face de celle des Alliés ennemis. Il ne ſe promit pas de ſes Numides, qu'ils renverſeroient ces eſcadrons de Cuiraſſiers. C'en étoit aſſez pour ſon deſſein qu'ils les occupaſſent, & qu'ils les empêchaſſent de troubler les mouve-

mens de l'Infanterie, jusqu'à ce que sa Cavalerie Gauloise & Espagnole, après avoir emporté celle des Romains, beaucoup plus foible, eut eû le temps de passer d'une aile à l'autre.

Ayant de cette maniére rangé son armée sur une ligne, & laissé l'Infanterie-légére à une assez bonne distance, en avant du front, Annibal ordonna aux troupes du centre de pousser en avant, & à celles qui les avoisinoient jusqu'aux Afriquains, de s'ébranler semblablement. A mesure qu'on se détacha de la ligne, les files s'élargirent, & diminuèrent de profondeur, de façon à gagner assés de terrein pour pouvoir décrire une courbe de quelque étendue, & dont les extrémités (11) tinssent des deux côtés à la ligne. Ces mouvemens ne se firent pas en présence de l'ennemi, mais avant que l'affaire fut engagée entre les troupes-légéres; desorte qu'on eût le loisir de diriger & de conduire la courbe jusqu'à sa perfection. L'événement a montré quel étoit le but de cette manœuvre. Annibal rusoit, pour suppléer au nombre; & il y réussit, parce-que les Romains n'avoient pas un Général qui se réglat sur les dispositions de son ennemi. La gauche des Carthaginois fut commandée par Asdrubal. Annibal fut au centre; & Hannon à la droite. Chés les Romains, Emilius commanda la droite, Varron la gauche, & les deux Proconsuls le corps de bataille.

L'action commença par les troupes-légéres, qui de part & d'autre étoient devant

Tab. 7. P. I. p. 103.


Evolution de l'Infanterie Romaine, pour aller à la charge à Cannes.
2
3
4
2

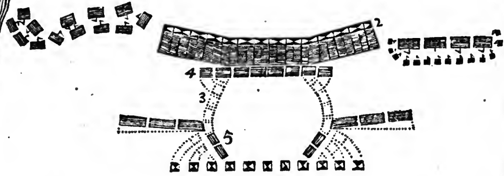
le front des deux armées. Elle fut soûtenue avec beaucoup d'opiniâtreté, & donna le temps à la Cavalerie Carthaginoise de la gauche de charger celle des Romains, & de se poster ailleurs après l'avoir dissipée ou détruite. Le choc fut violent. Le combat s'opiniâtra & devint furieux. On ne s'amusa point de part & d'autre à caracoler en arriére, après le choc, pour revenir à la charge, selon la coûtume des Cavaliers qui combattoient avec la lance. Les hommes & les chevaux restèrent comme le premier choc les avoit mêlés. Les Romains pressés sautèrent à bas de leurs chevaux en grand nombre, dans l'espérance de mieux résister à l'ennemi ; mais cette imprudente manœuvre hâta leur déroute. *Ce ne fut plus*, dit Polybe, *un combat de Cavalerie, comme des peuples bien disciplinés & exercés le livrent ; mais une vraie boucherie à la façon des Barbares, sans observer ni rang ni ordre.* Les Cavaliers Romains furent à la fin accablés par le nombre, & forcés de reculer jusqu'à la riviére, où on les tailla en piéces sans miséricorde.

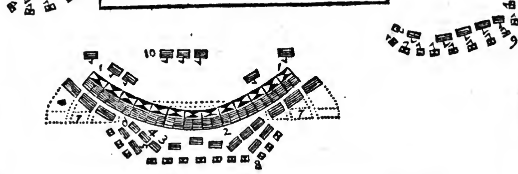
La Cavalerie avoit déjà été quelque-temps aux mains, lorsque de part & d'autre on donna le signal aux troupes-légéres (2) de se retirer. Les Princes marchèrent alors en avant, & s'enchassèrent (3) entre les Hastaires, pour former avec eux cette ligne contiguë dont j'ai parlé.

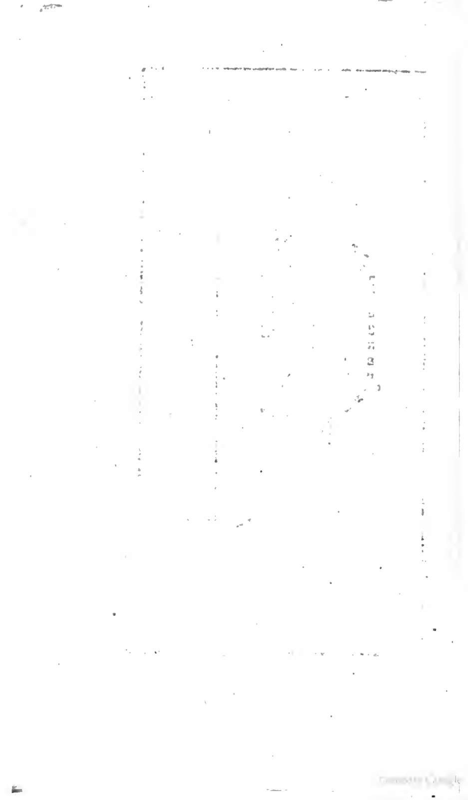
On commença la charge. Le centre de la ligne Romaine se jetta avec impétuosité sur le saillant de la courbe (4) qu'Annibal pré-

sentoit, & qui étoit composée de Gaulois & d'Espagnols. La droite & la gauche de la ligne Romaine étoient éloignées de l'ennemi, autant que la ligne convexe étoit avancée. Malgré leurs mauvaises armes, les Gaulois & les Espagnols tinrent bon quelque temps, & ils gardèrent leurs rangs. Mais bientôt ils ne pûrent résister à cette énorme masse d'Infanterie, rangée sur une si grande profondeur. Ils perdirent du terrein.

Cette premiére charge altéra de part & d'autre la disposition des lignes. Les Romains emportés par la chaleur du combat, si naturelle aux Anciens, qui s'élançoient d'abord sur l'ennemi, poussèrent leur centre en avant (1) à mesure que les Gaulois lâchoient pied. Les Triaires & les troupes-légéres derriére la ligne, s'imaginant qu'il ne s'agissoit que d'appuyer pour poursuivre la victoire, s'aboutèrent aux Princes & aux Hastaires, (2) & en augmentèrent les files. *Les troupes*, à ce que Polybe dit expressément, *se serrèrent toutes vers le centre, au point de s'attrouper même, & de confondre les files.* La droite & la gauche se trouvèrent bientôt pliées; (1) le centre prit, comme à la bataille de Trebie, la forme d'un angle obtus, (2) & les troupes jusqu'aux extrêmités de la ligne, formèrent deux diagonales qui, pendant que le centre poussa en avant, restèrent plus ou moins en arriére. Du côté des Carthaginois, la premiére impression des Romains avoit rompu la figure du Convexe. Les troupes, qui des deux côtés for-


Etat des deux Armées lors du choc au centre,
& qu'Annibal redreſſa ſon convexe &
en fit une ligne droite.
2
4
3
5


Comment le centre Romain fut pris
en Tenaille.
10
1
2
3
4
7
8
9



moient la courbe, se détachèrent de la ligne. (3) Celles qui étoient plus proches marchèrent en avant pour gagner le front, (4) & pour s'oppofer aux Romains, à mefure qu'ils s'avançoient; & les autres fe retirèrent en arriére. Deforte qu'une partie de cette courbe s'aplatit à peu près, en fe redreffant dans une ligne droite; tandis que l'autre eût le temps de fe placer ailleurs. *Ils ouvrirent le croiffant*, dit Polybe. C'eft un terme de Géométrie, qui fignifie une courbe qui fe remet en ligne droite, foit en ferrant fes parties, foit en les repliant l'une dans l'autre.

Annibal qui s'attendoit d'un moment à l'autre, de voir les Romains percer la ligne, fuivant que leur manœuvre de Trebie lui en avoit donné l'exemple, prit tout ce qu'il y avoit de Gaulois dérobés du Convexe, ainfi que les troupes-légéres qui s'étoient retirées au commencement du combat derriére la ligne, & les plaça de maniére à en former un nouveau corps, pour feconder l'attaque qu'il fe propofoit. (5) Auffi fe paffa-t'il peu de temps, fans que le centre Romain ne rompit, & ne perçât avec impétuofité cette ligne des Gaulois, qui n'étant tout au plus que de huit hommes de profondeur, ne pouvoit foutenir le choc d'une fi énorme maffe. Elle ne fit point ces difficiles manœuvres en arriére qu'on lui attribue. Polybe exprime fon action par le même mot, dont il s'eft fervi pour rendre l'action des 10 000 hommes à Trebie. Tout ce qui étoit oppofé à ce centre fut renver-

fé, (3) ou fe retira en arriére. Ceux qui étoient vers les extrêmités de la ligne, reculèrent moins rapidement; (4) parce-que le centre Romain ne s'étoit pas avancé fur un front uni, & qu'il n'y en eût d'abord qu'une portion qui perçât. De cette maniére la plus grande partie de l'ancien Convexe eût le temps de fe remettre en oblique, appuyé aux Afriquains de la gauche & de la droite. (5) La circonftance eft bien importante; car c'étoit en ce moment que les Généraux Romains, fur tout à la droite & à la gauche de la ligne, devoient foupçonner quelle étoit la deftination de ces Afriquains, qui jufques-là étoient reftés dans l'inaction, contre leur coûtume. Le Conful ne dévina rien; au-contraire il ne penfa qu'à preffer davantage fa ligne, fans réflêchir qu'elle fuivoit le centre, & qu'elle s'enfonceroit avec lui dans la crevaffe. L'ardeur avec laquelle le centre fe portoit en avant contre les Gaulois qui lâchoient pied, & l'envie d'atteindre la réferve qu'Annibal tenoit un peu éloignée, firent qu'il doubla le pas, & que la droite & la gauche de la ligne Romaine, attentives à leurs rangs, perdirent toujours plus de leur front, & fe trouvèrent pliées, au point d'achever de former ces obliques, (1) dont Polybe fait mention. La ligne pliée de cette maniére entra avec le centre fi avant dans la crevaffe, qu'elle la remplit toute entiére; *au point*, dit Polybe, *de toucher les Afriquains à droite (6) & à gauche. Les circonftances*: pourfuit-il, *montrèrent alors aux Afriquains ce qu'ils*

avoient à faire. Ils se mirent en mouvement. Comme les Romains leur présentoient le front des deux côtés en lignes obliques, ils se trouvèrent bientôt en état d'embrasser les deux faces, par des simples demi-quarts de conversion, (7) qu'ils exécutèrent avec une vitesse proportionnée à la distance, où chaque section se trouvoit des Romains.

A mesure que les Afriquains furent à portée, ils chargèrent l'ennemi, lançant à la Romaine leur *pilum*, & se mêlant ensuite l'épée à la main. Cette attaque imprévue arrêta tout court cet informe coin, qui se trouva pris dans une tenaille, de la maniére dont les Tacticiens Grecs disent que pouvoit être pris leur coin imaginaire. Dans le même tems, Annibal fit avancer sur le centre, qui avoit percé au-delà la ligne, ces Vélites & ces Gaulois qu'il avoit reformés en arriére, & disposés à une nouvelle charge. (8) Le combat fut très désavantageux aux Romains. Serrés & attroupés, ils n'eûrent pas la liberté de se servir de l'épée, ni du bouclier. Les Afriquains poussant toujours ces faces obliques de la ligne, les rompirent en plusieurs endroits, & se jettèrent dans les fentes. Nul effort ne fut capable de rétablir l'ordre; & le peu de terrein, & la confusion les mirent bientôt hors de défense. Ce fut envain qu'Emilius, qui avoit été déja témoin de la défaite de la Cavalerie, accourut au secours de cette Infanterie, livrée pour ainsi dire, les mains liées au massacre. Sa présence, & sa valeur ne réparèrent point

de trop grandes fautes. Il perdit la vie en combattant bravement, de même que les deux Proconsuls, qui ayant commandé au centre, s'étoient flattés long-tems de la victoire.

Pendant tout ce temps-là les Numides avoient été aux prises avec la Cavalerie des Alliés. Quoi qu'elle fut plus nombreuse que celle des Romains de la droite, & très avantageusement armée, elle ne put rien gagner sur cette Cavalerie-légére. (9) Ces Numides l'entamèrent par tout; & bien qu'ils ne lui fissent pas grand mal, ils l'empêchèrent pourtant de se porter ailleurs, & l'amusèrent, jusqu'à ce qu'Asdrubal, après avoir entiérement défait la Cavalerie Romaine, survint avec ses Espagnols à leur secours. L'aproche de ce corps mit d'abord l'épouvante parmi la Cavalerie des Alliés. Elle prit honteusement la fuite sans attendre l'attaque. Asdrubal détacha alors les Numides à la poursuite de ces fuyards, dont la plus grande partie fut tuée; tandis qu'il se jetta lui-même sur les derriéres de l'Infanterie (10) qui jusqu'alors avoit fait de grands efforts, pour se débarasser du *coupe-gorge*, dans lequel son impétuosité & l'imprudence de ses Généraux l'avoient entraînée. Prise par ses derriéres, elle n'eût plus d'espérance. Ce fut une boucherie à laquelle trois mille hommes échapèrent à peine.

Tel est le recit que Polybe donne de cette fameuse journée. Peut-être que ce tableau, que j'ai tiré fidélement d'après

l'original, fera difparoitre les difficultés que l'on a formées de tout temps, contre les particularités de cette bataille. On n'y trouvera point ces manœuvres inconcevables, en arriére, fuivant lefquelles les Gaulois & les Efpagnols auroient formé, dans leur retraite, une courbe rentrante, & auffi parfaite qu'ils l'avoient faite faillante, au moment qu'ils avoient fur les bras toutes les forces réunies de l'Infanterie Romaine. On aura moins de peine à ajoûter foi aux mouvemens des Afriquains, de gauche à droite, & de droite à gauche, tels que Polybe les décrit, qu'à ces énormes quarts de converfion, qui prennent en flanc & à dos. L'imprudente manœuvre des Romains fera toujours un fujet d'étonnement pour les lecteurs militaires; furtout pour ceux qui ne fe font pas affés familarifés avec l'ordonnance & la maniére de combattre des Anciens. Le choc de ces énormes quarrés, de feize jufqu'à vingt de profondeur, les expofa à des inconvéniens d'une toute autre nature, que ceux que nous remarquons dans nos armées. Nos bataillons de trois jufqu'à fix de hauteur, peuvent charger aifément l'ennemi, la bayonette au bout du fufil, fans entrainer le refte de la ligne; au lieu que toute la force de l'ordre en Phalange confiftant dans une attaque unie & ferrée, on fe croyoit perdu dès qu'une partie venoit à fe féparer de l'autre. Les batailles fe donnoient, pour la plûpart, dans les plaines, où les lignes courant de front des deux côtés à la rencontre l'une

de l'autre, elles devenoient fléxibles malgré leur profondeur, ſelon le plus ou moins de réſiſtance qu'elles rencontroient. Annibal raiſonnant ſur ces principes, oſa ſe promettre qu'en jettant en avant ſa ligne convexe, comme un point d'attaque, le centre s'y accrocheroit, juſqu'à attirer avec lui le reſte de la ligne dans le piége qu'il lui auroit tendu. Aparemment que ce ſtratagéme n'auroit pas réuſſi contre les Grecs, qui étoient bien inſtruits par leur théorie, de l'eſprit & du but de chaque poſition de la Phalange. Mais les Romains abſolument neufs, pour l'ordonnance dans laquelle Varron les fit combattre, firent honteuſement la faute entiére.

Il eſt étonnant que le centre des Romains ne ſe fit pas jour au travers de l'ennemi; ce qui, après avoir rompu la ligne des Gaulois, lui eût été bien plus facile, qu'il ne le fut aux dix mille hommes de Trébie. Mais il paroit que les Romains craignirent d'abord de ſe ſéparer du reſte de la ligne, & d'abandonner leur droite & leur gauche, qui étoient entamées par les Africains : & qu'enſuite, quand la Cavalerie ſurvint, & qu'Annibal eût placé & ramené ſes Gaulois & ſes Vélites à la charge, il ne fut plus temps de prendre ce parti.

Je finirois ici ce Chapitre, ſi la nouvelle explication de Mr Folard n'avoit pas défiguré cette action militaire, au point de la rendre tout-à-fait méconnoiſſable. Il met en fait, que dans cette occaſion, l'Infan-

terie Romaine fut d'abord rangée ſur une ſeule ligne, contre l'uſage ordinaire des Généraux Romains, & qu'elle combattit par colonnes? c'eſt-à-dire, les cohortes à la queue les unes des autres, ſur une même ligne droite, avec de petits eſpaces entr'elles, ainſi que le firent Régulus contre Xantippe, & Scipion à Zama.

Il ſe fonde principalement ſur ce que Polybe dit, *que les Romains après avoir été envelopés ne ſe battoient plus en Phalange, mais par pelotons, & homme à homme.* Comme après l'enchaſſement des Princes, on forma pendant le combat une ligne pleine, ou l'ordre de la Phalange; cette expreſſion prouve auſſi peu le renverſement total de l'ordonnance Romaine à Cannes, tel que Mr Folard le prétend, qu'à la bataille de Trebie, où Polybe nomme également l'armée Romaine une Phalange.

Ce n'étoit pas la coûtume des Romains, dit encore Mr Folard, *de combattre ſur une ſeule ligne, & il ne paroit pas par l'Auteur, qu'ils euſſent combattu en Phalange.* Aſſurément, une armée qui combat en cent-ſoixante colonnes, qui eſt le nombre des corps qu'il ſupoſe en ligne, ne ſçauroit paſſer pour être rangée en Phalange. *Cette ordonnance*, pourſuit-il, *ſupoſe un grand corps de Piquiers, ſur beaucoup de profondeur, les files & les rangs ſerrés, & condenſés ſans intervalles, ni diviſions entre les corps qui la compoſent.* Cette deſcription ne convient qu'à peine à la Phalange Macédonienne. Les Carthaginois rangèrent leurs troupes en Phalange, ſans les

armer de piques ; comme on le voit dans cette bataille, où une partie fut armée à la Romaine, & l'autre à la Gauloise.

Mr Folard veut que Polybe ait apellé Phalange l'ordre de bataille des Romains à Cannes, parce-que leurs colonnes étoient tout d'une piéce & sur une ligne droite. Que ne fait pas voir la passion de soûtenir un sistême! Jamais Tacticien ne donna le nom d'ordre en Phalange, à plusieurs corps rangés de cette maniére, avec une grande profondeur sur un petit front.

Les Anciens ont observé deux différens ordres de bataille ; l'un étoit celui de la Phalange, que nous appellons la ligne pleine ; & l'autre celui des manipules, ou des compagnies. Tite Live dit, que ce qui étoit au commencement chés les Romains l'ordre de la Phalange, fut depuis changé en celui des manipules. Ces deux ordres différoient l'un de l'autre, quant à leur front. L'un rangeoit toute la masse de l'Infanterie pesamment armée sur une seule ligne, sur un grand front uni, sans observer d'autres intervalles que ceux qui distinguoient les grandes sections. L'autre présentoit à l'ennemi plusieurs petits corps rangés sur une ligne droite, mais distingués par plusieurs intervalles égaux à leur front. La différence de ces deux ordres ne consistoit pas, en ce que les manipules de la seconde ligne étoient placés vis-à-vis des intervalles de la premiére ; ou, comme Mr Folard s'exprime, en *ordre de spirale.* C'étoit toujours le même ordre des manipules, soit qu'ils fussent placés

cés vis-à-vis des intervalles, ou l'un derriére l'autre. Ni Polybe, ni Tite Live, ni Plutarque, ne disent point que l'ordre de Régulus à Tunis, ou de Scipion à Zama, où les manipules étoient à la queue l'un de l'autre, ait été celui de la Phalange.

Pourquoi donc Polybe se sert-il du mot de Phalange? Supposé qu'il eût la signification que Mr Folard & le Traducteur lui attribuent, on répliqueroit avec beaucoup de fondement, qu'en effet pendant l'action, & quand les Romains furent enveloppés, on combattit en Phalange, ou en ligne pleine. Mais on s'est trompé dans le sens de cette expression. Elle n'a aucun raport, ni à la hauteur d'une troupe, ni à l'ordonnance dans laquelle on combat. Toute troupe rangée en bataille, tant qu'elle garde sa première ordonnance, est dite combattre *Phalangedòn*; ce qui ne signifie pas en *ordre de Phalange*, mais simplement *en rangs & en files*. Celle au-contraire, qui étant pressée par l'ennemi, est contrainte de quitter sa premiére ordonnance, & de se battre homme à homme, ou dispersée en petits corps selon que le hazard les assemble, est dite se battre *sans être en rangs ni en files*. Il s'en faut donc beaucoup que ce terme se raporte particuliérement à la Phalange, ou à la légion, ou à quelqu'autre ordonnance, puisqu'il se dit également de la Cavalerie & de l'Infanterie.

Polybe parle, *Liv.* 4. *Ch.* 8 des différentes propriétés des troupes. La Cavalerie Thessalienne, par exemple, *dit-il*, est excellente

lorsqu'elle se bat par escadrons, *Phalangedòn*, c'est-à-dire, en rangs & en files : mais si elle quitte son ordonnance, elle n'est plus d'aucun usage. C'est le contraire avec les Etoliens. Ce sont des gens inutiles, & de peu de consistance pour soutenir un choc, ou pour charger en ligne ; mais c'est une excellente Cavalerie-légére, instruite à assaillir l'ennemi en diférens endroits, à fuir à la débandade, à se rallier vîte, & à revenir à la charge. Rien n'aproche, *poursuit-il*, des Candiots, soit sur mer, soit sur terre, lorsqu'il s'agit d'embuscade, de pillage, d'attaques nocturnes, en un mot pour la ruse & l'adresse. Mais quand ils sont devant l'ennemi, *Phalangedòn*, en rangs & files, rien de plus gauche & de plus foible. Voilà la véritable signification de ce terme, & le Traducteur l'a manquée.

L'Historien dit, suivant la vraie signification de ce mot, que les Romains étant enveloppés de tous côtés ne furent plus à même de garder leurs rangs & files, ni l'ordre de bataille dans lequel ils combattoient ; mais qu'ils furent contraints de se défendre homme à homme, & par petits corps, contre ceux qui les attaquoient de front, & en flanc.

Varron ne changea rien dans la méthode ordinaire de ranger l'Infanterie en bataille. Il n'altéra que le front des manipules, auxquels il donna plus de hauteur, en resserrant par conséquent les intervalles entre eux. L'ordre de *Quinconce* resta comme à l'ordinaire, jusqu'à ce que la seconde

ligne marcha en avant, pour s'enchasser dans les intervalles de la premiére. Après avoir marqué en général la disposition de l'armée, Polybe s'exprime sur ce changement dans des termes bien clairs, mais mal rendus par le Traducteur... *les intervalles*, dit Don Thuillier, *plus serrés qu'à l'ordinaire, les cohortes en plus grand nombre sur le front, pour lui donner (à la ligne) plus de hauteur : je sentois bien*, dit Mr Folard sur ces mots, *que les Romains avoient combattu par colonne, & sur une seule ligne; le sçavant Traducteur m'a tiré de mon doute, & ma conjecture s'est trouvée conforme au texte.*

Tous deux confondent ici & ailleurs les cohortes avec les manipules. Le mot Grec signifie un manipule, qui étoit un corps de 120 hommes, & après l'augmentation de la légion, d'environ 140 hommes. La cohorte avoit depuis Marius 5 jusqu'à 600 hommes; & du temps de Polybe elle étoit composée de trois manipules. Il est aussi important pour quiconque écrit sur l'art militaire des Anciens, de ne pas confondre les diférens corps qui composoient leurs armées, qu'il le seroit aujourd'hui à un Officier qui donneroit le plan d'une bataille, de savoir distinguer les compagnies d'avec les bataillons & les régimens.

Je me suis efforcé de trouver comment le Traducteur a pû satisfaire Mr Folard, & quelle liaison il y a entre la hauteur de la ligne & les cohortes en plus grand nombre sur le front. Il me semble que des cohortes en plus grand nombre qu'à l'or-

dinaire sur le front, devoient plutôt en diminuer qu'en augmenter la hauteur. Quel raport entre des colonnes & ces cohortes en plus grand nombre sur le front?

Pour représenter au Lecteur le vrai sens des mots Grecs, on n'a qu'à les traduire mot à mot. *Varron*, dit Polybe, *rangea l'Infanterie sur un front égal; il mit les manipules plus proches l'un de l'autre, ou fit les intervalles plus serrés qu'à l'ordinaire, & il donna aux manipules plus de front que de hauteur.*

J'ai dit souvent que les intervalles entre les manipules étoient égaux à leur front, parce-que ceux des Princes devoient s'y enchasser pour faire une ligne pleine. Ici Varron jugea à propos de diminuer le front des manipules, & de leur donner plus de profondeur. Il fallut donc nécessairement, à proportion de cette diminution du front, diminuer les intervalles; & c'est ce que Polybe dit fort distinctement. Il s'ensuivit de cette disposition, qu'après que les Princes s'y furent enchassés, Varron présenta à l'ennemi une ligne d'Infanrerie de moindre étendue, mais de plus grande profondeur qu'à l'ordinaire. On peut inférer de ce narré, qu'elle avoit plus de douze de hauteur, peut-être seize comme la Phalange; les manipules de 140 hommes étant rangés sur moins de front, que de hauteur.

Je n'aperçois point cette ressemblance, que Mr Folard a trouvée entre la disposition de Cannes, & celles que Xantippe opposa à Régulus, & Scipion à Annibal.

L'Hiſtorien marque expreſſément que ce fut pour les éléphans qu'on mit les manipules les uns derriére les autres, afin de laiſſer des iſſues à ces animaux par les intervalles. Auſſi prononce-t'il que la diſpoſition de Régulus n'étoit bonne qu'à cet égard, & qu'elle étoit d'ailleurs très mauvaiſe, contre un ennemi ſupérieur en Cavalerie. Il en fut de même à Zama, où 80 éléphans devant le front de l'armée ennemie, menaçoient les Romains. Polybe dit, que cette ſeule raiſon engagea Scipion à placer les manipules l'un à la queue de l'autre. Mais cet arrangement ne ſubſiſta pas long-temps. Dès qu'il fut délivré des éléphans, Scipion fit ſerrer les Haſtaires, & les fit charger : il ne fut plus queſtion de colonnes. Il auroit fallu que le Traducteur eût comparé le narré des batailles de Tunis, de Zama, & de Cannes : il auroit obſervé que les termes qui expriment le déplacement des manipules dans les deux premiéres, ſont tout à fait diférens de ceux que l'Hiſtorien employe pour cette derniére.

Le Chevalier fait des réflexions ſur une faute qu'il impute à Varron, & que Varron ne commet pas ; & il n'a pas aperçu celle qui fut la cauſe de la perte de la bataille pour les Romains. Si Varron avoit été attentif à conſerver ſur une même ligne les ailes & le centre de ſon armée : ou s'il avoit tenu ces trois parties de ſon front indépendantes l'une de l'autre, le centre n'auroit point entraîné chacune des ailes après ſoi

en les repliant, & cette armée entiére n'auroit point formé ce coin que les Afriquains prirent comme dans une tenaille.

L'explication que je donne de cette bataille, est entiérement conforme à l'exposé de Polybe; car former des conjectures, raisonner sur un doute, fonder là-dessus des observations, ce n'est rien faire; ainsi que le dit très-bien Mr Folard.

CHAPITRE VII.

De la bataille de Caphyes, entre les Achéens, & les Etoliens.

Hist. de Polybe, Liv. IV. Chap. 11 Comment. de Mr Folard, Tom. V. Liv. IV. Chap. 9.

LEs Etoliens ayant débarqué à Rhium traversèrent le territoire de Pharos, & de Tritée, villes alliées des Achéens, pour entrer dans le pays de Messène, qu'ils pillèrent & ravagèrent, sans alléguer aucune raison valable de leurs hostilités. Ils étoient commandés par Dorymaque. Les Achéens irrités des excès commis sur les terres de leurs Alliés, se rendirent aisément aux priéres des Messéniens, qui imploroient leur secours. Aratus ménagea si bien les esprits à la Diéte d'Egium, qu'on l'y nomma Général de l'armée dont la levée fut résolue.

Cet Aratus étoit un habile politique, un excellent homme de cabinet. Mais il étoit homme de guerre au-dessous du médiocre, manquant de sens froid dans le péril, & de

chaleur dans l'exécution de ses projets. Don Thuillier a fait à son sujet une bévue qui prouve le peu de connoissance qu'il avoit du Militaire Grec. *Quoiqu'il ait rempli le Péloponése de ses Trophées*, dit-il, *il est néanmoins certain que c'étoit un très-médiocre Capitaine.* Les Trophées dont Aratus remplit la Gréce étoient ceux que ses ennemis vainqueurs avoient érigés. Ainsi le sens est qu'il avoit rempli la Gréce de ses *défaites*, & qu'il étoit conséquemment, &c. Un pareil guide a du souvent égarer le Chevalier Folard. Megalopolis, qui étoit presque au centre du Péloponèse, fut marquée pour la place d'assemblée. Aratus envoya sommer les Etoliens de se retirer incessamment du Péloponèse, & leur déclarer qu'ils seroient traités en ennemis, s'ils ne déféroient pas à la sommation. Dorymaque, craignant d'avoir toutes les forces des Achéens sur les bras, promit tout ce qu'on voulut, & se mit effectivement en marche pour quitter le pays. Il fit prendre les devans à ses bagages, dont le butin faisoit la meilleure partie; & il les suivit comme s'il avoit eû réellement dessein d'embarquer ses troupes à Rhium. Aratus crut qu'il agissoit de bonne foi. Il congédia une partie de son armée, ne gardant avec lui que trois mille Achéens, avec trois cens chevaux, & les troupes qu'Antigone avoit laissées à Taurion, Général Macédonien, pour veiller à la sureté d'Orchomène. Avec cette petite armée il voulut cependant s'avancer jusqu'à Patra, dans le voisinage de Rhium, afin d'observer les Etoliens dans

leur retraite, & de leur ôter l'envie d'insulter les Alliés.

Il n'étoit encore qu'à Clitorium, c'est-à-dire au quart du chemin qu'il avoit à faire jusqu'à Patra, lorsqu'il reçut la nouvelle que Dorymaque & son armée avoient rebroussé, & qu'ils venoient à lui. Quoique surpris, le Général Achéen résolut de leur faire tête. Il vint placer son camp à Caphyes. Là il eût avis que Dorymaque tenoit le chemin d'Oligyrthe ; ce qui donnoit à l'Etolien de grandes plaines à traverser pour venir le joindre sous Caphyes. Il crut donc devoir quitter son camp de Caphyes, & s'aller poster le premier dans ces plaines. Il exécuta heureusement son dessein, & s'y trouva avec tout son monde, avant que les Etoliens y fussent arrivés. C'étoit un coup de partie, s'il avoit sçû en profiter. Mais, ainsi que le dit Polybe, la tête lui manquoit dans l'exécution. Au lieu de prendre ses avantages dans la plaine, de façon à attaquer l'avant-garde Etolienne, aussi-tôt qu'elle auroit débouché ; il sembla n'y être venu que pour s'y mettre sur la défensive. Il se posta derriére une riviére, devant laquelle il y avoit encore des fossés qu'on avoit creusés pour l'écoulement des eaux. Il agit en homme qui a peur, croyant faire merveille d'empêcher l'ennemi de venir à lui, sans réflechir, que ces mêmes désavantages qu'il lui donnoit, il les auroit contre soi-même, s'il avoit à attaquer. Si son dessein étoit d'engager le combat, comme cela paroit

par l'événement, il n'auroit pas dû attendre que les Etoliens eussent gagné les hauteurs d'Oligyrte. Il auroit dû considérer, *dit Polybe*, que le terrein plat & uni lui étoit le plus favorable, & que ses soldats, accoûtumés à combattre en Phalange, réussiroient aisément dans la plaine, à défaire l'armée des Etoliens, qui n'étant ni armés, ni exercés pour se battre en rang & en files, & en rase campagne, cherchoient les hauteurs & les lieux raboteux, où leur maniére de combattre & la nature de leurs armes leur donnoient de l'avantage. Don Thuillier disant précisément le contraire de cet exposé de Polybe, il étoit naturel que le Chevalier fut embarrassé d'entendre l'Historien Grec affirmer, qu'*Aratus auroit dû plutôt attaquer l'avant-garde que l'arriére-garde*. Cela ne lui étoit pas possible, *dit Mr Folard*, puisque l'ennemi étoit en pleine marche de retraite, & que l'armée Achéenne le suivoit en queue. Mr Folard n'avoit pas une idée claire des marches, & des mouvemens de part & d'autre. Les Etoliens n'étoient pas en pleine marche de retraite, puisqu'ils avoient fait plusieurs marches, pour venir aux Achéens, dans le dessein de les attaquer ; & l'armée Achéenne ne les suivit pas en queue, puisqu'elle étoit déjà dans la plaine, avant que les ennemis y fussent arrivés. Polybe exige, qu'Aratus ayant le dessein de combattre se fut mis en état d'attaquer l'ennemi aussi-tôt que son avant-garde se seroit présentée. Mais il ne se ménagea point cet avantage & se fit battre.

Mr Folard continue ainsi : *il faut donc entendre par le mot d'avant-garde le corps de bataille, ou une portie avant qu'il fut entré dans le défilé. Un terme*, dit-il, *qui offrira différens sens dans le Grec, où les termes militaires sont la plûpart équivoques, peut n'être pas rendu selon l'idée que l'Auteur y attache, ce qui est capable de confondre tout le sens d'un passage, & de le rendre presqu'inintelligible.* Mr Folard s'en prend à tort à la langue Grecque. Son Traducteur & lui sont dans le cas d'un Allemand, qui liroit les Mémoires du Maréchal de Turenne, sans entendre autrement le François, qu'à l'aide d'un Dictionaire. On peut prouver qu'il n'y a pas dans Polybe la plus légére équivoque dans les termes. Polybe est quelquefois très-concis, sur-tout dans les deux premiers Livres, qui ne sont que des Abrégés. Il suppose quelquefois des connoissances militaires dans son Lecteur; & en indiquant de grandes manœuvres, il se dispense d'en détailler toutes les petites particularités. Ici, lorsqu'il dit que les Armés à la légére, détachés de l'armée d'Aratus, avoient entamé l'arriére-garde des Etoliens, il compte que le Lecteur sent de lui-même, que la riviére, dont il a dit qu'elle couvroit l'armée d'Aratus, étoit guéable; sur-tout ayant remarqué que la dificulté n'étoit pas tant dans la profondeur de la riviére, que dans des fossés & d'autres inégalités de terrein, qui bordoient le ruisseau dans l'endroit où il étoit campé. Mr Folard, qui admire beaucoup Polybe,

quoiqu'il ne le connoiſſe qu'au travers d'une mauvaiſe Verſion, lui reproche de n'avoir pas marqué comment ces troupes avoient paſſé ce ruiſſeau. Il dit que c'eſt un défaut qui ne ſouffre aucune excuſe. Outre que l'on n'eſt pas aſſés au fait de la carte de ces environs, il me ſemble qu'on doit lui pardonner ce défaut, ſi ç'en eſt un, en faveur de la juſteſſe & de l'ordre avec lequel il continue de faire le récit de cet événement. Polybe ne prévoyoit pas que ces pays ſi bien connus de ſon temps ſeroient un jour abſolument ignorés.

Les Etoliens en entrant dans la plaine furent bien ſurpris, d'y voir déjà les Achéens campés au-delà du ruiſſeau qui étoit d'un abord très-dificile. Quoiqu'ils fuſſent venus exprès pour les attaquer, ils en perdirent l'envie. Reconnoiſſant le danger dans lequel ils s'étoient imprudemment jettés, & qu'ils auroient payé cher, ſi Aratus avoit été un habile homme, ils ne penſèrent plus qu'à gagner au plus vîte les hauteurs d'Oligyrte, & à quitter la plaine. Ils la traverſèrent donc en préſence des Achéens, & dans le meilleur ordre du monde, très-ſatisfaits, à ce que Polybe dit, qu'on ne vint pas les troubler dans leur marche, ni les forcer à combattre.

Pendant cette marche des Etoliens, Aratus reſta tranquillement dans ſon poſte. Mais auſſi-tôt que l'avant-garde des Etoliens eût gagné la pente de la montagne, & que la Cavalerie, qui faiſoit leur arriére-

garde, se fut aprochée du pied de la hauteur, il se mit en tête d'entamer l'ennemi; & il fit alors la faute que Polybe lui reproche si judicieusement, savoir d'attaquer les Etoliens à leur avantage. L'exécution fut aussi mal conduite que le dessein étoit mal conçu.

Il détacha d'abord sa Cavalerie & ses troupes-légéres, au nombre de 500 combattans, sous le commandement d'Episstrate, avec ordre de tomber sur l'arriére-garde, & d'engager l'action. Lorsque la Cavalerie Etolienne vit cette troupe à sa portée, elle n'en continua pas moins son chemin en bon ordre, afin de gagner le pied de la montagne, où elle avoit l'avantage d'être soutenue par l'Infanterie.

Aratus s'imagina que cette Cavalerie craignoit de s'engager; & sans faire réflexion sur le but qui lui faisoit poursuivre sa marche, il crut avoir beau jeu s'il soutenoit son détachement. Pour cet effet, il ordonna aux soldats des ailes de se détacher de la Phalange, au nombre de 1500, & d'aller proptement joindre la premiére troupe. Lui même il suivit avec la Phalange, faisant faire à droite, & marcher par le flanc. Mais tout cela se fit à la hâte, & en courant. Voilà donc toute l'armée Achéenne en mouvement; la Cavalerie & les troupes-légéres en avant, & assez proche de l'ennemi; un détachement de 1500 hommes en chemin, & encore éloigné de cette premiére troupe; & enfin à une certaine distance de là, toute la Phalange en mar-

che vers les hauteurs, où les Etoliens eûrent tout le tems de se mettre en bataille, pour recevoir & charger ces différens corps qui venoient successivement. Polybe n'a-t'il pas raison de dire que la tête tourna à Aratus?

Ni Don Thuillier, ni Mr Folard, n'ont compris cette manœuvre de la Phalange. La Version dit : *puis tourna promptement toute l'armée sur une des aîles*, sans marquer le désordre & la précipitation des Achéens, que l'Historien note. Mr Folard croit qu'étant en marche, la Phalange avoit fait un quart-de-conversion pour faire front aux Etoliens. C'est l'idée rendue dans son plan, qui la fait marcher en ordre de bataille vers les hauteurs. Tout cela se fit, selon lui, pendant le combat de la premiére ligne, qui pourtant, à ce que Polybe marque, n'avoit point encore été engagée. Le simple narré de l'Historien montre, que Mr Folard ne l'a point entendu, & qu'il ne connoissoit pas assez les évolutions de la Phalange.

Il y avoit deux diférentes façons de mettre la Phalange en mouvement, sçavoir, par l'*Epagogue*, & par la *Paragogue*; comme s'expriment les Tacticiens Grecs. On donnoit le nom d'*Epagogue*, à la Phalange, soit qu'elle partit toute entiére, & qu'elle s'avançât en front de bandiére; soit qu'elle marchât par sections, plus ou moins grandes, selon le terrein, & la disposition du Général. Alors la section qui étoit à l'une ou à l'autre aile marchoit en avant;

les autres après avoir fait à droite ou à gauche défiloient successivement vers la place que la premiére venoit de quitter, se remettoient, & suivoient en queue; ce qui formoit la colonne. On donnoit le nom de *Paragogue* à la Phalange, lorsque ayant fait un à droite, ou un à gauche, elle marchoit toute entiére par son flanc. La *Paragogue* étoit la méthode la plus simple, & la plus ordinaire aux Anciens, pour faire marcher une troupe; aussi fut-ce de cette maniére là que la Phalange se mit ici en marche. On distinguoit la *Paragogue* droite, & gauche, selon que les Chefs de files qui occupoient les flancs étoient à la droite ou à la gauche.

Pendant ces mouvemens des Achéens, la Cavalerie Etolienne étoit entiérement hors de la plaine, & elle avoit gagné le terrein de la montagne, dont la pente étoit d'une assés grande étendue. Il faloit la monter jusqu'au sommet, & la descendre pour aller à Oligyrte. Polybe dit clairement que la Cavalerie se mit en bataille sur la pente, à peu de distance du pié de la montagne, *ayant un peu monté la pente au-dessus du pié de la montagne.* Au lieu que la varsion de Don-Thuillier porte *au pié de la montagne.*

L'Infanterie qui avoit vû d'en haut tous les mouvemens des Achéens, retourna d'abord sur ses pas. Encouragée par le cri des Cavaliers, elle se hâta de descendre du sommet qu'elle avoit déjà atteint. A mesure qu'elle arrivoit, elle se formoit à la droite & à la gauche de la Cavalerie, sur la pente

de la montagne. Cette manœuvre de l'Infanterie ne put pas se faire avec tout l'ordre requis. Aussi Polybe dit-il qu'elle ne fit que s'attrouper, & se joindre à la hâte aux flancs de la Cavalerie, à mesure qu'elle descendit des hauteurs.

Mr Folard, parlant de la disposition de l'armée Etolienne, débite des conjectures singuliéres. ,, En attendant, *dit-il*, ils occu-
,, pèrent la plaine, qui faisoit l'entrée de la
,, vallée, leurs ailes flanquées de part &
,, d'autre par les hauteurs; leur Infanterie
,, ayant joint peu de temps après, fut pos-
,, tée sur le sommet & sur la pente jusqu'à
,, la Cavalerie, qui faisoit le centre de la
,, ligne." Il n'y a rien dans Polybe qui donne lieu à ces imaginations. On parle des hauteurs que l'avant-garde avoit atteintes, sans faire la moindre mention de vallées, ni de défilés, où la Cavalerie eût été rangée. Il semble que les mesures que les Etoliens prirent sur le champ avec beaucoup de présence d'esprit, valent bien la savante disposition de Mr Folard.

Les Etoliens n'attendirent pas même, que toute l'Infanterie fut arrivée & mise en bataille. Voyant les Achéens, en si petit nombre, & les corps détachés de la Phalange restés en arriére; ils conçurent eux-mêmes le dessein de les attaquer, avant qu'ils fussent joints par ce détachement, qu'on voyoit de loin faire toute la diligence possible pour venir à temps. Aussi-tôt donc qu'il y eût assés de monde ensemble pour entamer l'affaire, les Etoliens se formèrent en se serrant

en rangs & en files, & vinrent charger la Cavalerie, & les troupes légéres des Achéens qui étoient le plus en avant. Le combat fut opiniâtre, & les Achéens firent tout au monde pour se soûtenir jusqu'à l'arrivée du secours qu'ils savoient tout proche. Dès qu'ils virent l'Infanterie Etolienne se mettre en devoir de joindre la Cavalerie, ils auroient dû faire un mouvement rétrograde, & attendre le détachement des pesamment Armés. Mais outre l'avantage du nombre, les Etoliens avoient celui de la hauteur, & du poids du choc. Les Achéens poussés de haut en bas plièrent, & fuirent en déroute, les Etoliens à leurs trousses. Ils rencontrèrent bientôt en chemin l'autre corps détaché de l'armée; mais il étoit en désordre, s'étant trop hâté pour arriver à temps. Il étoit peu en état de rétablir le combat par une bonne contenance. Au-contraire, effrayé par le malheur des fuyards qui se précipitoient sur ses rangs, il tourna lui-même le dos. Polybe remarque que dans cette bataille, il n'y eût en tout que cinq cens hommes qui furent aux mains avec l'ennemi, & qu'il y en eût pourtant d'abord plus de deux mille qui prirent la fuite.

Ces mots font connoitre que la premiére troupe qui fut aux mains avec l'ennemi, montoit à 500 hommes, & que le détachement qui prit la fuite sans combattre, étoit composé de plus de quinze cens hommes. Don Thuillier confond tout cela. *Ce qui fit*, dit-il, *qu'environ cinq cens Achéens demeurèrent sur la place.*

Les

Les Etoliens firent alors, *dit Polybe*, ce que la conjoncture demandoit. Ils se mirent à la poursuite des Achéens, avec de grands cris. La Phalange étant encore en entier, & ayant Aratus à sa tête, auroit pû par un bon effort rétablir les affaires. Aussi les fuyards se refugièrent-ils tous vers elle, dans l'espérance de la trouver en bon ordre & dans son premier poste. Mais comme elle étoit en ordre de marche, & qu'elle s'avançoit même en confusion pour prendre part au combat, ceux des fuyards qui s'étoient tenus encore ensemble, perdirent la confiance & se séparèrent. Une partie quitta le grand chemin pour chercher à toute bride une asyle dans les villes voisines. Les autres augmentèrent la confusion de la Phalange, où l'épouvante fut bientôt générale. Aratus perdit la tramontane, tout se dispersa, & auroit été taillé en piéces, si Orchoménes & Caphyes avoient été plus éloignées.

„ Lorsqu'ils se retirèrent vers le corps „ de leur armée, avec espérance de le „ trouver encore dans l'avantage de son „ poste, la fuite des Achéens se fit en assés „ bon ordre, de maniére même à pouvoir „ aisément se remettre. Mais voyant que la „ Phalange avoit quitté sa premiére posi- „ tion, & qu'elle étoit en marche sur une „ longue colonne, les rangs & files con- „ fondus ; une partie se débanda d'abord, „ & se mit à fuir vers les villes voisines; l'autre „ tomba sur les hommes de la Phalange, & „ les renversa : de sorte qu'il ne fut nulle-

„ ment befoin de la préfence de l'enne-
„ mi. Eux-mêmes s'effrayèrent & prirent
„ la fuite en déroute. " Cette verfion prévient les difficultés que Mr Folard forme contre le récit que lui a donné le Bénédictin.

Polybe obferve que la longue paix avoit gâté la difcipline des Achéens, au point que Timoxéne annonça d'avance le mauvais fuccès de la guerre. Aratus qui en eût meilleure opinion, fe mit à la tête de l'armée. La mauvaife conduite qui le fit battre en détail, excufa la lâcheté des troupes, & l'on s'en prit à fon incapacité de la honte de la défaite.

La defcription & le plan que Mr Folard donne de ce combat de Caphyes, font entiérement diférens de ce récit original. On y voit les Etoliens, de même que cette troupe de 500 Achéens, comme deux armées rangées en bataille; la Cavalerie poftée dans la plaine devant une vallée, & la Phalange faire un quart de converfion, & s'avancer en bataille. Son Traducteur n'a pas entendu Polybe. Il oublie dans fon plan de marquer ce fecond détachement de plus de 1500 hommes, fur lequel la premiére troupe fe replia. Il n'y avoit rien de plus effentiel, que d'indiquer cette portion de l'armée Achéenne. Avec tant de raifon de fe plaindre de l'obfcurité de la traduction, Mr Folard n'en a pas moins fuivi fa coûtume ordinaire, de dreffer le plan de la bataille.

CHAPITRE VIII.

De la Bataille de Mantinée, entre Philopœmen, & Machanidas.

Hiſtoire de Polybe. Liv. IX. Chap. 7 Tom. VI. p. 129.

PHilopœmen fut le chef de la ligue des Achéens. (On nomma ainſi la confédération de pluſieurs peuples de la Grèce qui ſe gouvernoient ſuivant les anciennes loix.) Ses talens militaires l'ont rendu reſpectable à tous les gens du métier. Il prit les armes contre Machanidas, Roi des Lacédémoniens, dont l'ambition menaçoit la liberté du Péloponèſe. Ayant aſſemblé les troupes des villes confédérées, il les diſciplina, & les exerça pendant huit mois, avec tant de ſoin & de ſuccès, qu'il oſa les mener contre un ennemi aguerri. Mantinée, ville fameuſe par la victoire d'Epaminondas, & voiſine du pays des Lacédémoniens, fut la place d'aſſemblée qu'il choiſit. Il ſçavoit bien que Machanidas, au premier bruit de ſa marche, ne tarderoit pas d'accourir pour le combattre. De tout temps celui ci avoit ſouhaité cette priſe d'armes de la part des Achéens, comme le prétexte d'une guerre, dans laquelle il eſpéroit de renverſer leur République. On connoit par la complaiſance avec laquelle Polybe raſſemble & anime les détails de cette courte & brillante campagne, qu'il prenoit un intérêt particulier au Héros.

Il a écrit la vie *de ce dernier des Grecs.* Mais ce morceau a péri; & nous n'en avons que ce que Plutarque en a choisi & habillé à sa maniére. Cette bataille de Mantinée est dans un Fragment qui a beaucoup de lacunes, & que les copistes nous ont transmis très fautif. Je l'ai étudié avec le secours des autres militaires Grecs; & j'ai évité soigneusement de rien admettre par conjecture.

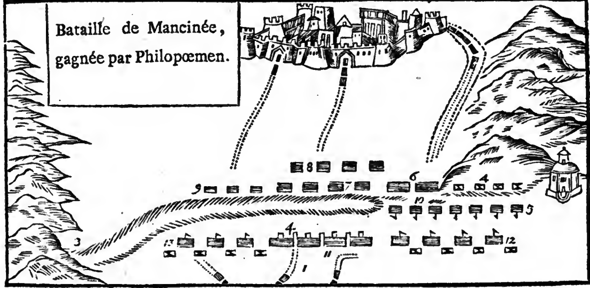
Machanidas marqua la ville de Tégée, pour rendés-vous à ses troupes. Tégée étoit la ville la plus voisine de Mantinée. Il les prépara à une bataille, qui devoit être décisive. Le lendemain à l'aube du jour, il se mit en marche droit vers Mantinée. Toute l'armée forma trois colonnes : celle du centre fut composée de la Phalange, (1) à la tête de laquelle il se mit lui-même : celles de la droite & de la gauche furent formées par la Cavalerie, & par l'Infanterie-légére, toutes troupes étrangéres, qu'il avoit à sa solde. Il ordonna que les têtes des colonnes ne s'avançassent pas dans la marche, l'une devant l'autre, & qu'elles gardassent bien leurs distances. Ces trois colonnes furent suivies d'un grand train de catapultes, de balistes, & de chariots chargés de toutes sortes de traits.

Comme les armées Grecques tachèrent de s'approcher, & d'en venir aux mains, on voit rarement qu'elles ayent fait usage de ces machines pour un jour de bataille : quoiqu'on auroit pû s'en servir avec avantage en plusieurs occasions; sur-tout dans les affaires de poste, dans les attaques des camps,

& dans les paſſages des fleuves. Alexandre les mit en œuvre au paſſage d'une riviére contre les Thraces, & s'en trouva bien. Au paſſage du Granique, il n'en eût point. On fit plus d'uſage de cette artillerie dans le bas-Empire. Elle devint plus néceſſaire à meſure que la diſcipline & la valeur des troupes Romaines avancèrent vers leur décadence. On prit pour raffinement dans l'art militaire tout ce qui s'écarta des premiéres inſtitutions. On crut que cet art n'eſt que la ſcience de faire beaucoup de mal, de cauſer de grandes pertes; & on ſe félicita de la découverte des plus terribles inſtrumens de deſtruction. On voit cependant que les nations les plus éclairées ont été celles qui ont mis à la guerre toutes leurs reſſources dans la tête des Généraux, & dans le courage éprouvé des ſoldats. Les Barbares ont eu au contraire les premiers les chariots à faulx, les éléphans, les engins monſtrueux. Machanidas, uſurpateur dans la Gréce, trainoit cet apareil de guerre, plutôt par faſte que pour ſon utilité. Il n'en tira aucun ſervice en cette journée.

Au premier avis de la marche de Machanidas, Philopœmen, dont l'armée étoit dans les murs de Mantinée, prit le parti de ſortir de la ville, & de ſe ranger en bataille, ſur un terrein qu'il avoit choiſi depuis long-temps pour y attendre l'ennemi. Il y avoit devant la ville une large plaine, qui étoit des deux côtés bordée par des montagnes. C'étoient des hauteurs vers l'orient qui commençoient tout près de la ville, &

qui s'étendoient à environ un Mille dans la plaine. A côté de ces hauteurs il y avoit un chemin, qui menoit de la ville (2) au Temple de Neptune. Il étoit bâti à peu-près là où ces hauteurs se perdoient. Du pied des montagnes, de l'autre côté qui en étoit fort éloigné, il sortoit une ravine, (3) pleine d'eau en hyver, & séche en été, laquelle traversoit toute la plaine jusqu'aux hauteurs où étoit le Temple de Neptune. Les marges de cette ravine étoient d'une pente fort douce; & la ravine elle-même ne s'aperçevoit guéres, à moins que l'on n'en fut tout près. Philopœmen marcha pour occuper ce poste. Son armée sortit en trois colonnes, de trois différens endroits de la ville. La gauche fut composée de l'Infanterie-légére, suivie de la Cavalerie-légére soudoyée, connue sous le nom de Tarentins, & d'un corps de Cuirassiers, espèce d'Infanterie moyenne, entre les pesamment Armés de la Phalange, & les Armés à la légére. Un corps d'Illyriens marcha à la queue. Cette colonne avoit ordre de marcher le long du chemin qui conduisoit au Temple de Neptune. La Phalange forma la colonne du centre, & la Cavalerie pesamment armée des Achéens fit la colonne de la droite. On n'observa cet ordre dans la marche, que pour la facilité de se mettre en bataille. Dès que l'Infanterie-légére eût gagné la ravine, elle monta les hauteurs, & se rangea sur la pente; (4) la Cavalerie défila ensuite, & se posta devant cette Infanterie, (5) au pied de la mon-


Bataille de Mancinée,
gagnée par Philopœmen.
8
9
7
6
4
10
5
3
13
4
12
1
11

tagne, & s'étendit même à la droite, au-delà de la ravine qui aboutiſſoit à cette hauteur. Elle étoit rangée ſur huit de hauteur, à la maniére des Grecs. L'Infanterie cuiraſſée ſe poſta à côté des troupes légéres, (6) & s'étendit derriére la ravine avec les Illyriens. Cette ligne de troupes forma la gauche de l'armée Achéenne.

La Phalange (7) s'étendit juſqu'à la Cavalerie, & compoſa de cette façon le centre, & la droite placée également derriére la ravine qui couloit le long de la ligne. La Phalange fut rangée à la Romaine, & d'une maniére tout-à-fait neuve pour les Grecs. Philopœmen en fit deux lignes, avec des intervalles entre chaque ſection (8) qui étoit de ſeize files. Celles de la ſeconde étoient vis-à-vis les intervalles de la premiére ligne. La Cavalerie peſamment armée des Achéens avoit l'aile droite, (9) qui étoit à découvert. Ce fut de cette maniére que Philopœmen ſaiſit tous les avantages du terrein.

Il avoit étudié cette partie du Général & de l'Officier avec une avidité particuliére. Comme ſi la Gréce entiére avoit été le théâtre où il devoit ſe préparer à repréſenter, il l'avoit parcourue en obſervateur. Quand il trouvoit un terrein ſinguliérement diſpoſé, il s'y arrêtoit; & travaillant d'imagination ſur toutes & chacune de ſes parties, il ſe figuroit qu'il avoit ou à attaquer, ou à ſoûtenir combat, ou à faire retraite, ou à pourſuivre, avec des troupes dont il varioit dans ſa tête le nombre & l'eſpéçe.

Lorſqu'il parvint au commandement général, on pouvoit dire qu'il avoit combattu dans tous les champs de bataille, pratiqué toutes les fineſſes de l'art, mis en œuvre toutes les reſſources du métier.

Il ſe propoſa de commencer l'attaque avec ſa Cavalerie-étrangére, rangée au pied de la montagne à ſon aile gauche. C'eſt pour cela qu'il l'avoit ſoûtenue de toute ſon Infanterie-légére, & qu'il s'étoit mis lui-même à ſa tête. Il avoit établi une eſpèce de pont, & aplani le ravin, (10) devant lequel une partie de cette Cavalerie s'allongea, tant pour la retraite, que pour donner encore le moyen à ſon Infanterie-cuiraſſée, de venir au ſecours en cas de beſoin. Ayant fortifié ſi conſidérablement cette gauche, il ſe promit de ce côté l'avantage ſur l'ennemi. Il raiſonna enſuite ſur ces deux ſuppoſitions; 1o qu'il battroit d'abord l'ennemi, & qu'ayant enlevé cette aile, une partie de ſes troupes pourroit prendre la Phalange de flanc & à dos; tandis que ſa propre Phalange tâcheroit d'attaquer en front. 2o. Que ſi même il ne renverſoit pas d'abord l'ennemi, le combat s'échaufferoit, & la Phalange des Lacédémoniens emportée par l'impétuoſité qui lui étoit propre, ſe porteroit en avant pour charger la ſienne. Il eſpéra alors, qu'ayant le ravin à paſſer, leur ordonnance ſe romproit, & perdroit ſa force, qui conſiſtoit dans une attaque ſerrée & unie. Mais il ne compta pas ſur un troiſiéme cas; ſçavoir que toute ſa gauche pouvoit être battue & empor-

tée, & qu'en ce cas Machanidas auroit ſur lui l'avantage qu'il eſpéroit mettre de ſon côté. Philopœmen ſe fia trop ſur la bonté de ſes troupes, & courut riſque de payer cher ſa confiance. Polybe dit qu'on avoit blamé Philopœmen, d'avoir placé ſa Phalange derriére un ravin, qui devoit lui être à lui-même un obſtacle, au cas qu'il lui fallut charger & pouſſer l'ennemi. C'eſt la faute qu'il a reprochée à Aratus à la journée de Caphyes. Ici Polybe trouve la conduite de Philopœmen admirable, ſoit que les Lacédémoniens attaquaſſent les Achéens ſans craindre ou prévoir le ravin, ſoit qu'ils priſſent le parti de la retraite. Dans l'un ou l'autre cas, ils devoient avoir du déſavantage ; car ou ils ſe feroient préſentés rompûs & en déſordre aux Achéens qui les attendoient ; ou leur retraite en les couvrant de honte, auroit expoſé leur arriére-garde.

Philopœmen, en rangeant ſon Infanterie à la maniére des Romains, ne dérangea pas pour cela l'ordonnance de la Phalange. Ayant mis la ravine devant ſoi, il avoit toujours le temps, au cas que les circonſtances l'euſſent demandé, de ſe mettre dans l'ordre de la Phalange, par un ſimple mouvement de la ſeconde ligne en avant. Il ne perdit rien de ce côté-là, & il ſe procura en même-temps les avantages que la légion avoit ſur la Phalange ; c'eſt-à-dire d'avoir des corps prêts à agir indépendamment l'un de l'autre pour ſe porter où ſeroit beſoin, ſans déroger l'ordre, & de pou-

voir ruser avec eux sur l'une ou l'autre aile. Ayant couvert sa grosse Infanterie par le ravin, que les Lacédémoniens ne pouvoient franchir sans s'exposer, il prévit que les grands coups se fraperoient aux ailes. Il lui fut donc important de se ménager des corps séparés, comme autant de réserves pour parer aux différens incidens. C'est pour cela qu'il ne toucha point à sa droite, qu'il crut assés assurée par le ravin, & par la Cavalerie Achéenne qui flanquoit son Infanterie.

Attendant l'ennemi dans cette position, il harangua ses troupes. *Ce jour*, leur dit-il, *décidera, si vous serés libres, ou esclaves.* De pareils discours faisoient plus d'impression sur les Grecs, que les promesses des plus grandes récompenses.

On vit alors l'armée de Machanidas s'avancer dans l'ordre de la marche. Il s'approcha de plus en plus, sans faire aucunes dispositions pour se mettre en bataille. Comme la grande colonne que formoit la Phalange en marche, (1) se porta directement vers la droite de l'armée Achéenne; Philopœmen s'imagina, que Machanidas ayant peut-être choisi un ordre de bataille moins commun, & fortifié la tête de sa colonne de tout ce qu'il y avoit de plus brave dans son armée, il vouloit attaquer d'abord sa droite, ou son centre, en faisant un peu biaiser cette colonne, à l'imitation d'Epaminondas. Cependant ces considérations ne lui firent pas changer de position. Restant sans s'ébranler dans son poste, il vou-

lut auparavant s'éclaircir du deſſein de l'ennemi. Machanidas s'étoit avancé avec la tête de ſa colonne, preſque au-delà de la diſtance que les Anciens jugeoient néceſſaire pour ſe déployer en préſence de l'ennemi, ſans courir de riſque; lorſque tout d'un coup la colonne de la droite compoſée des troupes-légéres, tant Infanterie que Cavalerie, fit à droite, (11) & ſe forma en ligne vis-à-vis de la Cavalerie & des troupes-légéres (12) de la gauche des Achéens. En même-temps la ſection de la Phalange, qui étoit à la tête de la colonne, fit un à droite, & marcha par ſon flanc, les autres ſections s'avancèrent auſſi, & ſuivirent la premiére; deſorte qu'en peu de temps toute la ligne fut formée parallélement à celle des Achéens. La Cavalerie (13) & les troupes-légéres de la colonne gauche s'établirent vers la gauche, pour couvrir de ce côté-là le flanc de la Phalange. La Cavalerie fut rangée avec des intervalles, derriére laquelle l'Infanterie-légére fut placée en gros pelotons. Lorſque tout fut à ſa place, Philopœmen s'attendit à tout moment, que les Lacédémoniens ſelon leur coutume ſe jetteroient bruſquement en avant pour charger ſa Phalange. Mais il fut bien ſurpris, quand il vit toute leur armée faire halte, & bien-tôt après des intervalles s'ouvrir entre les ſections de la Phalange, deſquels ſortirent en avant de la ligne des (14) catapultes de toute eſpéce, avec des gens deſtinés à les ſervir. Il comprit alors, que Machanidas ayant connu le terrein auſſi

bien que lui, s'étoit attendu à le trouver dans ce poſte, & que par cette raiſon il s'étoit pourvû d'un grand train de machines, afin de l'en déloger à l'aide d'une pluye de pierres qu'il jetteroit ſur la Phalange; ſachant bien qu'elle n'oſeroit paſſer le ravin en ſa préſence, de peur de lui donner le même avantage, que Philopœmen croiroit s'être procuré par ſa poſition. Le Général Achéen ne ſe déconcerta point. Sentant la néceſſité d'empêcher le jeu de ces machines, il s'avança à la tête de ſes Tarentins, & les fit ſuivre d'un corps d'Infanterie-légére, avec ordre que pendant qu'il ſeroit aux mains, partie ſe détachât contre les gens occupés à pointer les catapultes, & partie ſe répandit ſur tout le front, d'où elle accableroit de traits ces Artilleriſtes. Il ſçavoit bien que la Phalange ne s'avanceroit pas contre ſes tireurs, ou qu'en ce cas elle empêcheroit le jeu des machines. Il eſpéra en même temps, qu'il occuperoit ſi bien toute la droite ennemie, que Machanidas n'oſeroit détâcher du monde pour ſoutenir ſes hommes d'artillerie & leurs batteries. Il raiſonna juſte en partie. Les Lacédémoniens perdirent l'envie de ſe ſervir de leurs catapultes, dès qu'ils les virent attaquées. Toute l'attention ſe porta ſur le combat des ailes; & ce fut à lui de décider de la victoire. La plaine favoriſant les combattans, il ſe fit de part & d'autre des prodiges de valeur & d'adreſſe. Les Tarentins de Machanidas s'étoient de même portés en avant à l'approche de l'ennemi. On

pouſſa, & l'on fut repouſſé ; & à meſure que la victoire panchoit de l'un ou l'autre côté, les corps des troupes-légéres, deſtinées à ſoûtenir la Cavalerie, ſe détachèrent pour venir à leur ſecours. En peu de temps toutes les troupes-étrangéres de part & d'autre furent aux priſes. Le Lacédémonien ayant remarqué, que Philopœmen avoit jetté toute ſon Infanterie-étrangére ſur ſa gauche, & que la Cavalerie Achéenne de l'autre aile ne branloit point, il fit venir par derriére, de la gauche à la droite, toute cette Infanterie-légére qu'il avoit poſtée pour ſoûtenir la Cavalerie de ſa gauche. Le Général Achéen vit la manœuvre, qui alloit ôter l'égalité du combat à ſon aile engagée, & il ordonna aux Cuiraſſiers, & aux Illyriens de paſſer le ravin, & de charger. Pendant ce temps-la les deux Phalanges & la Cavalerie de l'autre aile reſtèrent dans l'inaction. Incertaines de quel côté la victoire ſe tourneroit, elles attendoient à ſe mouvoir que l'ennemi quittant ſon terrein, leur permit de paſſer le ravin ſans deſavantage. Il arriva alors à Philopœmen ce qu'il ne ſemble pas qu'il eût prévû. Les Tarentins de Machanidas firent mieux que les ſiens, dont il vit inſenſiblement l'ardeur ſe rallentir ; & malgré tous ſes efforts pour les ranimer, il eût le déplaiſir de les voir tourner le dos, & prendre la fuite. Illyriens, Cuiraſſiers, Tarentins, tout lâcha le pied. La marge du ravin, qu'il avoit eû la précaution d'applanir du côté de la montagne, ſervit de pont, & aux lâches qui ſachant la

ville de Mantinée bien proche, coururent s'y mettre à couvert, & aux vainqueurs pour les y pourſuivre.

Cet incident, qui auroit fait tourner la tête à un Général médiocre, n'altera ni le ſens-froid, ni le coup-d'œil de Philopœmen. Il abandonna des gens qu'il ne pouvoit pas arrêter, & ſe mit à la tête de ſa Phalange, qu'il raſſura par la confiance qu'il ſçut affecter. Il fit ſans aucune aparence de chagrin, ſes diſpoſitions pour recevoir de front la Phalange des Lacédémoniens; & il ſe prépara en même-temps à s'oppoſer au vainqueur, qu'il s'attendit d'un moment à l'autre à voir revenir avec une partie de ſes troupes, fondre ſur ſes flancs & ſes derriéres. L'imprudente conduite de Machanidas, qui avoit agi juſqu'alors avec beaucoup d'habileté, le ſauva d'une défaite, dont peut-être toute ſon habileté ne l'auroit pas garanti. Après avoir enlevé & diſperſé toute l'aile gauche Achéenne, le Spartiate auroit dû abandonner les fuyards, & ſe jetter avec la plus grande partie de ſon monde ſur les derriéres des Achéens, dans le même tems que la Phalange auroit chargé leur front. Philopœmen le craignoit, & il diſſimula ſa crainte. Mais emporté par une fougue de jeune homme, Machanidas pourſuivit l'ennemi battu, juſqu'aux portes de Mantinée, éloignée du champ de bataille d'environ un Mille. L'Achéen profita de cette faute en habile homme. Voyant que le terrein que ſa gauche avoit occupé, étoit vuide, de même que celui de la droite de l'ennemi, il ordonna

ſur le champ à toutes les ſections de ſa premiére ligne de faire à gauche, & de marcher vite par leur flanc, pour occuper le terrein juſqu'à la hauteur, à laquelle il avoit appuyé cette aile. Les ſections de la ſeconde ligne s'avancèrent auſſi pour s'aligner aux autres. Ces mouvemens ſe firent avec une promptitude admirable, & avec toute l'attention du Chef, & des Officiers particuliers des ſections, à garder leurs diſtances. En donnant ainſi à ſa ligne la même étendue qu'elle avoit avant le malheur de ſa gauche, Philopœmen coupa le retour à Machanidas; & il ſe vit en état, en débordant conſidérablement les Lacédémoniens, de les prendre de la même maniére dont il avoit craint d'en être pris. Il donna ordre en même tems à l'oncle (*a*) de notre Hiſtorien, nommé auſſi *Polybe*, de rallier promptement tout ce qu'il pourroit trouver d'Illyriens, de Cuiraſſiers, & de Tarentins diſperſés, d'en former un corps, & de ſe poſter près de la hauteur derriére ſa gauche, tant pour lui ſervir de corps de réſerve, que pour garder le paſſage du ravin, en cas qu'on ſe mêlat avec les Lacédémoniens. Ceux-ci étoient reſtés immobiles dans leur poſte, juſqu'au grand ſuccès de Machanidas. Alors croyant n'avoir qu'à ache-

(*a*) Don Thuillier traduit; *Il m'ordonna auſſi de rallier tout ce qui étoit reſté d'Illyriens.* Comme ſi c'etoit Polybe, notre auteur, qui, préſent à la bataille, eût reçu ſes ordres de Philopœmen. Il ne s'eſt pas rappellé que notre Polybe nacquit trois ans après cet événement; cette bataille s'étant donnée l'an 547 après la fondation de Rome.

ver de vaincre, ils s'avancèrent pour charger. Philopœmen, qui s'étoit formé aussi promptement qu'il étoit possible, s'étoit déjà proposé de profiter de l'absence de Machanidas; & comme ses Achéens, qui appréhendoient peut-être comme lui le retour du Lacédémonien, marquoient une grande impatience de combattre, il étoit sur le point de passer lui même le ravin, lorsqu'il s'apperçut des mouvemens de la Phalange ennemie. Il retint alors ses soldats, donna vîte ses instructions aux Officiers de la gauche, dont il se promit beaucoup, & attendit l'ennemi de pied ferme. Les Lacédémoniens sans ordre ni signal s'avancèrent à grands pas, les piques en état. Le ravin ne les arrêta point. La descente en étant assés facile, ils s'y jettérent avec impétuosité. Les Achéens ne leur cédoient point en bravoure; & aussi-tôt que Philopœmen eût donné le signal, ils chargèrent si vivement de haut en bas, qu'ils rompirent l'ennemi, lequel fut pris en même-temps en flanc & à dos, par les sections de l'aile gauche, qui passèrent le ravin, dans l'endroit où il étoit applani. Toute cette Phalange fut mise en désordre. Une partie, prise dans le ravin & hors d'état de tenir ses rangs serrés, périt dans le fond du fossé; & l'autre, obligée de rebrousser, prit la fuite, & fut poursuivie par les Achéens, qui en firent un grand carnage. Tout étoit déja perdu, quand Machanidas, à la tête de ses Tarentins, revint de la poursuite. Désespéré de sa faute, il crut avoir encore une ressource dans l'affection de

ses

ses troupes étrangéres ; il les assembla autour de lui, & en formant une grosse colonne qu'il conduisit au trot, il & se mit en tête de passer sur le ventre aux Achéens, & de s'ouvrir un chemin au travers d'une armée, qu'il supposoit dispersée & occupée à la poursuite. Mais Philopœmen avoit prévu tout ce que son ennemi pouvoit tenter. Aussi-tôt qu'il eût vû la Phalange fuir en désordre, il fit plusieurs détachemens, tant pour fortifier Polybe, qui gardoit le passage près de la hauteur, que pour occuper d'autres postes le long du ravin, afin d'observer le retour du Lacédémonien. Lui-même, avec quelques Officiers Généraux, se tint sur l'autre bord du fossé, à portée de remarquer toutes les mesures que son ennemi pourroit prendre, pour sauver sa propre personne. Cependant Machanidas s'avança fiérement avec sa colonne, contre le corps que commandoit Polybe près de la montagne. On ne sait point ce qu'il auroit effectué. Ses étrangers qui ne virent dans sa résolution, qu'un désespoir infructueux, se débandèrent tout d'un coup, & l'abandonnèrent. Il resta lui troisiéme, avec un ami, & le Général des Tarentins, qui ne voulut pas tremper dans la lâcheté de ses gens. Il s'éloigna d'abord en galopant le long du ravin, où il cherchoit un endroit moins gardé, & plus aisé à franchir. Philopœmen, qui le reconnut à son habit de pourpe, le suivit avec deux de ses amis de l'autre côté du ravin, qu'il passa lui même, & ayant atteint le Tyran, au moment que son che-

val s'élançoit pour franchir le fossé, il le tua d'un terrible coup de lance qu'il ne put parer. Après ce dernier exploit, Philopœmen rassemblant promptement ses détachemens, marcha droit vers Tégée. Les habitans de cette ville, effrayés du malheur des Lacédémoniens, & voyant la tête du Tyran, qu'on eût soin de leur montrer, se rendirent au vainqueur. Philopœmen s'établit dans le pays ennemi, & fit une glorieuse campagne.

Cette bataille, où il y eût quatre mille Lacédémoniens de tués, & autant de prisonniers, paroit aussi instructive que celle qu'Epaminondas gagna contre eux, dans les mêmes plaines. On a fait des plans & des descriptions de la disposition en écharpe, à laquelle le Thébain fut redévable de sa victoire; mais on a laissé ignorer cet ordre de bataille de Philopœmen, où cet habile Général, instruit par les grands succès des Romains, des avantages de la légion, en combina l'ordonnance avec l'ordonnance de la Phalange.



CHAPITRE IX.

De la bataille que Scipion gagna contre Asdrubal en Espagne.

Hist. de Polybe, Liv. XI. Chap. 18. Comment. de Mr Folard, Tom. VI. Chap. 5. p. 135.

MAlgré les grands succès de Scipion en Espagne, les Carthaginois parurent les premiers en campagne, & avec des forces supérieures à celles des Romains. Jamais pays ne fut plus propre pour la guerre que l'étoit alors l'Espagne. Riche en bled & en toute sorte de subsistances elle étoit outre cela une pepiniére d'hommes belliqueux toujours prêts à prendre les armes. L'année précedente, Asdrubal n'avoit plus osé tenir la campagne après la defaite de Hannon. Sur l'avis de l'aproche de l'armée de Scipion, il avoit dispersé ses troupes dans les différentes villes de la Lusitanie, la seule province qui lui restât. Au printemps de l'année suivante, il fut à la tête d'une armée de soixante dix mille hommes d'Infanterie, de quatre mille de Cavalerie, & de trente-deux éléphans, avec laquelle il marcha vers une ville frontiére nommée Elinge. Il se campa au pied d'une montagne voisine de la place, dans une position fort avantageuse. Scipion se hâta d'assembler des troupes pour aller au devant de lui. Il arriva à une ville nommée Castulon, éloignée de quelques marches

du camp Carthaginois. Son armée étoit composée de quarante-cinq mille hommes d'Infanterie & de trois mille de Cavalerie, la plûpart Espagnols. Ce fut alors qu'il sentit la faute qu'il avoit faite, de s'être si fort avancé avec des troupes, dont le malheur de son pére l'avertissoit de se défier. Il ne pouvoit ni reculer, ni rester où il étoit, sans marquer sa défiance. Il se proposa de prendre ses précautions, il compta sur son bonheur, & fit semblant, en marchant hardiment en avant, de n'avoir rien dans l'esprit qui le troublât. Ce Général actif, & maître des évenemens par sa justesse à combiner les possibles, fut exactement informé, par ses partis & par ses espions, de la position du camp de l'ennemi & de ses environs. On l'avertit que devant ce camp il y avoit une grande plaine, qu'il sembloit qu'Asdrubal eût choisie pour le champ de bataille; & qu'en marchant dans cette plaine, il rencontreroit à sa droite, à environ une lieue de l'ennemi, quelques hauteurs qui bornoient la vuë de ce côté.

Ayant dirigé sa marche sur ces avis, Scipion détacha un peu en avant la plus grande partie de sa Cavalerie, avec ordre de s'aller cacher sous ces hauteurs, & il choisit le terrein qui les avoisinoit pour l'emplacement de son camp. Lorsqu'il y fut arrivé avec toute son armée, il la rompit pour faire tirer les lignes autour du camp, selon la coûtume des Romains. Il négligea même quelques unes des précautions, usitées en

pareille rencontre, pour couvrir les travailleurs. Suivant ce qu'il avoit prévû, les Carthaginois jugèrent l'occasion belle de lui porter quelque coup. Magon fut détaché à la tête de la Cavalerie Espagnole, & Massinissa avec ses Numides, pour l'insulter devant ses retranchemens, & faire main basse sur ses travailleurs. Aussi-tôt qu'ils furent à portée, la Cavalerie de Scipion sortit de l'embuscade, & tomba si brusquement sur eux, qu'une partie en fut d'abord renversée, & l'autre obligée de reculer. Les Carthaginois se rallièrent pourtant, & tinrent ferme, ce qui engagea un combat, où l'on donna de part & d'autre de grandes marques de valeur & de fermeté. Les Romains à portée d'être soûtenus par leur Infanterie, & sautant quelquefois, pendant l'action, à bas de leurs chevaux, avec une adresse que l'exercice leur rendoit particuliére, ils eurent à la fin le dessus, & forcèrent Magon de fuir en déroute, avec une grande perte d'hommes & de chevaux. Ce coup, si habilement améné par Scipion, donna du courage aux Romains, & contint les Espagnols toujours affectionnés au vainqueur.

Les deux Généraux s'étoient approchés avec le dessein formé de combattre. Le Carthaginois, supérieur en nombre, n'avoit rien de mieux à faire. Une victoire lui auroit ouvert le pays, & regagné les peuples que les défaites précédentes avoient aliénés. Il ne lui auroit pas été aisé d'éviter la rencontre de Scipion pour se jetter sur l'une ou l'autre province. Tant qu'il ne ras-

furoit pas les Efpagnols, par quelque coup d'éclat, il n'avoit rien de bon à se promettre d'eux. Ces raisons le détermi-noient à risquer une bataille; au lieu qu'il ne paroit pas que Scipion en eût aucune pour hazarder les fruits de ses victoires, dans un combat aussi inégal que celui-ci. Mais suppléant par son habileté à l'infériorité du nombre, il avoit déjà battu ce même ennemi, avec encore une plus grande disparité; & il craignoit de nuire à la réputation de ses armes, s'il paroissoit se refuser à la rencontre.

Le lendemain & le jour suivant, il y eût entre la Cavalerie & les troupes-légéres de part & d'autre plusieurs escarmouches, qui n'avoient point d'autre objet, que de préparer le soldat à une action générale. Chaque jour les deux Généraux sortirent leurs armées du camp, & les rangèrent en bataille, chacun devant ses retranchemens, où elles restèrent sous les armes jusqu'au soir. L'un attendit que l'autre s'avançat le premier, parce-que tous deux craignoient de s'exposer, en s'éloignant trop du camp. Asdrubal rangea son armée suivant la méthode Carthaginoise, sur une seule ligne. Les Africains, qui étoient l'élite de ses troupes, eurent le corps de bataille, les Espagnols firent la droite & la gauche, ayant devant eux les éléphans; & la Cavalerie flanquoit l'Infanterie. Scipion observa, dans les deux premiers jours, le même ordre de bataille, en plaçant ses légions au centre, & ses Espagnols aux ailes. Les soldats des deux ar-

mées étoient prévenus, que les Romains devoient être oppoſés aux Carthaginois & aux Afriquains. Scipion ſachant par expérience, que tout ce qui paroit nouveau & extraordinaire à l'ennemi eſt capable de le déconcerter, il ſe propoſa de changer ſa diſpoſition au moment qu'il voudroit combattre. Obſervant en outre que dans les actions générales, ce ſont pour l'ordinaire les ailes qui décident la victoire; & qu'après leur défaite le corps de bataille ne tient guéres; il ne voulut pas que l'événement de la bataille dépendit de la conduite & de la fidélité des Eſpagnols. Son plan fut conçu d'après ces idées.

Le troiſiéme jour après ſon arrivée, comme les armées ſe furent retirées au ſoir dans leur camp, il donna l'ordre à tous les différens corps des Romains & des Eſpagnols, de ſe tenir prêts à ſortir du camp le lendemain à l'aube du jour, & de ſe diſpoſer à la bataille, en repaiſſant de grand matin. Au ſoleil-levant, il détacha ſa Cavalerie avec ſes troupes-légéres, diſtribuées en pluſieurs pelotons derriére les eſcadrons, & leur ordonna de s'approcher du camp ennemi, & d'y engager l'eſcarmouche. Après leur départ, l'Infanterie défila par les quatre portes du camp, & marcha droit juſqu'au milieu de la plaine, entre les deux camps. Là Scipion fit ſon ordre de bataille. Il jetta, contre la coutume, tous les Eſpagnols au centre & les légions aux deux ailes : les manipules des Haſtaires & des Princes furent rangés en

quinconce; les Triaires furent placés en corps de réserve.

Asdrubal, averti de l'aproche de la Cavalerie Romaine, avoit fait sortir à la hâte ses Numides & ses Cavaliers Espagnols pour la recevoir. C'étoit une honte chez les anciens de laisser l'ennemi s'approcher du camp, & l'insulter. D'abord les Romains eurent l'avantage, étant appuyés de toute leur infanterie-légére. Mais le combat devint égal à l'arrivée de plusieurs corps d'Infanterie-légére, qu'Asdrubal fit avancer pour soutenir ses Cavaliers. Le Général Carthaginois se flattant même d'avoir le dessus dans cette escarmouche, se proposa de s'en servir pour engager une action générale : il fit sortir ses troupes du camp avec beaucoup d'empressement, sans leur donner même le loisir de repaître, & les mit en ordre devant ses retranchemens.

De son côté, Scipion retarda exprès le signal de la retraite pour sa Cavalerie & ses Vélites, afin d'amorcer mieux l'ennemi, & de lui cacher sa nouvelle disposition. En effet, lorsque le Romain fit faire retraite à ses escarmoucheurs, Asdrubal qui crut voir le moment de décider à son avantage ce premier engagement soutenu assez également de part & d'autre, fit pousser les Romains fort avant dans la plaine, & ne rapella ses Numides que quand ils furent trop éloignés.

Les Vélites & les Cavaliers Romains disparurent alors à travers les manipules que Scipion fit avancer. Ils en furent mas-


Bataille entre Scipion & Asdrubal
en Espagne.
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16

qués. En même temps les Princes vinrent s'enchasser dans les manipules des Hastaires; & les uns & les autres se trouvèrent en ligne pleine. (1) Les Triaires s'aboutèrent à cette première ligne, & formant ses derniers rangs (2) ils en augmentèrent la profondeur. Ensuite les Vélites Romains se mirent en seconde ligne, (3) Rangés en manipules ou compagnies, ils furent postés à petite distance derriére les manipules de la premiére ligne. La Cavalerie Romaine, partagée en deux grands corps, chacun de quinze cens maîtres, forma la troisiéme ligne (4) derriére les Vélites. Cette disposition n'étoit que pour les deux ailes; car les Espagnols étoient destinés pour le centre, où ils furent rangés en Phalange (5).

Scipion prit le commandement de la droite, & Junius Silanus, avec qui il avoit concerté tout le plan de l'attaque, se mit à la tête de la gauche. Toute l'armée s'ébranla alors en avant, avec l'intention d'attaquer l'ennemi, quand même il ne bougeroit point de place. Mais Asdrubal lui épargna la moitié du chemin. Aussi-tôt que la Cavalerie de part & d'autre eut vuidé le front, il jetta la sienne aux ailes, (6) & s'avança avec son armée, rangée comme les jours précédens, sur une seule ligne; (7) les Afriquains étoient au centre; & les Espagnols avoient la droite & la gauche, (8) avec les éléphans devant eux. (9)

Les armées en étant venues à la distance

d'environ cinq cens pas, Scipion fit tout d'un coup faire halte : puis il ordonna aux troupes de sa droite de faire à droite, à celles de sa gauche de faire à gauche. Alors se mettant à la pointe de sa droite, comme Junius Silanus étoit à la pointe de la gauche, il fit marcher les deux ailes par leur flanc, jusqu'à ce qu'elle formassent avec leurs pointes les deux obliques séparées du centre, (10) dont les têtes furent environ à la hauteur des flancs de l'Infanterie Carthaginoise, qui avoit débordé des deux côtés l'Infanterie Romaine. En même temps il ordonna aux Espagnols du corps de bataille de marcher droit en avant contre le centre des Carthaginois, d'un pas mesuré, & moins vite qu'à l'ordinaire. Tous ces mouvemens dûrent se faire avec beaucoup d'ordre; & les Officiers particuliers eurent à garder quelque peu de distance entre les sections, pour faciliter les évolutions qu'on eut encore à faire, & dont le Général les avoit avertis. Lorsqu'après cette marche les deux Romains fûrent avec les pointes de leurs ailes à une distance convenable de l'ennemi, Scipion donna le signal, auquel en faisant front de biais, chaque section, composée de deux manipules de Hastaires & de Princes, avec les Triaires qui en composoient les derniers rangs, fit son quart de conversion en avant, (11) celle de la droite vers la gauche, & les autres vers la droite. Les pelotons des Vélites dans la seconde ligne firent le même mouvement, ainsi que les tour-

mes de Cavalerie dans la troiſiéme, (12) qui à cet effet avoit ſoigneuſement gardé ſa diſtance. De cette maniére, ces deux obliques ſe changèrent dans un moment en une ligne de colonnes, (13) dont chacune, compoſée de trois cens hommes, eut douze files, à vingt-cinq de profondeur, ſans les pelotons des Vélites. La deſcription de ces colonnes eſt fondée ſur l'ordonnance de la légion, détaillée par Polybe, & elle eſt conforme à tout ce que nous en liſons dans les bons auteurs. Les manipules des Haſtaires & des Princes, chacun de 120 hommes, & celui des Triaires de 60, compoſèrent un corps de 300 hommes. Rangés ordinairement ſur dix de profondeur, & ici ſur douze, par la jonction des Triaires, ils formèrent, après la converſion faite, une colonne de douze files de vingt-cinq hommes. Qu'on remarque pourtant, que les manipules des Haſtaires & des Princes furent quelquefois augmentés à 140 juſqu'à 160 hommes, & qu'on fit quelquefois des changemens, quant à la hauteur des files. Peut-être Scipion le fit-il, pour donner, ou plus de front, ou plus de profondeur à ſes colonnes. Formées ainſi par la converſion des ſections, ces colonnes embraſſèrent le même terrain que les lignes & figurérent une échelle, avec les intervalles néceſſaires (14) pour agir & s'entre-ſecourir. Scipion & Silanus, à la tête des premiéres colonnes des ailes, modérèrent leurs pas, & par-là donnèrent le temps de s'avancer aux colonnes qui furent en arriére;

de maniére que la tête de chaque colonne fut tout au plus quelques rangs plus ou moins avancée que l'autre.

J'ai eu quelque peine à développer cet ordre de bataille. Tite Live en avoit déja manqué le ſens ; & le ſoupçon d'un texte corrompu me fit craindre de ne pas mieux réuſſir. Voici la premiére idée que je me formai de cette diſpoſition, d'après les mots de Polybe, dont on ne ſçauroit s'écarter ſans donner à gauche. Les deux ailes des Romains, l'une & l'autre ayant à la premiére ligne les peſamment armés, à la ſeconde les troupes-légéres, & à la troiſiéme ligne la Cavalerie, firent enſemble un à droite & à gauche. L'aile droite imitée dans tous ſes mouvemens par la gauche, marcha par ſon flanc à droite, & ſe ſépara du centre. Scipion fit alors faire à la premiére ſection de l'aile droite le quart de converſion, & s'avança : les autres ſections ſuivirent la premiére, en faiſant la même converſion ſur le terrain abandonné par celles qui les précédoient. De cette maniére toute l'aile forma une ſeule colonne. Lorſque cette colonne fut venue à la portée de l'ennemi, l'Infanterie fit un grand quart de converſion à gauche, & la Cavalerie & les troupes-légéres à droite, pour embraſſer le front de l'aile de l'ennemi, à peu-près comme un couteau plié qui s'ouvre. Mais il me fut dificile d'admettre ces pénibles quarts de converſion en préſence de l'ennemi, que le Romain vouloit vaincre plutôt par la viteſſe & par la ſurpriſe, que par la force.

Il me parut sur-tout que cette manœuvre des Vélites harcelans les élephans, contredisoit tous ces mouvemens. J'ai si exactement pesé les mots, comparé avec tant de soin les divers passages de l'Historien, & combiné si attentivement les circonstances, que je me flate de donner maintenant le vrai récit d'une bataille aussi digne d'être étudiée, qu'aucune des plus grands Capitaines de nôtre siécle.

Au premier mouvement des colonnes, les escadrons des pointes firent le quart de conversion, les uns à droite, les autres à gauche, & marchèrent en avant (15) pour venir à l'appui, ou au flanc des colonnes. Les escadrons qui les suivoient marchèrent en même temps par derriére eux; & étant arrivés au niveau de la place qu'ils devoient occuper à côté des premiers, ils firent leur caracol, & avancèrent pour s'alligner à eux. (16) De cette sorte la Cavalerie Romaine se trouva aux deux ailes, en face de la Cavalerie ennemie. Scipion avoit ses raisons pour ordonner à la Cavalerie le caracol, en même-temps que les sections de l'Infanterie se mirent en colonnes. Si elle fut restée comme elle étoit, il semble qu'en marchant par son flanc, elle se feroit plutôt étendue sur une ligne vis à-vis celle de l'ennemi : au lieu qu'elle avoit autant & plus de chemin à faire, en galopant sur un front de trois tourmes, & qu'elle devoit encore se remettre par le caracol, & gagner le terrein pour s'alligner. C'est pourtant ce mouvement que Polybe indique

clairement ; c'eſt d'après ce mouvement qu'il dit, la Cavalerie s'étant allignée aux flancs de l'Infanterie, ce qui étoit auparavant ſa droite devenoit ſa gauche.

Ces deux ailes étant rangées avec autant d'ordre que de promptitude, l'attaque commença par les troupes-légéres (16) qui par leur droite, entre les intervalles des colonnes, fondirent ſur les éléphans, & s'efforcèrent de les amener dans les intervalles. Quoique moins dociles qu'à l'ordinaire, ces animaux firent autant de mal aux Carthaginois qu'aux Romains. Scipion débaraſſé des éléphans, donna avec ſes colonnes contre les Eſpagnols mal armés, dont le Carthaginois avoit compoſé ſes ailes. Leur nombre ne tint point contre l'ordre de l'attaque. Ils ſe battirent avec courage, mais continuellement pouſſés par un ennemi qui ne les laiſſoit point reſpirer, ils furent rompus en pluſieurs endroits, ſéparés du centre, & obligés de prendre la fuite. La Cavalerie Carthaginoiſe ne fut pas plus heureuſe. Scipion avoit fait d'abord défiler une partie de ſes Vélites, & les avoit placés derriére les intervalles de ſes eſcadrons. Il les renforça enſuite, dès qu'il n'eut rien à craindre des éléphans : deſorte que ces corps furent d'un grand ſuport à la Cavalerie, qui ſoûtint le combat avec égalité. L'entiére défaite de l'Infanterie le termina par la fuite des Carthaginois.

Aſdrubal fut ſpectateur de la défaite de ſes deux ailes, ſans pouvoir y remédier. Il auroit été dangereux pour lui de s'affoiblir

pour leur porter du fecours, tandis que les Efpagnols du centre Romain s'avançoient contre lui d'un pas ferme, & dans la meilleure contenance. Bientôt il apréhenda que les Romains victorieux ne tombaffent fur lui en flanc & à dos; & jugeant que la victoire étoit feulement manquée, il penfaà retirer ce centre fur lequel il avoit fondé fa principale efpérance, & à s'en fervir pour couvrir les fuyards, & protéger un ralliement. L'exceffive chaleur, la foibleffe & l'épuifement de fes gens, qui n'avoient point repû, le confirmèrent dans cette réfolution. Il fit crier à fes Efpagnols des ailes, de fe tenir enfemble autant qu'ils pourroient, & de gagner le camp, ou bien les hauteurs qu'ils avoient à dos. Il fe replia avec fes Afriquains en affés bon ordre. Mais les affaires étoient déjà dans un état à ne pouvoir être rétablies. Les Efpagnols percés & preffés par les Romains, s'enfuirent à la débandade, & les colonnes Romaines les plus voifines du centre fe difpofoient à tomber dans les flancs de la Phalange des Afriquains, & à donner le temps aux Efpagnols de la charger de front. Le Ciel fe déclara pour les Efpagnols, & fit ce que la prudence & la conduite d'Afdrubal n'auroient pas effectué. Il s'éleva tout d'un coup un terrible orage avec une pluye fi abondante, qu'il fut impoffible aux Romains de pourfuivre leur avantage. Ils fe retirèrent dans leur camp avec l'honneur de la victoire.

C'eft bien ici la bataille de l'antiquité qui

fournit le plus au syſtême des colonnes de Mr Folard. Scipion regarda cet ordre comme la reſſource des foibles ; & il y fit entrer la tactique la plus rafinée. Les Grecs enſeignèrent dans leurs écoles l'ordre de bataille en demi-lune, ou en *rentrant*. Xenophon en donne un exemple à la bataille de Thymbrée, & Onoſandre s'eſt fort étendu ſur cette diſpoſition. Les anciens propoſèrent ces différens ordres à la jeuneſſe, non comme des modéles à ſuivre, mais comme des thémes ſur leſquels ils devoient travailler d'imagination, La quatriéme des ſept diſpoſitions, que Vegéce a raſſemblées, eſt la même dont Scipion ſe ſervit ici, en la rafinant. Ce paſſage eſt moins de Vegéce, que d'un de ces anciens Auteurs qu'il a compilés : il mérite d'être cité. „ La quatriéme diſpoſition, *dit-il*, eſt celle-ci. Votre „ armée marchant en pleine bataille, quand „ vous ſerés à quatre ou cinq cens pas de „ l'ennemi, il faut tout d'un coup, contre ſon attente, faire doubler le pas à vos „ deux ailes, & laiſſant votre centre en „ chemin, les porter bruſquement contre „ les deux ſiennes, ſans lui donner le temps „ de ſe reconnoître, puis tâcher de les rompre promptement, & de les mettre en „ fuite. Mais quoique cette maniére de „ combattre puiſſe vous donner tout d'un „ coup la victoire, ſi vous avés de très-braves gens, & capables d'une vive exécution, elle eſt pourtant dangereuſe, en „ ce qu'elle oblige celui qui s'en ſert, de „ laiſſer ſon centre à nud, & de partager ſon

„ son armée en trois parties, ce qui donne
„ ensuite beau jeu à l'ennemi, s'il n'est pas
„ défait au premier choc, pour attaquer &
„ les ailes divisées, & le centre abandonné
„ à lui-même. " Les Grecs, comme Onosandre & Elien, ne séparèrent pas les ailes du centre. Celui-ci devoit rester en arriére, & les pointes des ailes dûrent s'avancer, & se plier en forme d'un fer à cheval, ou comme ils s'expriment, en demi-lune. Scipion, corrigeant les défauts de cet ordre de bataille, que Vegéce indique, & laissant là l'inutile rafinement des Grecs, ne prit que l'essentiel, & fit une disposition, dont on peut dire qu'elle étoit toute à lui.

La circonstance exigeoit de lui un de ces coups de maître, qui cessent d'être téméraires, dès qu'ils sont d'une nécessité absolue. Son armée étoit d'un tiers moins forte que celle d'Asdrubal; il n'avoit aucun avantage du terrein, le champ de bataille étant une rase campagne plus favorable à l'ennemi, qui avoit une Cavalerie plus nombreuse, & en outre des éléphans; ce qui étoit le plus embarassant pour lui, c'est que la plus grande partie de son armée étoit composée d'Espagnols, dont il se défioit. En les opposant à leurs compatriotes, il leur donnoit un motif de plus pour être infidéles; en leur mettant les Afriquains en tête, il les exposoit à une défaite totale. Il devoit avoir bien des ressources dans l'esprit, pour s'élever au-dessus de tous ces périls.

Il donna donc sa principale attention à

ne pas engager le combat fur tout le front de fa ligne. S'il avoit fuivi l'ancienne routine, la moindre foibleffe de la part des Efpagnols lui auroit été funefte. Réfolu de faire porter à fes légions tout le faix de la journée, il fuppléa par une manœuvre admirable au petit nombre. Il cacha à l'ennemi fon ordre de bataille, tout-à-fait différent de celui qu'il lui avoit montré les deux jours qui précédèrent l'action. Il s'affura tout le fruit de la furprife, en s'aidant, pour mafquer fa véritable difpofition, d'un combat de Cavalerie tout-à-fait propre à donner de la confiance & des efpérances au Général Carthaginois. Un autre plus habile qu'Afdrubal fe feroit arrêté, pour deviner ce que Scipion prétendoit par cette foudaine difparition de la Cavalerie, qui fe rangea derriére l'Infanterie, & par cet à droite & à gauche des manipules, qui s'éloignèrent du centre, en marchant par leur flanc. Mais peut-être que lorfqu'Afdrubal connut la rufe; il ne fut plus à temps d'en parer l'effet; & qu'il fe feroit perdu en changeant alors fon ordre de bataille.

Le Romain ne jugea pas à propos de former fon attaque par une fimple oblique, comme avoit fait Epaminondas; il refufa pareillement de charger avec la tête d'une feule colonne. Comme il avoit féparé fes ailes du centre, rien n'auroit empêché Afdrubal de faire avancer en même-temps fes Efpagnols contre les Romains, qui par les biais qu'ils auroient formé, euffent été plus ou moins en arriére, tan-

dis que lui-même feroit marché en avant pour charger le centre. Scipion dût donner à fa difpofition cette prompte exécution, que Vegéce requiert, comme principalement néceffaire pour la faire réuffir. Mais la difpofition que ce Tacticien décrit, ne convenoit point aux vûes de Scipion. Il n'eft pas fi aifé à deux lignes de troupes de marcher brufquement cinq cens pas en avant fans flottement, & le fuccès eft bien douteux contre des troupes fupérieures en nombre, qui prennent le parti de venir à la rencontre. Mais ce qui auroit rendu ces ordres de bataille fujets au retardement & à d'autres inconvéniens, c'étoient ces 32 éléphans, devant le front de l'Infanterie Efpagnole. Ces animaux auroient pû rompre le choc & empêcher cette attaque unie, que les anciens jugeoient fi effentielle pour la victoire.

Scipion remédia à tous ces défauts, en formant d'abord l'oblique, & en la changeant tout d'un coup en colonnes, par de fimples converfions, qui devenoient très-aifées par l'oblique même de fes lignes. Comme elles fe firent en même-temps fur toute la ligne, elles fervirent de fignal à la Cavalerie pour fe mettre en mouvement. Cette évolution étant faite à une médiocre diftance de l'ennemi, Scipion avoit pourvû à tous les accidens, & on peut dire que dans ce moment la victoire lui fut affurée. Le bon fuccès de fon attaque ne dépendant que de la vivacité du choc, & de la promptitude de l'exécution, il ne put rien

imaginer de moins sujet au retard que cette attaque des colonnes, qui se portèrent sur l'ennemi avec toute l'impétuosité dont un petit corps est capable. L'attaque de l'oblique auroit seulement embrassé successivement la ligne de l'ennemi, au lieu que ces colonnes s'élancèrent sur lui, presqu'en même-temps & d'un même effort. Tout ce qu'elles avoient en tête étoit déjà rompu, avant qu'Asdrubal eut joint le centre de l'armée Romaine.

Dans cette disposition, Scipion envisagea encore le moyen d'écarter les éléphans. Ses troupes-légéres placées en pelotons, derriére les colonnes, pouvoient sortir par les intervalles, & en écartant ou harcelant ces bêtes, les ôter du chemin des colonnes : ce qui étoit essentiel pour donner à leur choc tout le succès qu'il en désiroit. Il ne pouvoit assigner aux Vélites un poste où ils lui fussent plus utiles dans l'action.

Je ne sçaurois déferer ici à la modestie de Mr le Marquis de Bellegarde, Colonel du Régiment de Bade Dourlach au service des Etats Généraux. Autant qu'il m'est glorieux qu'on sçache qu'il a daigné m'aider des lumiéres que lui donne l'étude jointe à l'expérience, autant il importe au succès de mon travail, qu'on n'ignore pas, que j'ai été retenu de me livrer à la conjecture sur le militaire ancien, par la nécessité de répondre constamment aux objections d'un des Officiers de l'Europe qui connoit le mieux la théorie & la pratique de l'Infan-

terie, & qui ayant vû toutes les grandes opérations de la guerre, peut marquer avec certitude l'aloi de celles dont l'histoire hazarde les détails.

Mr le Marquis de Bellegarde m'a fait l'honneur de discuter avec moi les manœuvres anciennes, dont je me flatte d'avoir trouvé le vrai; & il s'attacha beaucoup à celle de Scipion en cette bataille. Ses objections seront aparemment celles des habiles gens du métier, & en tâchant de lui répondre, j'ai pensé que j'étois devant le tribunal de tous les juges compétens de mon ouvrage.

Cet illustre militaire observa d'abord, que l'ordre en colonnes, consideré sur-tout suivant l'idée que Mr Folard en a donnée, ne sçauroit convenir à la maniére de combattre & de se ranger des Romains. Car si la colonne est un corps serré, qui reçoit sa force uniquement de la profondeur & de la pression des rangs, la colonne n'étoit point pour les Romains, qu'elle auroit gênés dans leurs mouvemens individuels, dont la nature de leurs armes exigeoit une entiére liberté. L'épée & le *pilum*, qui étoient de tout temps les armes principales des légionaires, requéroient indispensablement des distances entre les rangs & les files; autrement les soldats perdoient l'avantage de leurs armes. Scipion auroit donc mal fait de former des colonnes.

J'eus l'honneur de répondre à l'habile Observateur, que les Romains n'ont pas donné de la profondeur à leurs troupes,

dans le dessein d'augmenter par là l'impression du choc. Ils n'ont pas crû, que la pression des rangs fut quelque chose d'essentiel à l'ordonnance que nous appellons celle des colonnes. Ils attaquèrent la Phalange des Macédoniens par intervalles, avec de petits corps de douze de front, auxquels ils donnèrent dix de profondeur, non qu'ils s'imaginassent de percer avec ces manipules cette impénétrable masse de piquiers; mais parce-qu'ils donnèrent par là plus de jeu aux corps mêmes, & plus de vivacité à leurs attaques. Ces petits corps, de quelque côté qu'ils donnassent, avoient toujours la même force & la même promptitude. Les flancs en étoient aussi forts que le front. S'ils avoient tant fait que de se glisser dans quelque crevasse, qui se feroit faite dans la Phalange, pendant le combat, ou pendant la marche, ils donnoient de front & de flanc, faisant face par-tout. C'est dans cet esprit que Scipion forma ici des colonnes, & qu'il les mena contre l'ennemi avec la plus grande vitesse.

Cesar remarque que le soldat a plus de force, si on lui permet de se jetter sur l'ennemi avec impétuosité. Ses légions allèrent toujours à la charge en courant. Les Romains favorisoient cette ardeur du soldat, en lui laissant dans les rangs assez d'espace pour se remuer. C'étoit de cette même vivacité du soldat que Scipion attendoit la victoire. Or cette vivacité n'auroit point existé, s'il avoit laissé une partie de son monde inutile dans les derniers

rangs de ses colonnes, uniquement pour donner plus de poids à son choc. Si Scipion avoit voulu combattre avec ses colonnes suivant les principes des Grecs, sûrement il leur auroit donné plus de front, qu'il ne leur en donna. Mais voici comment Polybe nous dépeint l'action & l'attaque de ces colonnes. La circonstance est essentielle & curieuse. Dès que les éléphans furent écartés, les colonnes dirigèrent leur marche obliquement. Les têtes de ces colonnes donnèrent ainsi contre les Espagnols, & en même tems le reste des colonnes fit front sur ses flancs, s'avança & alla brusquement à la charge. De sorte que si les Espagnols avoient tenu ferme, les Romains se seroient remis en ligne pendant le combat. Scipion a dû bien connoître ses troupes, pour concevoir l'idée d'une si belle attaque.

Mr le Marquis de Bellegarde parut content de la solution, & il insista sur l'inutilité de ces manœuvres de Scipion. Cette oblique & ces quarts de conversion n'étoient rien moins que nécessaires, *me dit-il*, vû qu'il auroit été plus facile pour Scipion, de former d'abord ses colonnes en faisant marcher, comme à Zama ou à Tunis, les Princes derriére les manipules des Hastaires, & ceux des Triaires derriére les Princes. L'évolution paroit plus simple. Ici je fus quelque temps à me retrancher derriére mon apologie universelle, en disant que je ne prétendois pas expliquer ce que les anciens auroient dû ou pû faire, mais

L iv

ſeulement ce qu'ils avoient fait. Cependant qu'on examine toute la conduite de Scipion, depuis le commencement jusqu'à la fin de l'action, on trouvera ce Général attentif à cacher à l'ennemi la diſpoſition de ſes attaques, & à lui cauſer une ſurpriſe, qui ne ſe pouvoit eſpérer autrement qu'en la menageant avec toute la fineſſe poſſible. Si Aſdrubal eut vû Scipion venir de loin à lui en colonnes, il auroit pénetré ſon deſſein, au lieu que s'imaginant au moment, que Scipion marchoit à lui en ligne pleine, ſans avoir de Vélites ſur le front, il eſpéra de tirer tout l'avantage de ſes éléphans, & ſe confirma dans la bonne idée qu'il avoit de ſa diſpoſition. Ajoûtons que le Romain n'auroit pas maſqué ſi bien ſa Cavalerie, & la deſtination de ſes troupes légéres, en s'avançant d'abord avec de grands intervalles. Quant aux évolutions mêmes, comme Scipion avoit le deſſein d'éloigner ſes ailes du centre, les marches que ces manipules auroient dû faire d'abord pour prendre la diſtance que le Général vouloit leur donner, n'auroient pas moins requis de temps & d'attention, qu'en emportèrent les quarts de converſion. J'eus encore la ſatisfaction d'avoir contenté mon illuſtre obſervateur.

Il n'eſt pas probable, m'oppoſa-t'il de nouveau, que cette Cavalerie Carthaginoiſe, qui flanquoit la droite & la gauche des Eſpagnols, ait voulu reſter dans l'inaction, & attendre que Scipion eût fini toutes ſes manœuvres pour former ſon atta-

que. Ici il me servit beaucoup que Mr le Marquis de Bellegarde estimât les anciens. Il crût qu'il étoit juste de présumer que Scipion ne le céda point à Amilcar Barcas, & que, comme le Carthaginois dans la bataille de Macar, il combina le temps qu'il lui falloit pour se former, avec celui qui étoit nécessaire à l'ennemi pour le joindre. Les pointes de l'oblique ne pouvoient pas être trop avancées, afin de ne pas perdre le terrein, destiné aux intervalles des colonnes. Après les conversions faites, les escadrons faisoient tous front vers le flanc; & si dans ce moment la Cavalerie Carthaginoise s'étoit ébranlée pour enveloper Scipion, elle n'auroit pas pû parcourir l'espace entre les deux armées, & se former, avant que les tourmes de Scipion se fussent mises en bataille, & en état de les recevoir. Quant aux colonnes mêmes, il paroit que Scipion les ait voulu rassurer sur le choc des chevaux, en fraisant de piques le flanc qui y étoit exposé. Car ce fut le long de ces flancs, que les Triaires qui formoient d'abord les deux derniers rangs, se trouvèrent après la conversion faite. Plus on aprofondit les circonstances que Polybe ne fait qu'indiquer, plus on sent diminuer les difficultés, qui font ranger au nombre des impossibilités la plûpart des manœuvres des anciens.

Le Comte de Nassau a traité de cette bataille dans son Livre intitulé *Annibal & Scipion.* Il n'est pas étonnant qu'il ait entiérement manqué les dispositions des Romains. Il prit pour guide Tite Live, Auteur élé-

gant, mais peu capable de faisir les idées d'un Historien militaire solide & exact, qu'il copioit.

CHAPITRE X.

De la bataille de Zama entre Scipion & Annibal.

Hist. de Polybe, Liv. XV. Comment. de Mr.Foland, Tom. VI. pag. 181.

ANnibal avoit déjà soûtenu seize ans la guerre en Italie, avant que les Romains s'avisassent d'une diversion en Afrique. Quoique ce fut le meilleur parti qu'ils eussent à prendre, Scipion essuya bien des contradictions dans le projet qu'il en avoit formé. Il passa ensuite de Sicile en Afrique sur cinquante galéres de trois jusqu'à cinq rangs, & sur quatre cens vaisseaux de transport, avec un vent très-favorable, & sans aucun accident. Les Carthaginois lui opposérent d'abord deux grandes armées sous Asdrubal, & le Roi Syphax. Scipion les défit par un de ces coups hardis, dont l'histoire militaire des anciens nous fournit plus d'exemples que celle de nos jours.

Ayant remarqué que les hutes, sous lesquelles les Carthaginois campoient, étoient faites de bois & de branchage, & celles des Numides de jonc & de feuillage; il conçut le dessein de les brûler dans leur camp. Il feignit d'entrer en négociation pour la paix, afin de les accoûtumer à être moins

fur leurs gardes, & il fit obferver, par fes Députés, les endroits les plus acceffibles. Enfuite rompant tout à coup les conférences, il prit tous fes poftes aux environs du camp, & choififfant une belle nuit, il mit le feu en plufieurs endroits aux baraques des Numides. L'incendie fe répandit avec une rapidité étonnante. Les Numides éveillés coururent d'abord pour éteindre le feu, qu'ils crûrent un effet du hazard. Bientôt ils reconnurent leur erreur, mais il ne virent ni les moyens de fe défendre, ni ceux de fe fauver. La plûpart périrent par les flammes. Les autres tombèrent dans les efcadrons de Maffiniffa, où ils furent taillés en piéces. Les foldats d'Afdrubal, qui voyoient de loin le feu au camp des Numides, éloigné du leur d'environ un Mille, ne dévinèrent pas mieux fa caufe. Ils coururent en défordre, & en grand nombre : mais ils furent d'abord renverfés par les troupes poftées dans le paffage, & pourfuivis jufqu'à leur camp, où Scipion avoit fait mettre le feu dans la même nuit, & avec le même fuccès. Les difpofitions furent fi juftes pour cette exécution, qui en requéroit tant, que ces deux armées furent entiérement ruinées & difperfées, au grand étonnement des Carthaginois, qui y avoient mis toute leur confiance.

Comme peu de temps après Scipion défit, dans une bataille rangée, une nouvelle armée, que le même Afdrubal avec Syphax mena contre lui, les Carthaginois n'eurent point d'autre reffource, que de

rapeller Annibal d'Italie, où, quoique très-pressé par les Romains, & mal secondé par sa République, il s'étoit toujours maintenu dans l'espérance de quelque retour de fortune. Annibal ne céda qu'avec regret aux ordres du Sénat; il rassembla tout ce qu'il put de ses troupes, & fit voile vers l'Afrique. Il débarqua heureusement à Adrumete. Sa réputation lui attira un grand nombre de volontaires, & ramena sous ses drapeaux les débris des armées, qui après les défaites précédentes s'étoient dispersés dans le pays. Desorte que peu de temps après son arrivée, il eût des forces suffisantes pour tenir tête à Scipion.

La grande confiance qu'Annibal inspira à ses compatriotes, leur fit commettre une action très-odieuse, dont ils eurent dans la suite bien lieu de se repentir. Battus & pressés par Scipion, & se doutant de ce prompt ralliement des gens de guerre auprès d'Annibal, ils avoient fait des propositions de paix très-avantageuses pour les Romains. Ceux-ci en étant tentés, leur accordèrent une espéce de trêve, & on s'envoya de part & d'autre des Députés pour traiter l'accommodement. Mais Annibal étant arrivé, & se fortifiant de jour en jour, les Carthaginois crûrent avoir tout gagné en gagnant du temps, & ils rompirent la trêve, en se saisissant de quelques vaisseaux Romains, & en violant le droit des gens à l'égard des Députés. Scipion fut ravi de cette infraction des Carthaginois, qui devoit lui servir de prétexte pour se

réfuser à toutes les propofitions. En effet il s'en autorifa pour rejetter celles qu'Annibal lui-même lui fit, avant que d'en venir à une bataille.

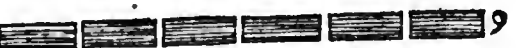
Cette journée devoit décider du fort d'une grande partie du monde attaché à celui des deux Républiques. Le Sénat de Carthage preffoit Annibal de combattre, afin de mettre fin aux ravages de l'ennemi. Ce Général étoit affés porté à livrer bataille. Il fe connoiffoit des reffources dans un jour d'action. Il decampa donc d'Adrumete, & marcha droit vers Zama, ville fituée à cinq journées de Carthage du côté du couchant, & dans le voifinage des Romains. C'eft delà qu'il envoya trois efpions pour reconnoître le camp de l'ennemi. Ces efpions furent pris, & loin d'être punis felon la coûtume, ils furent traités par Scipion avec une courtoifie qui n'étoit qu'une prudente bravade. Il leur donna un Tribun avec ordre de leur montrer tout le camp; & il les renvoya fous une efcorte, en leur recommandant de ne rien cacher à Annibal de tout ce qu'ils avoient vû. Annibal marcha enfuite jufqu'à une certaine hauteur, où il affit fon camp à environ quatre Milles de celui des Romains.

Il fembla que les deux Généraux avoient concerté la bataille pour le lendemain. Au lever du foleil, ils s'avencèrent avec leurs armées dans la plaine qui étoit entre les deux camps, & fe rangèrent en bataille à une certaine diftance l'un de l'autre. L'Infanterie Romaine étoit excellente, & Sci-

pion l'avoit dreſſée lui-même avec tous les ſoins imaginables. Outre la Cavalerie ordinaire des légions, il avoit un grand corps de Cavalerie Afriquaine, que Maſſiniſſa lui avoit amené. Deſorte qu'Annibal n'avoit plus cette ſupériorité que ſes Numides lui donnèrent dans ſes premiéres batailles en Italie. L'armée Romaine ne paroit pas avoir été fort inférieure en nombre à la Carthaginoiſe, que quelques Hiſtoriens portent à cinquante mille hommes. Nous n'avons plus le paſſage, où Polybe a marqué le nombre des troupes dans les deux armées; mais Tite-Live dit que quelques-uns faiſoient monter à trente-cinq mille hommes les troupes que Scipion débarqua en Afrique, & qui depuis furent renforcées par les tranſports venus de Sicile, & par les grands ſecours que Maſſiniſſa lui amena.

Scipion changea quelque choſe dans l'ordonnance de ſon Infanterie, pour ſe garantir des éléphans. Il plaça les manipules des Haſtaires dans la premiére ligne, avec les intervalles ordinaires; mais au lieu de mettre ceux des Princes dans la ſeconde ligne, vis-à-vis des intervalles, il les plaça à quelque diſtance derriére les manipules des Haſtaires, de même que dans la troiſiéme ligne ceux des Triaires derriére les manipules des Princes. De cette maniére l'échiquier fut détruit, & les intervalles des trois lignes, ſe répondant l'un à l'autre, rendoient aiſé le paſſage des éléphans. Scipion ne plaça pas ſes Vélites comme à

Position des deux Armées à Zama.











l'ordinaire, devant le front de l'Infanterie. Mais il en distribua les compagnies dans les intervalles de la premiére ligne, (2) comme pour cacher à l'ennemi sa disposition. Ces Vélites devoient partir tout à coup & fondre sur les éléphans, aussi-tôt qu'ils les verroient avancer; l'ordre étoit qu'ils tâchassent de les faire rebrousser, ou de les culbuter, & au cas que selon leur naturel ces bêtes s'attachassent contre ceux qui les irriteroient, les Vélites devoient leur faire enfiler les intervalles des manipules aboutés, en fuyant devant elles. Ceux qui se sentiroient prêts d'être atteints par les éléphans, devoient se sauver à droite & à gauche, par les espaces de traverse qui étoient entre les manipules d'une ligne & ceux de l'autre. (3) Cette destination des distances entre les manipules des lignes est expressément marquée par Polybe. Scipion mit toute la Cavalerie Romaine à son aile droite sous les ordres de Lélius, (4) & celle des Numides sous les ordres de Massinissa à son aile gauche. (5) Il n'y eut d'extraordinaire dans cette disposition de l'armée Romaine, que ce déplacement des manipules, qui d'ailleurs eut peu d'influence dans l'action. Ayant ses flancs suffisamment couverts de sa Cavalerie, Scipion attendit à décider sur les circonstances la maniére dont il feroit agir ses lignes. L'ordonnance de la légion donnoit cet avantage à un Général qui sçavoit en profiter, & prendre son parti sur le champ.

Annibal mit pareillement son Infanterie

en trois lignes, & devant elles ses 80 éléphans (6). Sa premiére ligne fut composée de toutes ses troupes étrangéres, Gaulois, Liguriens, Baléares, Maures, que la République avoit pris à sa solde. (7) Il plaça dans sa seconde ligne les Carthaginois & les Afriquains de nouvelle levée, (8) & 125 pas, *ou un stade*, derriére cette ligne, il rangea l'élite de son armée, ces vieilles-bandes qu'il avoit dressées lui-même, & amenées d'Italie. (9) Il plaça à son aile droite sa Cavalerie Numide, (10) pour l'opposer à celle de Massinissa. La Cavalerie Carthaginoise fut jettée à la gauche. (11) Dans toutes les batailles, qu'il avoit livrées aux Romains, Annibal avoit rangé ses troupes sur une seule ligne. La raison qui lui fit abandonner en cette occasion son ordre favori, fut qu'il comptoit peu sur les Carthaginois & les Afriquains de nouvelle levée. Presque sûr qu'ils ne tiendroient point contre le premier choc, il ne vouloit pas qu'ils portassent le désordre dans l'armée, par leur fuite. Dans le poste qu'il leur avoit assigné, il espéra d'en tirer de grands services, sans rien risquer. Il avoit donné ordre à ses étrangers, dont la plûpart étoient d'excellens tireurs, de suivre les éléphans, afin d'augmenter la confusion, que ces bêtes auroient jettée dans les rangs de l'ennemi, au cas qu'elles fissent leur effet accoutumé; & au cas qu'elles fussent écartées par les Vélites Romains, il vouloit que ces troupes irréguliéres chargeassent les Hastaires; & elles

elles devoient être ſoutenues par les Carthaginois. Annibal ne doutoit point qu'en ce dernier cas les deux autres lignes Romaines ne vinſſent appuyer la premiére. Alors il ſe propoſoit de faire avancer ſa troiſiéme ligne, qu'à proprement parler il conſidéroit comme ſa véritable armée. Ces vieilles troupes, de qui il auroit eſpéré la victoire, toutes choſes égales d'ailleurs, devoient élargir leurs intervalles en s'aprochant, y recevoir les Vélites & les Carthaginois, qui ſe rangeroient derriére elles, & combattre fraiches les Romains déja haraſſés par ſes deux autres lignes. Les Etrangers & les Carthaginois, qui ſe feroient formés derriére l'armée, étoient deſtinés à tourner l'ennemi, & à le prendre en flanc & à dos. Supoſant même que les Haſtaires ſeuls repouſſaſſent les éléphans, les Etrangers & les Carthaginois, il eſpéroit que ce premier combat ayant dérangé plus ou moins la premiére ligne Romaine, ſa Phalange fraiche & en bon ordre profiteroit de ſon avantage. Il ſemble même que cet habile Général mettoit les choſes au pis, & que tenant ſes Etrangers & ſes Carthaginois pour battus, il plaça ſes vieilles troupes à 125 pas de la ſeconde ligne, afin que les fuyards ne tombaſſent pas ſur elles.

Toute cette diſpoſition ſi bien raiſonnée, fut rendue inutile par les éléphans. Avant le ſignal, les Numides de part & d'autre entamèrent l'action ; & auſſi-tôt après le ſignal, les Vélites Romains furent aux priſes avec les éléphans. Les cris, le ſon des

trompettes & le cliquetis des armes, que Scipion fit redoubler à dessein, épouvantèrent d'abord une partie de ces animaux à la droite des Carthaginois. Au lieu d'avancer, ils tournèrent de côté, & se jettèrent en fureur au milieu de leurs Numides. Comme il fallut faire place à ces bêtes irritées, Massinissa saisit le moment où les Numides alloient se remettre; il les chargea avant qu'ils se fussent rangés, & les empêcha de regagner leur terrein. Après un combat fort court, qu'ils soûtinrent en se battant en retraite, ils furent entiérement renversés, & poursuivis par Massinissa, beaucoup au-delà du champ de bataille. Le reste des éléphans fut harcelé par les Vélites, qui parvinrent à s'en faire poursuivre, & à les entrainer par les intervalles, loin dans la campagne; desorte que leur front en fut débarassé après que les Carthaginois en eurent reçu le plus de mal. En même temps la Cavalerie Romaine commandée par Lelius, chargea celle des Carthaginois, à l'aile gauche. Ce ne fut plus cette supériorité de Cavalerie, qui avoit acquis à Annibal l'honneur des batailles livrées en Italie. Scipion avoit remédié au défaut du nombre & de l'exercice, & ses escadrons, qu'il avoit dressés avec une attention incroyable, firent tout ce qu'il attendoit d'eux: les Carthaginois, après une médiocre résistance, en furent renversés & poursuivis, desorte que le début de la bataille fut très-desavantageux à Annibal, qui ayant ses flancs découverts, voulut tirer parti de sa dispo-

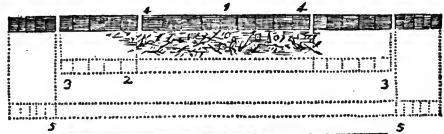
ſition contre l'Infanterie Romaine, avant que la Cavalerie fut revenue de la pourſuite des fuyards.

Auſſi-tôt que les éléphans eurent vuidé la place, le corps de douze mille Etrangers s'avança fiérement juſqu'à la portée du trait. Delà il fit pleuvoir une grêle de pierres & de traits de toute eſpéce ſur les Haſtaires, qui malgré leur armure en furent très-incommodés, & s'arrêtèrent. C'étoit là le moment qu'Annibal avoit prévu, & où ſes Carthaginois, ſoûtenant ſes Etrangers, devoient mettre en déſordre cette premiére ligne des Romains. Mais les Etrangers, auxquels enfin les Haſtaires marchèrent, ne furent point ſecondés. Ils reculèrent en gardant leurs rangs, dans l'eſpérance d'être appuyés par les Carthaginois de la ſeconde ligne. La frayeur s'étoit emparée de ces Milices. Elles n'avoient pas bougé de leur place, malgré les ordres qu'elles avoient de s'avancer en même temps que les Etrangers; & dans cet inſtant décifif elles ne firent aucun mouvement capable de raſſurer la premiére ligne. Les Etrangers preſſés par les Romains, ſe maintinrent encore quelque temps en ordre; mais à la fin s'imaginant que ces lâches Républicains les abandonnoient par malice, ils furent outrés de rage, & tournant entiérement le dos aux Romains, ils fondirent en furieux ſur les Carthaginois. Annibal, qui de ſa troiſiéme ligne voyoit la lache immobilité de ſes compatriotes, leur envoya exprès ſur exprès pour les menacer, que s'ils ne tenoient pas ferme,

il les feroit charger, & massacrer sans miséricorde, par ses vieilles bandes. On vit alors le désespoir & la honte changer ces lâches en furieux. Ils firent d'abord main-basse sur les Etrangers, qui les traitoient en ennemis. La ligne des Hastaires venant à les joindre, la révolution fut aussi singuliére que compléte. Carthaginois & Etrangers, tous s'unirent pour faire tête à l'ennemi, & malgré l'horrible confusion de la défense, elle fut si vive, que les Hastaires surpris s'arrêtèrent tout-à-coup. C'en étoit peut-être fait de toute cette ligne Romaine, si les Princes, qui suivoient les Hastaires à mesure qu'ils avançoient, ne s'étoient trouvés à portée de les soûtenir.

Annibal ne jugea pourtant pas encore à propos de s'avancer avec sa troisiéme ligne, de peur que ces gens, uniquement guidés par le désespoir, & incapables d'aucune bonne manœuvre, ne se dissipassent avant qu'il les eut atteints. Sa réflexion étoit juste; car aussi-tôt que les manipules des Princes s'aprochèrent, la frayeur s'empara de nouveau des Carthaginois, qui entrainant les Etrangers dans leur fuite, auroient culbuté la troisiéme ligne, si en leur présentant les piques basses, elle ne les avoit obligés de coûler le long du front, pour gagner les derriéres en tournant les ailes.

Scipion pénétra alors qu'Annibal s'attendoit que la poursuite des fuyards entraineroit les Romains en avant, & les feroit rompre leur ordonnance, au point de ne plus avoir le temps de se rallier, pour pa-

Comment Scipion ſe mit en ligne pleine.

rer le choc qu'il leur préparoit avec l'élite de son armée. C'est pourquoi, dès qu'il vit ces deux lignes rompues, il rapella ses gens, sans leur permettre de poursuivre les fuyards. Ensuite profitant de ces momens de désordre pour faire de nouvelles dispositions, il manœuvra pour se mettre en ligne pleine, ou en Phalange. Le carnage avoit été si grand, que les cadavres embarassoient les mouvemens. Scipion fit déblayer promptement le terrein qu'il devoit occuper pour aller à l'ennemi sur un seul front. Après quoi il forma sa ligne pleine en cette maniére.

Il mit les Hastaires vis-à-vis du centre de l'ennemi, divisés en manipules & dans leur ordre accoûtumé (1). Alors il ordonna *à droite* & *à gauche*, faisant marcher chaque manipule par son flanc, toujours se joignant avec le manipule qui le précédoit, & avançant vers le centre, où tous les manipules serrés formèrent une Phalange sans intervalles. En même-temps les Princes firent la même évolution, (2) avec cette seule différence, qu'au lieu d'avancer, pour se serrer à leur propre centre, ils dûrent joindre, en deux portions égales, les manipules des deux extrêmités de leur ligne, (3) qui ne bougèrent point. De cette maniére la ligne des Princes forma deux ailes relativement à la ligne des Hastaires. Chacune de ces ailes marcha en avant & s'abouta, l'une à la gauche, l'autre à la droite des Hastaires (4). Les Triaires firent, par rapport aux Princes, la

même évolution (5) que ceux-ci relativement aux Hastaires. Ainsi avant qu'Annibal put profiter d'un changement d'ordre, qui s'étoit fait en sa présence, Scipion eut toujours son armée en une seule ligne pleine, dont les Triaires formoient les pointes. Tout étoit en ordre, lorsqu'Annibal s'avança pour la charge. Ce Général voyant toutes ses dispositions rendues inutiles par le sens froid de Scipion, mettoit son unique ressource dans la bravoure de ses troupes, qui étoient à peu-près de la force des Romains, armées de même, & pareillement résolues de vaincre ou de mourir. On se battit donc avec une extrême opiniâtreté & une parfaite égalité de part & d'autre. Mais tout-à-coup Lelius se montra, avec sa Cavalerie, derriére l'armée Carthaginoise. Cet Officier, camarade & ami de Scipion, ne s'amusa point à poursuivre les fuyards, lorsqu'il les eut dispersés. Après avoir communiqué son dessein à Massinissa, il revint avec ce Prince, pour décider la victoire.

Annibal ne put tenir contre ce nouvel ennemi, qui le prenoit à dos & par ses flancs. Le carnage fut horrible; vingt mille hommes restérent sur la place, & le nombre des prisonniers ne fut pas moindre. Annibal se vit réduit à se sauver, avec quelques Cavaliers, à Adrumete.

Polybe partage ses éloges entre les deux Généraux. Il trouve la disposition d'Annibal très-judicieuse, & attribue sa défaite plutôt à la valeur & à la bonne discipline des Romains, qu'à la conduite de Scipion.

Divers Ecrivains en ont porté depuis le même jugement ; & il est certain qu'on trouve dans le plan d'Annibal, outre beaucoup d'art & de génie, cet esprit de ruse, qui se fait remarquer dans toutes ses batailles. Pour son malheur, une grande partie de son armée étoit composée de nouvelles levées, dont il craignoit autant la lâcheté que l'indiscipline. Ce fut ce qui lui fit imaginer cette seconde ligne de Carthaginois, dont il auroit tiré parti, si la peur n'eut pas fait oublier à ces gens les ordres mêmes qu'il leur avoit donnés. Malgré le désastre de sa Cavalerie & cette lâcheté incroyable de ses compatriotes, il auroit remporté la victoire, si Scipion n'avoit pas eû la prudence de rapeller ses gens, aussi-tôt qu'il vit plier les troupes, avec lesquelles ils furent aux mains. Il ne faut pas croire, que si les Romains se fussent engagés à la poursuite, Annibal n'eut point ouvert passage à ses gens entre les sections de la Phalange, pour se retirer en arriére. Rien de plus facile, & à la Phalange en général, & à un Chef d'armée préparé à tout événement. Mais lorsqu'il vit que les Romains, sans se livrer à leur ardeur, abandonnoient ces lâches à la vitesse de leurs jambes, il fit présenter à ces derniers les piques basses, espérant encore de les rallier par la vuë d'une mort certaine.

Peut-être Annibal auroit-il pû mieux faire ; mais il faut bien sçavoir ce qu'il a fait, les circonstances de l'action, & la maniére

de combattre des anciens, avant que de dire, avec Mr Folard, que la tête lui avoit tourné, & que sa disposition étoit au-dessous du médiocre &c.

Le Chevalier s'est fortement imaginé que l'armée Romaine avoit combattu ici en colonnes, formées par les trois manipules des Hastaires, des Princes & des Triaires. Mais si Scipion fait attaquer les troupes étrangéres d'Annibal, par ses Hastaires seuls, s'il les fait pousser jusqu'à leur seconde ligne, s'il fait avancer ensuite les Princes pour soûtenir les Hastaires lorsqu'ils sont en danger, si enfin il fait manœuvrer les Princes & les Triaires, pour se mettre ensemble sur une seule ligne avec les Hastaires, comme Polybe le décrit avec beaucoup de clarté; personne n'admettra que l'armée de Scipion ait combattu ici en colonnes. Les Hastaires ont agi, dans la premiére action, indépendamment des Princes; eux seuls avoient défait & poursuivi les Etrangers & les Carthaginois; & Scipion, appréhendant qu'ils ne s'avançassent trop, les rapella & les raprocha des Princes, non pour en faire des colonnes, mais pour se préparer à la grande attaque; & alors on étoit si accoûtumé à se mettre en Phalange pour l'action, que quand les morts & les blessés embarrassèrent sur le terrein les enlacemens ordinaires des manipules, Scipion leur fit faire de nouvelles évolutions pour former la ligne pleine.

Quant à la disposition de l'armée d'Annibal, la description du Chevalier est aussi

peu juste que ses réflexions. Selon lui les trois lignes de l'armée d'Annibal sont autant de Phalanges sans intervalles, & sur une grande profondeur. Mais Polybe nous dit positivement que le douze mille Etrangers à la premiére ligne étoient d'excellens tireurs, qui n'avoient ni l'épée ni la pique. Leur ordonnance étoit donc toute différente de celle de la Phalange. Ils combattoient en petits corps, & devoient avoir d'homme à homme l'espace nécessaire pour darder leurs javelots, lancer leurs traits, bander leurs arcs, & faire jouer leurs frondes. Toutes les manœuvres, que le Chevalier prête à ce corps de troupes irréguliéres, supposent une ordonnance qu'elles n'eurent point. Les Carthaginois de la seconde ligne lui paroissent de braves gens, qu'Annibal avoit trompés par sa mauvaise disposition. Comment reconnoître, dans son récit, la bataille de Zama?

Il altére entiérement les faits, & n'observe ni l'action, ni le nombre, ni la qualité, des troupes qui formoient la troisiéme ligne. Quel jugement a-t'il pû porter de la conduite d'Annibal? Le nombre & la qualité des troupes, dont cette troisiéme ligne étoit composée, suffisent pour faire reconnoître des vuës & du genie dans le Général Carthaginois. Heureusement pour sa mémoire, Polybe a marqué en termes clairs, que cette troisiéme ligne valoit seule plus que les deux autres; qu'aux yeux d'Annibal elle faisoit sa véritable armée; & qu'enfin ce Général, comptant uniquement sur

elle, étoit plus embarrassé que fortifié par les troupes nationales. Sur ces notions incontestables, l'Annibal de Zama est tout un autre Général que l'Annibal du Chevalier Folard.

Cependant on ne voit pas qu'Annibal ait mis à profit ce moment de fureur, où ses deux premiéres lignes s'unissant ensemble pour repousser l'ennemi, forcèrent les Hastaires à s'arrêter, & soûtinrent le choc des Princes qui vinrent les apuyer. C'étoit le temps, ce semble, de faire marcher sa troisiéme ligne au secours des deux autres, qui n'étoient pas en état de tenir longtemps seules contre la plus nombreuse partie de l'armée Romaine. Les Romains n'avoient plus en réserve que leurs Triaires qui ne faisoient qu'un sixiéme de leur Infanterie : étoit-ce contr'eux qu'Annibal gardoit toutes ses vieilles troupes? On diroit, à voir cette inaction, qu'il vouloit lasser les Hastaires & les Princes, en leur donnant ses deux premiéres lignes à massacrer; & n'en déplaise à Mr Guischard, le trait n'est pas digne de son Annibal.



CHAPITRE XI.

De la bataille entre Philippe Roi de Macédoine & le Proconſul Flamininus en Theſſalie.

Hiſtoire de Polybe. Livre XVII. Chap. 14. &c. Commentaires de Mr Folard, Tom. VI. Liv. XVII. Chap. 3. p. 127.

PHilippe Roi de Macédoine avoit prévû, que ſi les Romains ſortoient vainqueurs de la guerre contre Carthage, l'ambition les porteroit bientôt à étendre plus loin leurs conquêtes; c'eſt pourquoi il favoriſa Annibal de tout ſon pouvoir. Mais continuellement traverſé par des contretemps & par des guerres avec ſes voiſins, rebuté d'ailleurs par la mauvaiſe conduite du Sénat de Carthage, il ne fit que de foibles efforts. Cependant il s'attira le reſſentiment des Romains, qui ayant un ſi beau prétexte de faire éclater leurs deſſeins contre la Gréce, n'attendirent que trois mois après la concluſion de la paix, pour lui chercher querelle, à l'occaſion d'un démêlé qu'il avoit avec les Atheniens. Ce Prince ſentit qu'il ſeroit inutile d'oppoſer des raiſons à des gens qui avoient juré ſa perte; il réſolut d'en venir de lui-même à une guerre qu'il auroit en vain tâché d'éviter : il s'y prépara vigoureuſement. Quoique les autres Grecs euſſent l'imprudence de ſe joindre aux Romains contre lui, il ſoûtint néanmoins trois années entiéres une guerre malheureuſe,

reparoiſſant chaque année en campagne avec une bonne armée, qu'il recrutoit & exerçoit pendant l'hyver.

La fortune ne ſeconda point ſon courage & ſes eſpérances. Il fut contraint de de demander la paix, que les Romains lui refuſèrent, parce-qu'ils ne le crûrent pas encore aſſez humilié pour la recevoir telle qu'ils vouloient la lui donner. Cette dureté des Romains l'obligea à des efforts extraordinaires. Son pays étant preſque épuiſé d'hommes par ſes guerres continuelles, antérieures à celle-ci, il eut beaucoup de peine à faire des levées; il enrôla de vieux ſoldats qu'il avoit congédiés, & reçut même, dans ſon armée, tout ce qu'il put trouver de jeunes gens de ſeize ans. Le lieu d'aſſemblée fut à Dium en Macédoine. L'armée s'y trouva forte de 16000 hommes de Phalange, de 2000 Peltaſtes, qui différoient des ſoldats de la Phalange par l'ordonnance, & par le bouclier qu'ils portoient moins grand; de deux mille Thraces & Illyriens, de mille Etrangers ſoudoyés, & de deux mille hommes de Cavalerie. Avec cette armée il eſpéra de défendre ſes Etats.

Flamininus, qui avoit été en quartier-d'hyver dans la Gréce aux environs d'Elatia, ayant eû avis que Philippe s'étoit déja mis en campagne, aſſembla promptement ſes troupes, & reſolut de marcher contre Philippe pour le combattre. Il avoit, dans ſon armée, deux légions, dont les ſoldats, tous hommes d'élite, avoient ſer-

vi, la plûpart, dans les guerres d'Italie & d'Afrique ; dix mille Grecs, presque tous armés à la légére, & une très bonne Cavalerie, supérieure en nombre à celle de Philippe. Le Romain passa avec cette armée les Thermopyles, ces fameuses gorges qui donnent entrée dans la Thessalie. De là il marcha à Thébes de Thessalie, où il avoit une intelligence. Mais l'entreprise manqua; & la garnison ayant fait une vigoureuse sortie contre le peu de Cavalerie & de troupes-légéres, à la tête desquelles il s'étoit avancé jusques sous les murs, il eut couru risque d'être pris ou tué, s'il ne lui fut venu, contre son attente, un secours de son armée. Sur l'avis que Philippe étoit aussi entré dans la Thessalie, il marcha jusqu'au cœur de la Province, & se campa à six Milles de Pherée. De là il poussa ses partis en avant à droite & à gauche, pour prendre connoissance de la position de l'armée Macédonienne.

Philippe ayant passé par les montagnes d'Olympe en Thessalie, s'étoit campé d'abord près de Larisse. Ce fut là qu'il apprit que les Romains avoient pénétré jusqu'à Thebes, & qu'ils poussoient en avant. Il se proposa d'aller à leur rencontre, & marcha droit vers Pherée. Son camp fut assis à quatre Milles de la place, desorte que cette ville & les grandes montagnes, dont elle étoit environnée, séparèrent les deux armées, sans que Philippe ni Flamininus sçussent au juste leur position respective & ce voisinage.

Outre les montagnes d'Olympe, qui ſéparoient la Theſſalie de la Macédoine, & celles de Pindus & d'Othrys qu'on paſſoit par le pas des Thermopyles occupé par les Romains, tout le pays eſt parſemé de hauteurs & de collines qui forment des vallées & des défilés très dangereux. La montagne, au pied de laquelle Pherée étoit ſituée, fait partie de la chaine qui traverſe preſque toute la Theſſalie, en s'étendant d'un côté fort avant dans le pays, & de l'autre juſqu'à la ville de Scotuſſe, bâtie dans une vallée, d'où enſuite les hauteurs deviennent plus eſpacées, & le terrein moins difficile. Les deux armées, dirigées par le même eſprit, s'étoient approchées de ces montagnes, dans le deſſein de les paſſer aux mêmes endroits.

Le lendemain, avant le lever du ſoleil, les deux Généraux envoyèrent les piquets ordinaires en avant, pour reconnoître les paſſages, ſe tenant tous deux prêts à ſuivre. Les détachemens s'apperçurent de loin, & fort ſurpris de l'apparition de l'ennemi, dont ils ſe croyoient bien loin, ils n'oſèrent s'avancer, de peur de tomber dans ſon gros. Ils détachèrent quelques uns de leurs gens pour donner l'avis aux Généraux. Philippe fit revenir ſes piquets & rentrer ſon armée dans ſon camp, bien réſolu de n'y pas reſter long-temps : la guerre des montagnes n'étant pas de ſon goût, & ſa Phalange étant peu propre à ſes opérations.

Il ſentit qu'il lui étoit eſſentiel de s'emparer de Scotuſſe, qui étoit à quatre jour-

nées de ſon camp. Cette ville, remplie de munitions, pouvoit fournir à la ſubſiſtance de ſon armée dans ce pays ingrat, où il devoit faire quelque ſejour. A la faveur de cette place, il ſe conſervoit la communication de l'un & de l'autre côté des montagnes, & au cas que Flamininus vint l'y chercher, il étoit le maître de profiter du terrein, & de choiſir d'avance des poſtes & un champ de bataille avantageux.

Flamininus ayant les mêmes raiſons que Philippe d'occuper Scotuſſe, non-ſeulement il en forma la réſolution, mais il prit à peu-près les mêmes meſures. Il avoit ſur Philippe l'avantage que le chemin étoit moins embarraſſé en deçà qu'en delà des montagnes. Le lendemain, les deux Généraux, pour ſe cacher l'un à l'autre la marche qu'ils méditoient, détachèrent de petits corps de troupes irréguliéres, & quelque Cavalerie légére, vers les hauteurs, avec ordre de s'y montrer, & d'engager même une action, ſi l'ennemi ſe préſentoit. Ces détachemens en furent bientôt aux mains. La Cavalerie Etolienne, accoûtumée à l'eſcarmouche dans les lieux raboteux & difficiles, mit l'avantage du côté des Romains. Les Macédoniens ſe ſauvérent comme ils pûrent.

Pendant cette eſcarmouche, les deux armées ſe mirent en marche; Philippe & Flamininus firent bien cotoyer les hauteurs qui regnoient entre les deux armées; mais, ſoit qu'on n'oſât pas ſe montrer ſur les ſommets, ſoit qu'on ne fit pas aſſez de

diligence : chacun, en se flattant de laisser l'ennemi en arriére, ignoroit absolument ses mouvemens. Flamininus marcha le premier jour jusqu'à Erétrie, dans le territoire des Phéréens ; & Philippe se campa près d'une petite riviére nommée Onchește, les montagnes entre les deux armées, qui étoient d'ailleurs vis-à-vis l'une de l'autre. Le lendemain, Philippe arriva à Melambium & le Romain à Thetidium, sur le territoire des Pharsaliens. La troisiéme journée au matin, il s'éleva un terrible orage, accompagné de tonnerre & de pluye, & le temps devint si couvert & si sombre, qu'à peine voyoit on à deux pas de soi. Philippe n'en continua pas moins sa marche. Il avoit sur son chemin, à environ une lieue du camp qu'il quittoit, de hautes montagnes qui se prolongeoient à une grande distance hors de la chaine. Le passage, qui avoit ses difficultés, pouvoit s'éviter par un detour. Philippe craignit le retardement, & refusa de quitter le droit chemin. Mais la pluye ne cessant point, il prit la résolution de s'arrêter au pied, jusqu'à ce qu'elle fut passée. Il fit pourtant prendre les devans à la plus grande partie de ses troupes-légéres, avec ordre de reconnoître les chemins, & de s'établir le mieux qu'il feroit possible sur les sommets, afin de couvrir l'armée. Le Proconsul, qui avoit eu, le jour précédent, un plus beau chemin que celui du Roi, avoit fait aussi une marche plus forte ; desorte qu'il étoit campé la nuit en deçà des montagnes, en-

viron

viron vis-à-vis les endroits, où Philippe avoit à passer les hauteurs. Le lendemain Flamininus conçut l'idée de faire monter à quelques troupes-légéres les hauteurs qu'il n'avoit que cotoyées jusqu'alors. Peut-être qu'il entrevit dans ce moment la possibilité de la marche de Philippe, & qu'étant informé de cette saillie de montagnes, qui coupoit absolument le chemin à toute autre armée qui eut pris la même route que lui; il jugea la situation des lieux propre à découvrir entiérement l'ennemi. Les pentes, très douces de son côté, l'y invitoient encore. Ainsi dès que la pluye fut un peu diminuée, il détacha dix Turmes de Cavalerie-légére, avec mille Vélites, les uns & les autres chargés de parcourir les hauteurs & d'aller aussi loin qu'ils pouvoient à la découverte.

La pluye ayant cessé, il se répandit un brouillard si épais, qu'on ne pouvoit distinguer les objets à une très petite distance. Le détachement Romain, avançant, pour ainsi dire, à tatons, étoit venu sans s'en apercevoir, tout proche du détachement Macédonien, qui avoit déjà occupé les hauteurs. La surprise fut extrême de part & d'autre, lorsqu'on connut le voisinage. Les Macédoniens ayant l'avantage du poste, & se croyant les plus forts, fondirent sur les Romains, & envoyèrent en même-temps porter au Roi l'avis de la rencontre. Ils chargèrent avec tant d'impétuosité, qu'ils mirent l'ennemi en fuite, après lui avoir fait essuyer une grande perte d'hommes & de chevaux.

Le Général Romain, moins sensible à cette perte, qu'attentif à l'occasion qui se présentoit d'engager une action sur ce terrein, où il avoit tout l'avantage, détacha d'abord deux Tribuns, chacun à la tête de mille hommes, avec cinq cens chevaux Etoliens, accoutumés à marcher dans les montagnes, & dressés à de pareilles escarmouches. L'Infanterie, qui étoit toute légionaire, s'avança vers les hauteurs, avec des intervalles entre les manipules, pour donner l'espace aux fuyards de se retirer derriére eux, & de s'y rallier.

A l'approche de ce corps, les Macédoniens s'arrêtèrent; ensuite après avoir soûtenu quelque temps le combat avec valeur, malgré leur infériorité, ils reculèrent vers le sommet des montagnes, d'où ils firent dire à Philippe, qu'ayant les Romains sur eux en plus grand nombre, ils n'éviteroient point leur defaite totale s'il ne les secouroit au plus vite.

Le Roi, très mécontent de cet accident, qui menaçoit de l'engager plus loin qu'il ne souhaitoit, détacha néanmoins Heraclide & Leontes, l'un à la tête de la Cavalerie Thessalienne, & l'autre avec un corps de Cavaliers Macédoniens. Il leur joignit mille hommes d'Infanterie-étrangére, commandés par Athenagore. Leur ordre fut positif de se contenter de dégager les troupes-légéres, & de ne pas se laisser entrainer trop en avant, parce-qu'il falloit éviter une action générale dans des endroits si peu convenables à l'ordonnance de la

Phalange. Mais ces ordres furent mal exécutés, & il vit augmenter de plus en plus la néceſſité d'une bataille générale. Ces détachemens trouvèrent les troupes-legères qui ſe maintenoient encore, quoiqu'avec bien de la peine, ſur les hauteurs. Ils ſe joignirent à elles; & tous enſemble ils donnèrent ſur les Romains avec tant d'impétuoſité qu'ils les renverſèrent. Vélites, Etoliens, Légionaires, tout fut culbuté & mis en fuite. La déroute auroit été encore plus grande, ſi la Cavalerie Etolienne, qui s'expoſoit par-tout où celle des Macédoniens ne pouvoit gagner le pas ſur elle, n'eût ſouvent fait tête à l'Infanterie; ce qui favoriſa la retraite des Romains.

Flamininus ayant vû d'en-bas tout ce qui ſe paſſoit ſur les hauteurs, fut d'abord un peu déconcerté de la défaite de ſes gens, qu'il n'avoit pas prévue. Il ſortit promptement toute ſon Armée du camp, & la rangea en bataille au pied des montagnes; la gauche vis-à-vis de cette pente ſur laquelle ſes détachemens étoient montés, avec des intervalles entre les manipules, ſelon l'ordonnance de la légion. Il enjoignit aux Généraux de ſa droite, d'agir ſelon les occurrences, & de détacher, ſans attendre ſes ordres, pluſieurs manipules, pour gagner d'avance des pas détournés, & s'emparer, derriére quelques rideaux, de pluſieurs poſtes, qui, au cas que l'action devînt générale, ſerviroient beaucoup pour prendre l'ennemi à dos & en flanc. Devant cette droite il jetta ſes éléphans;

car depuis la défaite des Carthaginois, les armées Romaines essayoient d'employer ces animaux. Il n'en mit point devant sa gauche, parce-que ses gens, qui revenoient de l'escarmouche, & se retiroient en désordre, se seroient peut-être renversés dessus. Mais comme il prévit, que le fort du combat seroit de ce côté, il y plaça la partie de ses Vélites, qui n'avoit pas été de l'escarmouche. Le reste de sa Cavalerie fut réparti aux deux ailes.

Après avoir fait ces dispositions générales, sans sçavoir encore quel parti Philippe prendroit, il s'avança avec sa gauche vers la pente, où une partie assés considérable de son armée fuyoit honteusement devant les Macédoniens. Il eût besoin de toute son autorité, & ses Officiers de tout leur crédit, pour contenir les troupes : tant étoit grande l'impression du premier échec reçu presqu'en présence de l'Armée entiére. Si Philippe eût pû pousser ce premier avantage, la défaite & la fuite des Romains étoient assurées. Ce fut le malheur de ce Prince d'être engagé dans ce combat malgré lui, & sans s'y être attendu.

On lui donnoit avis, de moment à autre, de l'ardeur & du succès de ses gens. On lui annonçoit que la terreur étoit dans l'armée Romaine. On le félicitoit déja comme si la victoire eut été entiérement à lui. Mais il s'opiniâtra dans sa premiére opinion ; & se fixant sur la désobéissance de ses Généraux, qui, en dépit de ses ordres, poussoient les fuyards jusqu'au bas des mon-

tagnes, il sembla craindre de commettre sa gloire, en faisant naitre la victoire de l'imprudence & de la témérité. Il vit enfin que pour sauver une partie de son armée, il falloit la mettre toute entiére en péril. L'Infanterie Romaine, qui s'ébranloit, ne permettoit plus ni à ses gens de se retirer, ni à lui de différer plus long-temps à les soûtenir.

Comme les montagnes étoient plus escarpées, & les gorges plus serrées de son côté, il monta avec beaucoup de peine, & sur un petit front, jusqu'au sommet des hauteurs appellées *Cynoscephales*. Les Peltastes firent la tête de la colonne. Il les suivit lui-même avec la droite de sa Phalange, qu'il fit marcher par son flanc, & dans la même route que ses détachemens avoient frayée. Son dessein étoit de venir se former au sommet des montagnes; & il lui importoit infiniment de n'y être pas prévenu; parce-que la pelouse étoit telle qu'il pouvoit la souhaiter, & que rien ne l'empêchoit d'en descendre, pour aller à l'ennemi sans rompre la Phalange. Craignant donc de perdre un moment précieux, s'il défiloit en cet ordre, avec sa Phalange entiére, il ordonna à Nicanor, qui commandoit sa gauche, de marcher de front à la montagne, & de se borner à recommander aux sections de ne pas s'écarter hors de la vue l'une de l'autre, en montant chacune devant soi. Le ralliment devoit être aussi prompt que facile, lorsque toutes les sections seroient parvenues au sommet. Phi-

lippe crut abréger par-là cette marche difficile, & ce fut une erreur qui contribua le plus à la perte de la bataille ; car étant arrivé lui-même sur la pelouse avec la droite de sa Phalange, il eut encore assés de temps, pour s'y former en bataille, en déployant par la gauche à mesure qu'il débouchoit. Ses troupes, qui avoient sur les bras la plus grande partie de la gauche Romaine, le long de la pente, jusqu'où elles avoient poussé les fuyards, semblèrent s'accorder à rendre utile & glorieuse leur premiére désobéissance. Leur bravoure & leur opiniâtreté continrent Flamininus, qui put voir le Roi mettre ses gens en ordre sur la pelouse, sans pouvoir lui faire empêchement.

La marche de Ninacor s'étoit faite avec tout le courage, que Philippe s'en étoit promis ; cependant le succès ne répondit pas à son attente. Les soldats grimpèrent avec une égale impatience ; mais le terrein qu'ils avoient à traverser, n'étoit pas le même pour toutes les sections. Les unes avoient une seule montagne qui se prolongeoit jusqu'à la pelouse, les autres avoient plusieurs rochers, ou des crevasses, ou des ravines, qu'elles devoient escalader, ou franchir. Les sections furent bientôt à différentes distances les unes des autres, & de la pelouse. Quelques-unes, engagées de hauteur en hauteur, & obligées à des circuits & des detours pour trouver les endroits pratiquables, furent éloignées hors de portée. C'étoit pour un Général le coup d'œil le plus désespérant.

Cependant Philippe dévorant le chagrin de ce contre-temps, parut au-dessus de ses facheuses suites. Il joignit à sa droite chaque section à mesure qu'elle arrivoit. Ensuite voyant que l'escarmouche alloit se terminer à son désavantage, & que ses gens étoient pressés par Flamininus, il marcha à l'ennemi avec ce qui se trouva de sa Phalange en bataille. Il comptoit sur la bonté de son Infanterie. Il en fit un seul corps, auquel il donna trente-deux hommes de hauteur. Il le flanqua de ce qu'il avoit encore de troupes-légéres, & il s'avança fiérement les rangs serrés & les piques baissées, au moment même où ses escarmoucheurs, obligés de plier, menaçoient de se retirer à la débandade. A la vue de son premier mouvement, Flamininus retint ses gens. Les escarmoucheurs Macédoniens, qui n'étoient point poursuivis, se remirent en ordre d'eux-mêmes, & se partageant à peu-près également, ils furent se poster aux ailes de leur Infanterie.

Flamininus ayant placé de même ses troupes-légéres, qu'il fit passer par les intervalles derriére l'armée, alla à la rencontre du Roi. Les Romains ne soutinrent point le choc & la pésanteur de cette masse d'Infanterie, rangée sur une si grande profondeur. Tout ce qui se présenta à elle rebondit ou fut renversé. Il n'y eut que la singularité de l'ordonnance des légions, qui les préservât d'une entiére défaite. Comme les manipules agissoient indépendamment l'un de l'autre, le choc de la Pha-

lange n'avoit pas le même effet que sur une ligne pleine. Ces petits corps de cent trente hommes, beaucoup plus lestes que la Phalange dans leurs mouvemens, après une charge sans effet, se remettoient aisément de leur désordre, revenoient quelquefois de front, ou tâchoient de gagner les flancs. Desorte que les Romains, exercés dans toutes les manœuvres conformes à leur ordonnance, donnoient toujours bien de l'occupation à la Phalange, avant qu'elle osât risquer de se détacher pour pousser son avantage. Aussi, quoique Philippe eut forcé les Romains à reculer, quoiqu'il eut gagné sur eux un terrein considérable, il trouva constamment l'ennemi devant soi, sans qu'il lui fut possible d'entamer sa droite, qui resta en état & à portée de décider la victoire.

En même temps que Flamininus étoit allé à la charge, les manipules de la droite s'étoient également mis en mouvement pour gagner les hauteurs, ou les sections de la Phalange, qui n'avoient pû d'abord se réunir sur la pelouse, tâchoient de se joindre & de se former. Celles qui s'étoient formées séparément en bataille, furent renversées & écrasées par les éléphans. Les autres, qui étoient en pleine marche sur le sommet, comme celles qui grimpoient encore, furent accablées avant qu'elles pussent se reconnoître.

Cette terrible exécution n'auroit point sauvé Flamininus, que le Roi poussoit avec autant de bonheur que de sagesse, si un

Tribun, ſans attendre l'ordre de ſon Général, ne s'étoit cru appellé à décider de la bataille. Cet Officier, laiſſant ſes Collégues s'acharner ſur ces malheureuſes ſections, rebrouſſa avec vingt manipules, pour gagner les derriéres de la Phalange de Philippe. Arrivé à cette pente de la montagne, où l'eſcarmouche avoit été ſi opiniâtre, il en deſcendit & prit à dos l'Infanterie Macédonienne, qui compoſoit alors toute l'armée du Roi. Le combat changea entiérement de face. Les Romains reprirent courage; & les Officiers de la Phalange ſurpris, ne penſèrent point aux deux fronts, que l'extrême profondeur du corps leur permettoit. Le ſoldat, toujours effrayé quand il ſe croit coupé, jetta ſon bouclier, & ne penſa qu'à fuir. La réflexion lui venant enſuite, qu'il n'étoit pas poſſible d'échaper de cette maniére, toute cette Infanterie qui avoit perdu la tête & le cœur, mit les piques haut, en ſigne qu'elle ſe rendoit. Mais les Romains ignoroient, ou feignirent d'ignorer cet uſage des Grecs; & le maſſacre ne ceſſa, que quand Flamininus put ſe faire entendre de ſes ſoldats.

Le Roi ſe tira du combat avec quelque Cavalerie, dès qu'il ſe vit attaqué à dos. Il raſſembla tout ce qu'il put des Thraces & des Macédoniens, & ſe retira aux environs de Tempès, où, avec le peu de monde qu'il y rallia, il tint encore la Campagne quelque temps, juſqu'à ce que les Romains lui accordèrent la paix. Les Macédoniens eurent huit mille hommes tués

& cinq mille prifonniers. Les Romains ne comptèrent que fept cens des leurs parmi les morts.

Philippe avoit fait de grandes actions, qui lui donnoient la réputation d'un des meilleurs Capitaines de fon fiécle. Mais, dans cette guerre avec les Romains, il joua de malheur; peut-être même manqua-t'il de conduite : il en falloit davantage pour venir à bout des Romains, que pour vaincre les Thraces & les Grecs. Il déchut beaucoup de fa réputation dans cette fameufe journée, qui rendit les Romains maîtres des détroits de l'Epire, qu'il défendoit avec une bonne armée. On regardoit cette entreprife de Flamininus comme téméraire, quand même il auroit eû en tête un Général inférieur à Philippe. Le fuccès impofa filence aux critiques. Flamininus foutint l'offenfive jufqu'au bout; & le Roi de Macédoine ne put former contre lui aucune entreprife.

Il faut avouer que la fortune fut bien contraire à ce Prince en cette bataille de *Cynofcephales*. Le brouillard, qui l'empêcha d'avoir des nouvelles de l'ennemi, l'engagea plutôt qu'il n'eût voulu, & qu'il ne s'y attendoit. La défobéiffance de fes troupes le fixa au terrein qui lui étoit le plus défavantageux. Il avoit craint, & il femble qu'il avoit prévu, le contretemps. Mais on ne peut s'empêcher de le blâmer de fa lenteur à prendre fon parti; lorfqu'il vit que fes efcarmoucheurs renforcés pouffoient fi heureufement leur pointe, il ne devoit

plus balancer à les soûtenir de toute son armée. On ne lui pardonne pas non plus cette inattention à la nature des lieux, qui devoit être un obstacle à la réunion des sections qu'il fit marcher tout le long de la montagne, comme si jusqu'à la pelouse, qu'il avoit marquée pour le point de ralliment, il n'y avoit eu par tout qu'un glacis. Cet ordre étoit d'un homme sans génie & sans expérience, qui ignore que dans ces circonstances, un Général doit calculer les pas & les momens. D'ailleurs rien ne le pressoit de marcher à l'ennemi, avant que d'avoir réuni toute sa gauche à sa droite? Après s'être mis en ordre, il auroit pû protéger la retraite de ses escarmoucheurs, en s'avançant vers la pente. Flamininus n'auroit pas eu la témérité d'aller, en montant, heurter cette masse de piquiers, qui auroit tenu pied ferme contre un choc bien plus violent. On voit de bons principes dans sa confiance en la profondeur de ses files; mais son courage lui fit méconnoître la destination de la droite des Romains, & le sort qui étoit inévitable à ses sections dispersées derriére lui. Enfin, malgré le mauvais temps, malgré le brouillard & l'exemple du Général Romain, Philippe est blâmable de n'avoir pas fait suivre à l'œil toutes les marches & tous les mouvemens de son ennemi, dans un pays qu'il connoissoit bien mieux que le Romain. Le défaut d'espions pourroit être remarqué comme un vice du militaire des Anciens. Rarement ils avoient nouvelle de

l'ennemi, par d'autre voye que celle de leurs coureurs détachés.

CHAPITRE XII.

Le passage & le combat du Granique par Alexandre.

L'expédition d'Alexandre par Arrien, Liv. I. p. 37. de l'Edition de Blancard.

ALexandre s'avança vers le Granique, son Infanterie en colonne, formée par la Phalange doublée, qui marcha par son flanc. La Cavalerie la cotoya; & les bagages, la suivirent. Cet ordre de marche a été de tout temps mis en pratique par les Grecs, à cause de la facilité qu'ils trouvoient à le changer en l'ordre de bataille.

Hegeloque qui, avec les Cavaliers à piques, & cinq cens hommes de pied, armés à la légére, étoit détaché en avant pour reconnoître les gués du fleuve & la disposition de l'ennemi, fit rapport au Roi, que l'armée des Perses étoit rangée en bataille sur la rive opposée. Le jeune Roi ne balança point à hazarder le passage de vive force. Parmenion lui conseilla de camper la nuit près du fleuve, & de remettre le passage au lendemain, l'assurant qu'il trouveroit l'ennemi moins préparé à le recevoir : mais il opposa, à cet avis la nécessité de faire un coup d'éclat au commencement de la guerre, & de donner de la réputation à ses armes.

Il s'avança donc jufqu'à une certaine diftance du fleuve, où il fit déployer fa colonne à droite & à gauche, pour former la Phalange, fur une ligne de huit fections, avec la profondeur ordinaire de feize hommes. (1) Le lit du fleuve étant inégal, & les gués entrécoupés par des profondeurs, il ne pouvoit le traverfer que fur un petit front. Ce fut à fa droite, où le gué étoit le plus fpacieux, qu'il fe propofa de faire les plus grands efforts. Il y plaça, fur un même front avec la Phalange, le Corps des Hypafpiftes, (2) qui moins péfamment armés que les foldats de la Phalange, & combattant fur une ordonnance différente de la leur, lui fervirent pour les coups de main, & par-tout où le terrein ne s'accommodoit point avec l'ordre Phalangique. Il leur joignit l'Efcadron de Socrate, qui ce jour là avoit le pofte d'honneur & la premiére attaque, avec un corps de Cavalerie-légére, armé de Piques & un autre corps de Péoniens. (3) Il mit à la pointe de cette aile droite, ces huit efcadrons de Cavalerie d'élite, qu'on nommoit par honneur les amis & les compagnons du Roi. (4) Deux petits corps d'Infanterie-légére, compofés des Archers & des Agriens, furent rangés derriére les huit efcadrons, pour les foutenir & pour combattre avec eux. (5) La Cavalerie Theffalienne, (6) celle des Alliés, & la Thracienne furent poftées à l'aile gauche. Dans un paffage de riviére pendant la guerre contre Glaucias, Roi des Taulan-

tiens, Alexandre avoit établi, le long du fleuve, différentes batteries de catapultes & de baliftes pour éloigner l'ennemi de l'autre bord. Mais il paroit, par le filence des Ecrivains, qu'ici il ne fe donna pas le temps de faire de pareilles difpofitions.

Memnon avoit mis toute la Cavalerie Perfane, forte de vingt mille chevaux, fur une feule ligne, qui embraffoit autant d'étendue que l'armée d'Alexandre en occupoit de l'autre côté. (7) Le corps d'Infanterie de vingt mille Grecs foudoyés, fut placé de même fur une feule ligne, à certaine diftance derriére la premiére; (8) & comme le terrein s'élevoit en talus, elle fe trouva au-deffus de la Cavalerie comme fur une efpéce d'amphithéâtre. Le fleuve couloit en bas, & la pente naturelle empêchant les débordemens, l'eau avoit creufé la terre & rendu les rives plus ou moins efcarpées, fuivant les courans; deforte que les Perfes avoient tous les avantages fur leur ennemi. Memnon voyant par la difpofition d'Alexandre, que fes plus grands efforts fe feroient à fa gauche, il s'y pofta lui même, avec fes meilleures troupes, qui étoient fous le commandement de fes fils.

Les armées furent quelque temps à fe regarder, avant qu'Alexandre donnât le fignal. Toutes les trompettes de l'armée ayant fonné en même temps, & marqué le commencement de l'action, Ptolémée fortit le premier de la ligne à la tête de l'efcadron de Socrate; (3) & entra dans

le fleuve, ſuivi de ces deux corps de Cavalerie-légére, qui étoient à ſon côté dans la ligne, & des Hypaſpiſtes, qui marchèrent à la queue de cette Cavalerie, en tirant à gauche autant qu'il étoit poſſible.

En même-temps Alexandre s'avança avec ſa Cavalerie choiſie. Mr d'Ablancourt dit que menant l'aile droite, *il pouſſa dans le fleuve, ſuivi de toute l'armée au ſon des trompettes.* Il ajoûte de ſon propre chef, *ſuivi de toute l'armée.* On voit, par le plan, que la Cavalerie, à la tête de laquelle Alexandre paſſa le fleuve, étoit comme détachée de la ligne. Ce fut avec elle ſeule & ces deux corps d'Infanterie légére, qu'Alexandre pouſſa dans le fleuve, & fit le mouvement oblique, dont Arrien parle. Les ſections de la Phalange ſuivirent à leur droite les Hypaſpiſtes, & à leur gauche le gué que la Cavalerie Theſſalienne leur montra. Alexandre ſe jetta le premier dans le fleuve, au-deſſus de cette troupe de Ptolemée, avec l'eſcadron de ſa droite, & ſuivi par les autres, il le traverſa, en biaiſant ſuivant le cours de l'eau (4). Ce mouvement oblique, qu'il fit avec les eſcadrons, rompoit le courant, & facilitoit le paſſage à l'Infanterie. Il ſe trouva encore, par cette diſpoſition, en état de préſenter aſſés promptement à l'ennemi le front de ſa Cavalerie.

Ptolemée ſe promettoit de prendre terre le premier; mais il fut d'abord acclablé d'une grêle de traits, qui lui furent lancés d'en haut; & lorſqu'il en fut à franchir le bord eſcarpé du fleuve, la Cavalerie

Perfane s'y oppofa avec tant de vigueur, qu'il fut contraint de reculer. Ses gens fe joignirent aux efcadrons de la gauche d'Alexandre, qui s'avançoient en diligence, (9) tandis que ce Prince, à la tête du premier efcadron, luttoit déjà contre la Cavalerie de Memnon.

Le mauvais fuccès du premier combat de Ptolemée mit le corps des Hypafpiftes, qui le fuivoit, en danger d'être pris en flanc, (3) mais la troupe de Ptolemée ayant d'abord été remplacée par les efcadrons de la ligne du Roi, il parvint fans beaucoup de peine, à fe pofter de front, & à fe maintenir à côté de la Cavalerie. C'étoit déjà gagner beaucoup que d'avoir mis une grande partie de la Cavalerie, & un corps confidérable d'Infanterie en état de combattre.

La mêlée fut opiniâtre. Les Perfes, fondant fur ces efcadrons, à mefure qu'ils arrivoient, les chargèrent avec impétuofité, & les repouffèrent quelquefois dans la riviére. Alexandre fit des prodiges de valeur à la tête de fes efcadrons, qui prirent pofte malgré les défavantages du terrein. Les Cavaliers Macédoniens, qui avoient de fortes & longues lances, s'en fervirent avec fuccès contre les Perfes, armés de fabres & de hâches, ou d'arcs, dont les traits s'émouffoient fur les armures Grecques. D'ailleurs l'Infanterie-légére, qui fuivit & foûtint ces efcadrons, fut d'un grand fecours en cette occafion. Elle aida les Grecs à éloigner d'eux les Perfes, qui de près leur

leur ôtoient quelquefois l'ufage de la lance.

A l'aile gauche, Parménion ayant traverfé le fleuve, à la tête de fa Cavalerie Theffalienne, cottoyée par celle des Alliés & par les Thraces, rencontra la même difficulté que l'aile droite, à aborder, & à prendre fon terrein.

Pendant ces différens combats, qui fixoient aux ailes l'attention de l'ennemi, l'Infanterie Macédonienne tacha de fe former en ligne. Les fections de la gauche marchèrent fur les traces de la Cavalerie de Parmenion, (10) en fe tenant, autant qu'elles pûrent, de côté en forme d'échelle, auffi-bien que celles de la droite, qui avoient fuivi le gué que les Hypafpiftes leur avoient montré. (11) A mefure qu'elles s'approchèrent de l'autre rive, & que le gué devint plus large & plus pratiquable, elles s'étendirent vers le centre. Les fections, qui fe trouvoient alors les plus proches du bord, fe ferrèrent, & préfentant leurs longues piques, donnèrent moyen aux autres de gagner leurs côtés, de façon qu'en très peu de temps le front de la Phalange fut établi, fans qu'il paroiffe que les Perfes euffent pû empêcher ce foudain ralliment.

Auffi-tôt que la Phalange fut en état d'agir contre l'ennemi, avec tout fon front heriffé de piques, la victoire ceffa d'être douteufe. La Cavalerie Perfane du centre lâcha le pied, les ailes furent coupées, perdirent courage, & fe fauvèrent comme

les autres. Il ne resta plus que cette Infanterie de vingt mille hommes, tous Grecs à la solde de Darius. Soit que Memnon fut traversé par les autres Généraux dans l'usage qu'il en voulut faire ; soit qu'il y eut de la mauvaise foi de la part des Grecs ; tout ce corps demeura immobile pendant le combat ; à peine jetta-t'il quelques fléches. La Cavalerie étant dispersée, Alexandre conduisit la Phalange contre ces Grecs, en même-temps qu'il les fit tourner par ses escadrons. Ils furent taillés en piéces, à la réserve de deux mille qu'on fit prisonniers, quoique d'autres Ecrivains disent qu'ils se rendirent tous.

Il n'y eut que mille hommes de tués dans la Cavalerie Persane, qu'Alexandre cessa de poursuivre pour aller à ces Grecs. De son côté, vingt-cinq de ses compagnons restèrent sur la place. Il leur fit ériger des statues de bronze. Il perdit soixante hommes de l'autre Cavalerie, & trente de la Phalange.

Telles sont les circonstances du fameux passage du Granique, suivant le récit d'Arrien. J'ai taché de le mettre à la portée de tout lecteur militaire, parce-que la traduction de Mr d'Ablancourt est peu fidéle. Mais sur tous ces dénombremens de troupes, de tués, & de prisonniers, en un jour de bataille, il faut se défier des Auteurs Grecs. Peut-être n'est-ce pas tant leur faute que celle des Copistes, qui se sont trompés dans les chiffres, qu'on trouve dans les anciens manuscrits.

CHAPITRE XIII.

De la Bataille d'Arbéle, décrite par Arrien,

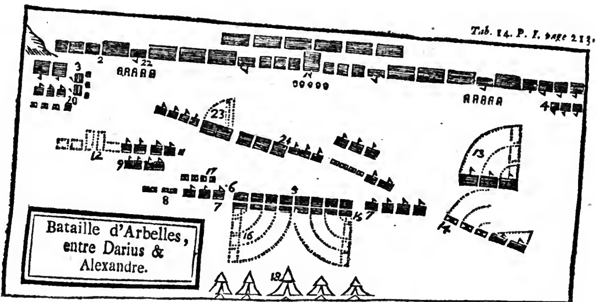
Livre III. p. 271. &c.

APrès la bataille d'Iſſus, Alexandre fit le ſiége de Tyr & la conquête de l'Egypte, remettant à la campagne ſuivante la pourſuite de Darius, qui s'étoit retiré dans l'intérieur de ſes Etats. Au Printemps il ſe mit en marche avec ſon armée, & paſſa l'Euphrate au mois de Juin, après avoir traverſé ſans obſtacle une grande étendue de pays. Sur l'avis qu'il eut que Darius gardoit le paſſage du Tigre, il y accoûrut; mais Darius ne l'attendit pas. En paſſant ce fleuve avec beaucoup de peine, il reconnut qu'il y auroit été bien empêché, ſi Darius en eut voulu défendre les bords. Il continua ſa marche par l'Aſſyrie, entre les monts Gordyens & le Tigre, qu'il laiſſa à droite, ſans ſçavoir alors où étoit l'ennemi. Au bout de quatre jours les coureurs de l'armée ayant apperçu de la Cavalerie dans la plaine, il alla la charger à la tête de quelques eſcadrons. Les priſonniers qu'on fit à cette occaſion, donnèrent avis que toute l'armée de Darius n'étoit éloignée de lui que d'environ une marche. Il écouta leur raport ſur le grand nombre des troupes ennemies, ſans en témoigner la moindre ſurpriſe.

On ne peut presque pas douter que les Grecs n'ayent exageré la force de l'armée de Darius, dans la vuë de faire plus d'honneur à leur Héros. Arrien qui avoit consulté les Mémoires de Ptolémée, contemporain & Général d'Alexandre, lui donne un million d'hommes d'Infanterie & quarante mille de Cavalerie, avec deux cens chariots à faux & quinze éléphans. Où est la proportion? Quinte-Curce, qui met cette armée à six cent mille hommes d'Infanterie & cent quarante cinq mille de Cavalerie, exagére du moins avec méthode. Quoiqu'il en soit, il y a moins encore à s'étonner de cette monstrueuse armée, que de ce qu'Alexandre s'en soit approché à cinq ou six lieues, sans en avoir trouvé aucun indice, & que là il n'en ait eu avis que par des prisonniers.

Le soldat ayant besoin de repos pour se remettre des fatigues d'une longue marche, Alexandre fit camper l'armée, & fortifia le camp par de bons retranchemens. Au quatriéme jour, il se mit en marche à dix heures du soir, pour être au point du jour en présence de l'ennemi. Tous les bagages avec les malades furent laissés dans le camp sous bonne garde.

Au lever du soleil, lorsqu'on découvrit de loin l'ennemi, Alexandre fit de nouveau halte, & proposa dans le Conseil, s'il convenoit d'attaquer sur le champ. Cette fois l'avis de Parmenion, le plus circonspect de ses Généraux, prévalut; & Alexandre consentit à ne pas s'avancer davantage,


Bataille d'Arbelles,
entre Darius &
Alexandre.

qu'il n'eut fait reconnoître le terrein & la position de l'ennemi.

Darius apprenant la marche d'Alexandre, avoit fait ranger son armée en bataille; & comme celui-ci s'arrêta tout à coup, il la tint sous les armes tout le jour & toute la nuit, de peur d'être surpris. Cette inaction rallentit l'ardeur du soldat & le fatigua inutilement.

Selon la coûtume des Perses, le Roi se plaça au centre, ayant à ses côtés ses Parens & les Officiers de sa Cour, avec ses Gardes ordinaires, à pied & à cheval, qui montoient quelquefois à quinze mille hommes. Il les épaula du corps des Grecs, qui étoit à sa solde, & sur lequel il fondoit de grandes espérances. (1) Il y joignit encore d'autres corps, choisis sur toute l'armée. Les Perses, les Susiens, & les Cadusiens, composoient la gauche; sur la droite étoient les Syriens, les Assyriens, &c. tous peuples d'Asie, sujets ou alliés de la Perse. Ils formoient des quarrés énormes d'une prodigieuse profondeur, & étoient différemment armés; une partie seulement d'armes de jet, d'autres de piques de toute espéce, de haches, de massues, &c. Il y avoit de la Cavalerie mêlée parmi cette Infanterie, sans aucun dessein pour l'action. Quelque vaste que fut la plaine, elle ne suffisoit pas pour contenir de front toute l'Infanterie de Darius. Il fut obligé de mettre derriére le corps de bataille, plusieurs Nations, qui formèrent une espéce de corps de réserve. Mais étant placées tout proche de la ligne,

elles ne firent qu'augmenter la confusion. Il fit flanquer l'Infanterie de la gauche par toute la Cavalerie Persane, jointe à une partie de celle des Bactriens. (2) Au devant de cette aile, comme dans une premiére ligne, il jetta deux corps de sa meilleure Cavalerie, l'un des Scythes, & l'autre des Bactriens, chacun de mille Cavaliers. (3) A l'aile droite, la Cavalerie Arménienne & Capadocienne fut de même postée, un peu en avant de la ligne. (4) Il plaça 200 chariots à faux devant la gauche, & 50 devant la droite de l'Infanterie, & les éléphans avec 50 autres chariots devant le centre.

Alexandre ayant passé la nuit dans son camp, qu'il avoit fait retrancher à la hâte, en sortit à la pointe du jour, & se mit en bataille à une bonne distance de l'ennemi.

L'Infanterie pesamment armée formoit son corps de bataille. Elle étoit composée de deux grandes Phalanges, dont chacune avoit 16380 hommes, divisés en quatre grandes sections, chacune commandée par un Officier Général. (5) L'histoire nous a conservé les noms de ceux qui furent chargés du commandement dans cette fameuse journée. Alexandre ne mit sur le front que six de ces sections, ou Phalanges, (*) comme on nommoit aussi les

(*) Arrien désigne les sections de la Phalange par les noms de leurs Chefs, & marque comme elles étoient rangées, l'une après l'autre, de la droite à la gauche, où il dit que celle de Craterus fut la dernié-

grandes sections. Il leur joignit, à la droite, la moitié de ses Peltastes, au lieu des deux autres sections qu'il réserva pour la seconde ligne. (6) Il y avoit, dans l'armée, deux corps de ces Peltastes, qui étoient des fantassins moins pesammant armés que les soldats de la Phalange. Chacun étoit de 8190 hommes. Ils s'étoient acquis déjà une grande réputation.

Toutes ces troupes furent rangées sur seize de profondeur, en 2048 files, & armées de tout ce que l'étude & l'expérience fournissent de plus avantageux, soit pour l'offensive, soit pour la défensive. Il n'étoit pas douteux, que par-tout où ces corps donneroient, ils renverseroient les Asiatiques, mal disciplinés, & encore plus mal armés.

Alexandre plaça à l'aile droite, sur le même front avec la Phalange, les huit corps de Cavalerie, distingués par le nom de Compagnons & d'Amis du Roi. (7) C'étoit la jeunesse de Macédoine la plus leste & la mieux née pour les armes. Ils furent commandés par les Favoris d'Alexandre, qui après sa mort jouèrent de si grands rôles. Son pére Philippe & lui-même avoient formé ces corps à toutes les évolutions, & à tous les manimens de Cavalerie, & dans

re. Je dois cette remarque pour lever la difficulté que Mr d'Alblancourt fait naître. *C'est une chose étrange*, dit-il, *qu'il n'y eut qu'une Phalange à la gauche, vû qu'il y en avoit six ou cinq à la droite, ou bien les Phalanges étoient inégales, comme je le crois véritablement.* Il auroit eu de la peine à prouver son sentiment.

un jour d'action le Roi chargeoit à leur tête. Chacun de ces corps avoit quatre compagnies de 64 maîtres, & tous faiſoient enſemble 2048 Cavaliers : avec la Cavalerie Theſſalienne & celle des Grecs ſoudoyés, ils complétoient *l'épitagme* de 4096 hommes, à quoi montoit la Cavalerie, qui dans les expéditions d'importance fut jointe à la Phalange. La Cavalerie Theſſalienne fut poſtée à l'aile gauche ſous les ordres de Philippe. (7) Parménion commanda toute cette gauche. Juſques là il n'y a rien d'extraordinaire dans l'ordre de bataille d'Alexandre. Ce fut dans ſes diſpoſitions pour garantir ſes flancs & ſes derriéres, contre un ennemi qui le débordoit de plus de moitié, qu'on remarque ſon intelligence & ſa capacité.

Il joignit à la droite de ſa Cavalerie une ligne de troupes-légéres, compoſée d'une partie des Agriens, de ſes archers de Macédoine, avec un corps de frondeurs & d'autres gens de trait, ſous les ordres de Cléandre. (8) A une petite diſtance en avant de cette ligne, il plaça deux corps de Cavalerie-légére, l'un des Péoniens, & l'autre des Coureurs, Cavalerie leſte & déterminée, dont le Roi faiſoit grand uſage pour la petite guerre. (9) Il en donna le commandement à Arétas. Il forma enſuite une troiſiéme ligne, en avant de celle-ci, de la moitié de la Cavalerie Grecque, qu'il avoit à la ſolde, & qui fut commandée par Ménidas. (11) (*)

(*) Le récit de Diodore de Sicile eſt très diffus ſur

Alexandre remarqua que cette Cavalerie de la pointe de la gauche de l'ennemi étoit destinée à tourner son aile, & à se jetter sur ses flancs & ses derriéres, tandis que la Cavalerie Persane, qui étoit en ligne, chargeroit celle des Macédoniens, qu'elle auroit de front. Pour prévenir le peril, il ordonna à cette Cavalerie Grecque, mise de même assez en avant de la ligne, qu'aussi-tôt qu'elle verroit celle des Scythes s'ébranler, elle eut à se partager, afin qu'une partie, en marchant à droite par son flanc, barrât le chemin aux Scythes; tandis que l'autre feroit un quart de conversion, pour les charger en flanc. (12) Il fit faire cette double manœuvre, à cause de la prodigieuse profondeur sur laquelle ces nations étoient rangées. Pendant l'engagement, la Cavalerie de sa seconde ligne, (9) qui auroit alors le front libre, devoit charger la Persane à l'aile gauche de Darius; & comme le nombre n'étoit par égal à beaucoup près, il la fit soutenir par une ligne de gens de trait.

Il y eut encore plus d'art dans ses dispositions à son aile gauche, parce-que selon

---

cette position des troupes-légéres, & Quinte-Curce en parle comme un homme absolument ignorant dans le Militaire. Mr d'Ablancourt traduit : *comme ces troupes-légéres étoient rangées dans une seconde ligne derriére celle de la Cavalerie Royale*; & il fait ensuite une longue note, pour justifier l'idée où il est, qu'elles faisoient front sur l'aile. Mais à l'inspection du texte on aperçoit d'abord la faute du traducteur : & en suivant bien les circonstances, on n'a pas besoin de conjectures.

ſon plan d'attaque, l'ennemi la débordoit plus que ſa droite. Darius avoit partagé la Cavalerie de ſon aile droite en avant de la ligne, en deux gros corps, dont l'un, qui étoit à la droite, avoit pour but de tourner les Macédoniens, & de tomber ſur leurs derriéres, tandis que l'autre occuperoit de front la Cavalerie Theſſalienne & les autres troupes de la gauche. Pour répondre à cette diſpoſition, Alexandre plaça en avant de la ligne, à la pointe de ſon aile droite, l'autre partie de la Cavalerie Grecque, avec ordre de faire le quart de converſion pour prendre en flanc la Cavalerie ennemie, dès qu'elle ſe feroit miſe en marche. Comme ce corps étoit trop foible pour réſiſter à tout l'effort de cette nombreuſe Cavalerie, il le fit ſoutenir par un corps d'Infanterie-légére Thraciene, (*) lequel joint à deux corps de Cavalerie décrivoit une ligne oblique, dont un bout tenoit à la Cavalerie Theſſalienne. (14) Il avoit donné ordre à ces Thraciens, qu'au cas que les attaques de ſes Grecs ſur le flanc ne puſſent pas arrêter la Cavalerie ennemie, ils fiſſent promptement un demi quart de converſion, pour leur gagner de nouveau le

(*) Toute la diſpoſition de cette ligne eſt entiérement renverſée par d'Ablancourt. *A la gauche ſur la ſeconde ligne*, dit-il, *étoient premiérement rangés les Thraces.* Il ne s'explique pas mieux ſur le poſte de la Cavalerie Grecque en avant de la premiére ligne.

Tout ce paſſage d'Arrien eſt bien mal rendu par Mr d'Ablancourt. Il ſeroit impoſſible de ſe faire une idée de cette bataille ſur ſa traduction.

flanc. Il leur enjoignit encore de faire pleuvoir une grêle de traits ſur eux, tandis que la Cavalerie, qui étoit à l'extrêmité de la ligne oblique, ſe mettroit par un ſimple mouvement, ſur une ligne droite oppoſée de front à l'ennemi; de façon que cette Cavalerie deſtinée à enveloper les Macédoniens, ſe trouvât tout à coup attaquée en flanc, en front, & à dos, par les Grecs ſoudoyés.

Toutes ces meſures, priſes pour l'un ou l'autre flanc, ne pouvoient être d'uſage qu'à l'égard de l'aile ennemie dont Alexandre s'approcha. Car la Cavalerie de l'autre aile, éloignée du flanc de l'armée Macédonienne de plus de la moitié de la ligne, l'auroit tournée & priſe à dos, ſans que toute cette diſpoſition lui eut fait obſtacle.

Obligé donc de porter ſes précautions plus loin, Alexandre plaça encore, à une petite diſtance derriére la Phalange, une autre ligne de la même étendue que la premiére, formée de la moitié des Peltaſtes, avec deux ſections de la Phalange: (15) le tout rangé ſur huit de hauteur. Il eſpéroit que ſi les Perſans l'attaquoient à dos, cette ligne pourroit leur réſiſter, & garantir la Phalange. S'ils n'en faiſoient rien, le poids que cette augmentation de profondeur ajoûteroit à ſon choc, lui promettoit un grand avantage.

Il avoit donné encore un autre ordre aux chefs de la ſeconde ligne; c'étoit qu'au cas qu'ils viſſent les troupes aux ailes combattre avec peu de ſuccès, ils ſe ſeparaſ-

fent du centre, & fiffent un quart de converfion vers l'aile, (16) où l'ennemi auroit l'avantage. Cette manœuvre auroit été d'une grande exécution & cette nouvelle ligne auroit fort furpris les Perfans.

Contre les 200 chariots à faux devant la gauche de l'Infanterie ennemie, il choifit les meilleurs tireurs de fon armée & les plaça devant fa Cavalerie d'élite. (17) Ils devoient fondre fur les conducteurs de ces chariots, au moment qu'ils s'ébranleroient, les accabler de traits, & tacher de tuer les chevaux. Ces chariots, décrits par Xenophon, & employés par Cyrus à la journée de Thymbrée, étoient de peu d'effet contre un ennemi habile. Comme tout leur effet dépendoit des chevaux qui les tiroient, & des hommes qui les conduifoient, la deftruction de l'un ou l'autre rendoit inutile toute la machine, qui demeurant alors entre les deux fronts, incommodoit également les deux armées.

A une raifonnable diftance derriére l'armée, le Roi plaça les bagages, & les prifonniers faits fur les Perfans, dont il paroit qu'il fe chargea mal à propos. Il couvrit tout cela par un corps d'Infanterie Thracienne. (18)

C'eft ainfi qu'Alexandre mit en bataille fon armée. Arrien la fait monter à 40-000 hommes d'Infanterie & à fept mille de Cavalerie. Mais il eft évident, par le dénombrement & l'emploi des différens corps de troupes, qu'il s'eft trompé dans fon calcul, ou que la négligence des Copiftes a alteré les chiffres dans le Manufcrit.

Toutes ces difpofitions, quoiqu'il femble qu'elles n'ayent eû pour but que la défenfive, tendoient encore à favorifer le mouvement & le choc de la Phalange & de fes efcadrons d'élite, de qui Alexandre efpéroit le gain de la bataille. Il fit ces fçavantes difpofitions aux ailes, & fuppléa à la foibleffe de fes efcadrons par fon Infanterie-légére, en foûtenant une arme par l'autre, principalement pour fe ménager l'ufage de fa Cavalerie choifie, avec laquelle il comptoit de fraper les plus grands coups, & pour épargner à fa Phalange toute autre occupation, que celle de fe faire jour à travers les corps énormes, qu'elle avoit en tête. Il fçavoit que s'il parvenoit à percer la ligne en quelqu'endroit, le refte plieroit de foi-même, & que la confufion inévitable pour une armée auffi nombreufe, achéveroit bientôt la défaite.

Voyons de quelle maniére l'action fe paffa. Le terrein, que Darius avoit choifi pour le champ de bataille, étoit une grande plaine, nommée *Gaugaméle* ; elle s'étendoit d'une riviére appellée *Boumade*, jufqu'à certaines hauteurs qui régnoient à la gauche. Darius avoit fait applanir toutes les inégalités du terrein. Il avoit même fait rafer quelques collines, qui bornoient la plaine à fa gauche.

Lorfque Alexandre fe fut avancé en ordre de bataille à la diftance néceffaire pour bien diftinguer les objets, il rémarqua qu'il fe trouvoit avec l'aile droite & fes efca-

drons d'élite, à peu-près vis-à-vis du centre de l'armée Perſane, & ſa gauche encore ſous la droite de l'ennemi. Réſolu de ne pas commencer l'attaque contre le centre, où les Grecs & l'élite des troupes de Darius étoient poſtés, il profita de la diſtance qui étoit encore entre lui & la ligne des Perſans, pour hazarder des mouvemens, qui le raprochoient des hauteurs, & de la gauche de l'ennemi, contre laquelle il s'étoit propoſé de diriger le premier choc.

Ayant donc fait faire *à droite* à toute ſon armée, il la fit marcher par ſon flanc, de façon qu'en s'avançant avec ſon aile droite, & en éloignant la gauche, toute l'armée marcha obliquement vers les hauteurs, & la gauche de l'ennemi. Ces mouvemens étoient d'une facile exécution pour la Phalange, accoûtumée de marcher par ſon flanc, & évitant plus aiſement, avec ſon front aſſés modique & ſa grande profondeur, les inconvéniens d'une pareille marche. La Cavalerie, rangée ſur huit de hauteur & autant de front, fit *à droite* avec beaucoup d'ordre & de promptitude. Et quant à la gauche, comme toute la ligne marchoit obliquement, elle étoit plus en état de garder ſon ordonnance, quoiqu'elle ſe ſoit peut-être remiſe en ligne égale avec le reſte, & ait repris ſa premiére poſition après que le mouvement fut fait. Alexandre avoit fait ces manœuvres plus d'une fois dans les revues. Le nombre des hommes & des chevaux étant fixé dans une armée compléte, les dimenſions de leurs

mouvemens étoient toutes calculées ; & pendant tout le régne de Philippe, les Militaires en avoit fait une étude.

Les Perſans ne concevant rien à tous ces mouvemens, s'imaginoient qu'Alexandre ne tâchoit de s'aprocher des hauteurs, que pour éviter d'être tourné, & pour ſouſtraire ſa Phalange à leur centre. C'eſt pourquoi ils firent auſſi de grands mouvemens vers leur gauche, pour ſe conſerver l'avantage ; mais ce fut avec tant de lenteur, qu'Alexandre ſe vit en peu de temps, avec ſa Cavalerie Grecque, à une petite diſtance de celle des Scythes, à la gauche des Perſans, & preſqu'à la même hauteur.

Darius craignit alors de perdre le fruit de ſa diſpoſition, s'il tardoit davantage. Il donna le ſignal à la Cavalerie des Scythes & des Bactriens, de s'avancer pour tourner les Macédoniens. Mais Ménidas, à la tête de la Cavalerie Grecque, lui coupa le chemin. (20) Le combat fut rude, & les Scythes y eurent le deſſus. Alexandre fit promptement avancer Arétas avec toute la Cavalerie de la ſeconde ligne, & un corps d'Infanterie-légére de la troiſiéme, pour ſoûtenir Ménidas. Ce renfort eut d'abord ſon effet. Les Scythes, harcélés par les gens de trait, & pouſſés par la Cavalerie, alloient tourner le dos ſans menagement, lorſque la Cavalerie Perſane, qui étoit dans la ligne, vint à leur ſecours. Le combat ſe rétablit. Les Scythes, profitant du relâchement que leur donnoit toute cette Cavalerie de l'aile gauche, ſe rallièrent, & ſe

joignant à droite & à gauche à cette nouvelle troupe, ils revinrent courageusement à la charge. Dans cette mêlée, où les Persans étoient beaucoup supérieurs en nombre, Alexandre n'envoya point aux siens d'autre secours que ces deux corps de l'Infanterie-légére des Agriens & des archers de Macédoine; (8) & c'en fut assés. Sa Cavalerie gagna pié à pié le terrein, & enfin défit entiérement toute cette aile ennemie. L'énorme profondeur, sur laquelle la Cavalerie Persane étoit rangée, lui rendit inutile la supériorité du nombre.

Pendant que le combat étoit engagé à sa gauche, Darius fit avancer la Cavalerie de la droite, pour tourner la gauche Macédonienne, commandée par Parménion. Il donna en même temps le signal aux conducteurs des chariots à faux, de courir contre la Phalange. Mais les archers d'Alexandre s'acquitèrent si bien de leur devoir, qu'en peu de temps tout ce train de chariots demeura sur la place, ou disparut de la ligne. Il avoit tenu prêt, outre ces archers, un bon nombre de palefreniers de l'armée, qui, tandis qu'on accableroit de traits les conducteurs des chariots, devoient se saisir des rênes, & détourner les chevaux, pour les faire passer dans les intervalles des sections de la Phalange & des Peltastes, derriére l'armée.

La Cavalerie, qui dans la ligne de Darius, étoit mêlée avec l'Infanterie, voyant les Scythes & les Persans des ailes vivement pressés par les Grecs, & elle même appellée

appellée au secours par les cris des combattans, sortit brusquement de la ligne, & y laissa de grands vuides, que les Généraux n'eurent ni la présence d'esprit ni le temps de remplir.

Alexandre, qui s'étoit approché avec sa droite, assés près de la gauche de l'ennemi pour commencer le choc, profita de cette faute avec promptitude. Formé comme il étoit en oblique, il poussa en avant avec la tête de ses escadrons, & se jettant dans un de ces trous, au milieu de l'Infanterie, il la prit en flanc, tandis que le reste de cette Cavalerie la chargeoit de front (22).

En même-temps les Peltastes, qui étoient à la droite de la Phalange, & tout près de ces escadrons, se mirent en colonne, par un simple mouvement, (23) & s'avançant tout droit, ils enfoncèrent l'Infanterie qui étoit devant eux. La tête de la Phalange les suivit, & le reste des sections jusqu'à la gauche (24) fit des mouvemens en avant, comme pour donner contre la partie du centre, qu'elles avoient devant elles, & où Darius se trouvoit avec ses Gardes.

Toutes ces différentes attaques de Cavalerie, & le succès de la colonne qui avoit percé la ligne, produisirent l'effet qu'Alexandre attendoit. La confusion se mit dans cette multitude d'hommes mal rangés. Tout fut renversé après une foible résistance, ou prit la fuite sans attendre le choc. Darius lui-même, voyant la deroute de ses troupes, & qu'Alexandre, qui avoit gagné les derriéres avec une partie de sa Cavalerie,

s'avançoit à grands pas vers le centre, tandis que la Phalange menaçoit le front, fut saisi de frayeur; & craignant que s'il différoit de se retirer, il ne s'en ôtat la liberté, il tourna honteusement le dos, accompagné de plusieurs de ses Officiers, & d'une grande partie de ses Gardes. La Cavalerie de la gauche, qui s'étoit battue avec beaucoup de valeur jusqu'alors contre celle des Grecs, fut également entrainée par l'exemple de l'Infanterie & lâcha pied. Menidas & Aretas agirent alors en Officiers intelligens. Sans s'amuser à courir après les fuyards, ils se jettèrent avec leurs troupes légéres & la Cavalerie, sur-tout ce qui paroissoit encore tenir ferme à cette aile, & s'étant joints ensuite aux escadrons du Roi, ils servirent beaucoup dans la suite de l'action.

Malgré tant d'avantages sur la gauche de l'ennemi, la victoire n'étoit qu'ébauchée. Outre que ce corps des Grecs à la solde de Darius au centre, avec une grande partie de l'Infanterie du corps de réserve, tenoit encore ferme; toute la droite de l'ennemi n'étoit pas encore engagée; & animée par l'avantage de la Cavalerie Arménienne, elle s'ébranloit pour accabler Parménion.

La Cavalerie Arménienne, immédiatement après l'engagement de l'autre aile, s'étoit avancée pour tourner les Macédoniens. Mais la disposition de la ligne d'Alexandre, qui tenoit sa gauche fort éloignée, fit qu'elle s'attacha d'abord à cette Cavalerie de Grecs soudoyés, que le Roi

avoit poſtée à la pointe de ſa gauche, & ſoûtenue d'Infanterie-légére (13). Les Grecs mirent bien en uſage tous les avantages de leur diſpoſition, mais l'art ceda au nombre. Les Arméniens, renforcés de temps en temps par d'autres corps de Cavalerie, qui ſe détachoient de la ligne, pouſſoient ſi fortement les Grecs, qu'ils leur firent perdre du terrein. Les Grecs donnèrent de grandes preuves de valeur & de diſcipline, en ſe battant toujours en retraite ſans ſe debander, quoique Parménion qui couvroit avec la Cavalerie Theſſalienne la gauche de la Phalange, ne leur envoyat que de petits ſecours, de crainte qu'en dégarniſſant le flanc de la Phalange, la nombreuſe Infanterie de l'ennemi, qu'il tenoit encore en reſpect avec ſes eſcadrons, ne l'environnat de ce côté.

Les troupes de la droite des Perſes ignoroient abſolument la fuite de Darius, quand celles qui tenoient encore ferme, & ſurtout les Grecs à la ſolde de ce Monarque, furent pris en flanc & à dos par le corps des Peltaſtes, tandis qu'Alexandre diſſipoit le corps de réſerve. Ces attaques débaraſſèrent la Phalange de ces Grecs, les plus dangereux de ſes ennemis; & dans ce moment toute la ligne des Perſes auroit pris la fuite, ſans un accident, qu'on auroit peu attendu.

Les ſections de la droite de la Phalange ayant donné en même-temps que les Peltaſtes, les autres ſections qui étoient par l'oblique plus ou moins en arriére, tachè-

rent aussi de marcher en avant, & de charger l'ennemi. (24) Mais les troupes de la droite des Perses, voyant le fort du combat au centre, se pressèrent toutes vers cet endroit de la ligne, en se poussant mutuellement; & la foule embarassa tellement les soldats de la Phalange, qu'il leur fut alors impossible de s'avancer. Sur ces entrefaites, Alexandre, pour faire jour, se jetta sur les derriéres. En même-temps la nouvelle de la fuite de Darius & de la déroute de toute sa gauche s'étant répandue, la consternation devint générale. L'effet en fut singulier; les Perses, se voyant coupés dans leur retraite, par les escadrons d'Alexandre qu'ils avoient à dos, cherchèrent à se sauver, même à travers la Phalange. Ils se jettèrent à corps perdu sur elle. Quoiqu'elle fut de vingt-quatre de hauteur, elle ne put résister au poids de cette masse. Sa gauche étant alors plus chargée que sa droite, les sections de celle-ci poussèrent en avant, & n'observèrent pas, que depuis la troisiéme section, la gauche restoit en arriére. Il en resulta que la Phalange se sépara : que la droite s'avança à la poursuite de l'ennemi; & que des corps nombreux de Cavalerie & d'Infanterie, qui avoient été au centre Persan, entrèrent tout-à-coup par la crevasse, & poussèrent jusques derriére la ligne des Macédoniens.

Cet accident mit Parménion à deux doigts de sa perte. Il avoit sur les bras cette Cavalerie Arménienne qui dans l'éloignement

où elle étoit de la ligne, n'avoit pas encore appris la fuite de Darius, & continuoit de se battre avec beaucoup de vigueur & de succès. Ce vieux Général dut craindre que tout ce monde, après avoir percé, ne se retournat pour le prendre à dos; tandis qu'il avoit encore en tête une partie de l'Infanterie ennemie, qu'Alexandre, qui ne s'appercevoit pas de l'éruption des Perses, avoit quittée pour se porter ailleurs.

L'incroyable stupidité des ennemis sauva Parménion, qui dans la confusion générale ne pouvoit faire donner avis de sa position à son maitre. Voyant devant eux le riche camp des Macédoniens, gardé par les Thraces, qui ne s'attendoient pas à être attaqués, ces insensés Persans se jettèrent dessus, culbutèrent les Thraces, délivrèrent les prisonniers & se mirent à piller. Parménion respira. Il détacha les sections de sa seconde ligne. (15) Ce peu de monde suffit pour battre & disperser ces gens déjà découragés, & qui agissoient sans réflexion.

Pendant ce temps, tout ce qu'il y avoit d'Infanterie à la droite de l'ennemi, qui résistoit encore plutôt par nécessité que dans l'espérance de vaincre, prit successivement la fuite. Parménion put se flatter de vaincre de son côté, comme Alexandre avoit fait du sien. Il détacha la plus grande partie de ses Thessaliens pour soûtenir ses Grecs, qui lutoient encore avec inégalité contre les Arméniens. Ce secours décida

la journée. Les Arméniens tournèrent enfin le dos, & tachèrent de se sauver.

On vit à la fin de l'action un événement, dont on n'a d'exemples que dans ces batailles extraordinaires, où l'art vient à bout du nombre. Alexandre, ayant appris le danger de Parménion, laissa aux Peltastes & à ses troupes-légéres le soin de poursuivre l'ennemi, & accoûrut lui-même à la tête de ses escadrons, pour dégager sa gauche. En approchant, il rencontra, dans son chemin, une foule prodigieuse de Fantassins & de Cavaliers, qui s'embarassant dans la fuite, ne pensoit qu'à échaper à la poursuite des Macédoniens & des Thessaliens. Le désespoir agissant alors sur ces hommes, qui se voyoient coupés dans leur retraite, ils fondirent sur ces escadrons avec toute l'impétuosité imaginable. Alexandre perdit dans cette mêlée 60 Cavaliers, & entre autres le brave Ménidas, qui avoit contribué le plus au gain de la bataille. Il se débarassa de ce torrent plutôt en lui ouvrant des issues, qu'en arrêtant sa fougue.

Ainsi fut dissipée l'armée formidable de Darius. Alexandre se mit aussi-tôt à la poursuite de ce Prince malheureux; il passa après lui le fleuve Lycus sur les mêmes ponts, & ne s'arrêta qu'à l'entrée de la nuit. La fatigue d'une si rude journée l'ayant obligé de donner quelque repos à ses troupes, il se remit en marche à minuit, & arriva le matin à Arbéle, à sept lieues du champ de bataille. Il espéroit d'y surprendre Darius,

mais ce dernier avoit continué sa route, sans se soucier de ses trésors, qu'il abandonna avec la ville au vainqueur.

Tel est le recit d'une des plus mémorables batailles de l'Antiquité. Arrien nous le fait avec toute l'exactitude dont un détail de cette immensité est susceptible. Il ne falloit pas moins que ces différentes positions des troupes, c'est-à-dire, ce qu'il y a de plus fin dans la Tactique des Grecs, pour venir à bout de détruire une si prodigieuse armée. On peut hardiment réduire les 300-000 morts du côté des Perses; tandis qu'Alexandre n'auroit perdu que cent de ses Cavaliers, & le reste à proportion. Un zero de plus sur les uns, & de moins chés les autres, a fait l'erreur. C'est bien la même chose des batailles entre les Turcs & les Hongrois, Polonois, &c.

Il n'est pas étonnant qu'Alexandre avec sa Phalange perçât & renversât tout ce qu'il trouvoit devant lui, & que la confusion qui s'étoit mise dans cette multitude d'hommes, en ait précipité la défaite : mais que, tandis que l'armée d'Alexandre n'embrassoit guéres que la gauche de celle de Darius, & une partie de son centre, le reste des Perses qui n'alloit pas à moins de 300-000 hommes, ait demeuré dans l'inaction, ou soit venu successivement se briser contre ce corps impénétrable de piquiers; & que tandis que la grosse Cavalerie faisoit ses ravages dans la ligne de l'ennemi, la Cavalerie-légére jointe aux gens à trait, ait soûtenu le choc de toute la Cavalerie

Perfane, qui avoit été jettée fur les ailes ; c'eft ce qui me paroit incroyable.

Il n'eft pas douteux qu'avec une excellente difpofition, jointe à la valeur de fes troupes, Alexandre n'ait battu, dans les plaines d'Arbéle, les forces fupérieures de Darius ; & il eft également vrai, que dans les Ecoles Militaires des Grecs, on propofoit cette bataille d'Alexandre, comme un modéle des grandes actions. Mais ne fe peut-il point auffi, que les Ecrivains qui en ont fait le recit, lui ayent prêté les embelliffemens de la Rhétorique ?

On trouve raffemblé dans cette bataille d'Arbéle, tout ce que les Tacticiens Grecs ont enfeigné de bon & de fçavant. Toute l'armée fe formant en oblique, pour n'attaquer qu'une partie de la ligne ; une autre oblique à l'aile deftinée à foûtenir la Cavalerie ; les quarts de converfion pour prendre l'ennemi en flanc ; une feconde ligne derriére la Phalange, afin de s'oppofer aux attaques à dos ; ces grands quarts de converfion, par lefquels elle doit s'ouvrir du centre vers les ailes, à peu près comme les deux battans d'une porte, contre l'ennemi qui a tourné les ailes ; le coin de Cavalerie (car c'eft ainfi qu'Arrien défigne les efcadrons à la tête de l'oblique, avec lefquels Alexandre s'eft avancé obliquement, pour fe jetter dans le vuide de la ligne ennemie) les colonnes d'Infanterie formées par les Peltaftes ; l'éruption des Perfes par la Phalange féparée ; la feconde ligne derriére la Phalange détachée pour

les prendre à dos ; & ce mêlange des troupes-légéres avec la Cavalerie. Le tout enfin de cette bataille fut-il un vrai thême pour la Théorie de l'art de la guerre ; tout cela ne présenteroit pas mieux, sous un seul coup d'œil, l'application de ses grands principes.

Je ne me serois jamais avisé de répandre des doutes sur l'autenticité des circonstances de cette bataille, que personne n'avoit encore dévelopées, si Polybe ne traitoit pas de même le récit que donne certain Callisthéne de la bataille d'Issus, qui a précedé celle-ci. Cet Ecrivain, à force de trop embellir la victoire de son héros, est tombé dans des fautes & des absurdités, que Polybe a pris plaisir à rélever, pour servir d'avertissement aux Historiens, qui s'ingèrent de donner des plans & des descriptions de batailles. Je n'ai pas touché le récit qu'Arrien fait de cette bataille, puisqu'il m'a paru qu'il a conservé en partie les mêmes erreurs, que Polybe reprochoit à Calisthéne.

Fin de la première Partie.





